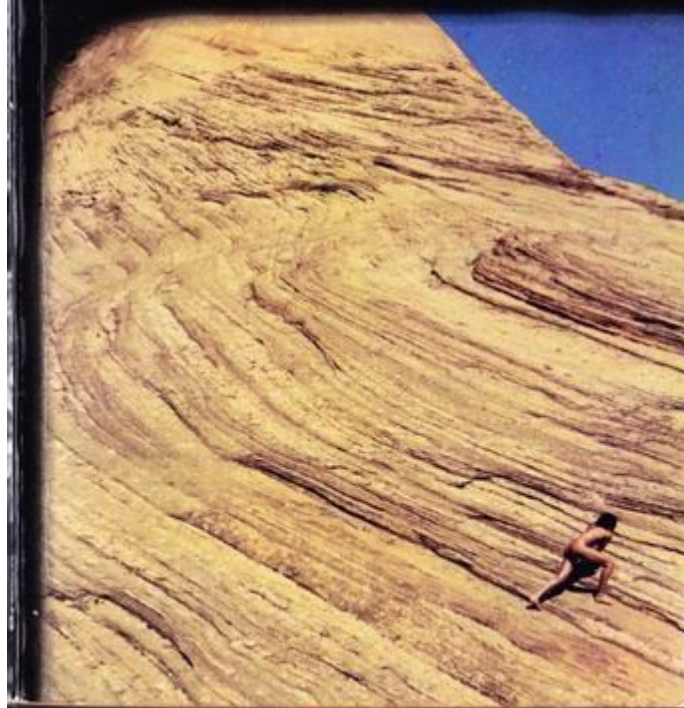




poche noire

CARTER
BROWN

Cash-cash



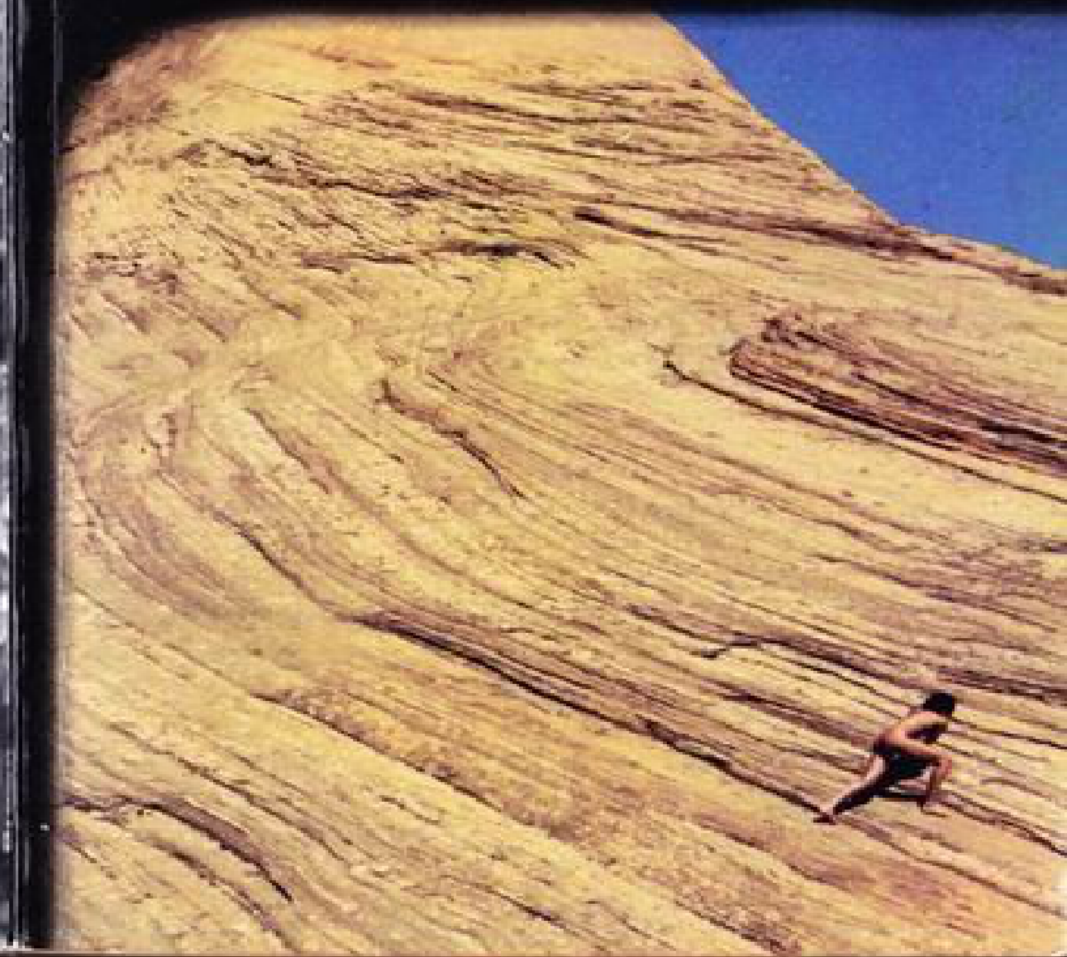




poche noire

CARTER
BROWN

Cash-cash



LA POCHE NOIRE

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

MAI :

1411 – LE BADA

(JACQUES RISSER)

1412 – LE FLEUVE ÉCARLATE

(LEWIS B. PATTEN)

1413 – LE MUFLE DE LA BÊTE

(CARTER BROWN)

1414 – LA TÊTE DE L'AS

(ROBERT GARRETT)

1415 – LE PION DE LA REINE

(VICTOR CANNING)

1416– HOTU SOIT QUI MAL Y PENSE

(ALBERT SIMONIN)

CARTER BROWN

Cash-Cash

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR C. WOURGAFT

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE WANTON

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Éditions Gallimard 1960.

CHAPITRE PREMIER

Le téléphone sonna.

— Ah ! La barbe ! m'écriai-je sans interrompre ma besogne pour autant.

— Oh ! (La blonde s'était mise à ronronner d'aise.) Non, faut pas, faut pas...

— Jamais je ne le fais, d'habitude.

— Pour un gars qui n'en a pas l'habitude, t'as vraiment une technique qui se pose là !

Elle poussa encore un « oh ! » d'extase qui se perdit au fond de sa gorge.

— L'habitude de répondre au téléphone ! précisai-je en toute sincérité. Dans un cas comme ça, on se demande vraiment qu'est-ce qui a bien pu le prendre, ce sacré Graham Bell, d'inventer un pareil bidule !

Elle redressa brusquement la tête et, mes dents, au lieu de continuer à mordiller délicatement son cou de gazelle, rencontrèrent sa clavicule en un choc retentissant.

— Al, je t'en prie, réponds ! implora-t-elle. Ça m'énerve.

— T'en occupe pas, répliquai-je. Tôt ou tard, le type, à l'autre bout du fil va se fatiguer ou, ce qui serait peut-être encore mieux, il va tomber raide !

— Si tu ne décroches pas, j'y vais, moi ! fit-elle d'un ton décidé.

Le téléphone se trouvait sur un guéridon placé à la tête du divan. La blonde rampa dans cette direction. En passant par-dessus moi, un de ses genoux gainés de nylon s'enfonça résolument au creux de mon estomac, l'autre m'écrasa le gosier. Tel que j'étais couché, le point de vue aurait dû être époustouflant, et je me promis bien de me régaler dès que j'aurais retrouvé la possibilité de respirer.

Elle réussit à décrocher, dit quelques mots et se tut pour écouter. Baissant les yeux sur moi, elle m'annonça alors, d'un air légèrement surpris :

— Mais c'est pour toi, tu sais.

Je fis entendre un léger gargouillis dont elle finit par pénétrer le sens ; elle ôta son genou pour me libérer le larynx.

— Je n'y suis pour personne, murmurai-je d'une voix rauque.

— Tu ferais mieux de lui parler, Al ! implora-t-elle. J'ai l'impression qu'il est furieux.

Sur quoi, elle me fourra l'écouteur dans la main.

Apparemment, je ne pouvais pas faire autrement ; je pris donc l'appareil de la main droite en disant : « Wheeler », tandis que, de la gauche, je caressais distraitemment la cuisse de la blonde.

— Ici, le shérif Lavers, lieutenant ! grailonna une voix dans mon oreille. Qui c'est, la dame qu'est avec vous ?

Je regardai la blonde.

— Il veut savoir qui c'est, la dame qui est avec moi.

Elle me sourit, un œil caché par une mèche de cheveux.

— Dis-lui que nous manquons tout à fait de dames pour l'instant, comme le premier imbécile peut s'en rendre compte !

Cela dit, elle s'empara de ma main baladeuse et se mit à me baiser le bout des doigts, un par un.

— Elle dit que nous manquons tout à fait de dames pour l'instant, comme le premier imbécile venu peut s'en rendre compte, répétais-je au shérif Lavers.

Pendant un moment, je n'entendis que le bruit de sa respiration sifflante, saccadée.

— Vous m'avez l'air d'avoir attrapé une pneumonie ou un truc de ce genre-là, shérif ? m'enquis-je, plein d'espoir.

— Ça, alors ! grommela-t-il. Vous avez un de ces culots... Wheeler, vous feriez mieux de laisser choir la fille illico, peu importe qui c'est ! On a un gros pépin.

— On ? Vous voulez dire, vous, m'empressai-je de rectifier. Je suis de repos, ce soir.

— Pas question ! On vient de m'annoncer un suicide et je tiens à vous voir y sauter, toutes affaires cessantes.

— Voyons, shérif, pourquoi faire ? Implorai-je. Pour un suicide, c'est une simple formalité !

— Pas quand il s'agit de la famille Randall, rétorqua-t-il d'un ton rogue. Vous allez filer là-bas ; et tâchez de vous débarrasser des journalistes... pas de photos, hein ? Du tact et du doigté ! Conformez-vous aux désirs de la famille.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi faire tant de chichis ?

— Les Randall sont une des meilleures familles de Pin City, articula-t-il d'une voix de crécelle. Evidemment, vous n'en avez jamais entendu parler ! Il ne leur est encore jamais rien arrivé de pareil et je tiens à les ménager autant qu'il est humainement possible. Allez-y,

Wheeler, c'est un ordre ! Le sergent Polnik est déjà là-bas, de même que le docteur Murphy.

— Où c'est, demandai-je, résigné.

— A Vista Valley, répondit le shérif, qui me donna alors toutes les coordonnées.

— Je commence à me sentir tout à fait dans la peau des flics qu'on voit à la télé, observai-je amèrement. Bêtes comme leurs pieds, ignorants comme des ânes – mais alors, mon vieux, dévoués, je ne vous dis que ça !...

Bien entendu, je me parlais à moi-même, Car Lavers avait déjà raccroché.

— Tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu vas me quitter comme ça ? énonça la blonde d'un air chagrin, tandis que je me remettais péniblement debout.

— Judy, mon ange, fis-je pour m'excuser, à tout de suite, je reviens.

— Sans blague ! Tu crois que je vais attendre tout ce temps-là ! fit-elle d'un ton lourd de mépris.

Elle redressa alors la couture de ses bas et allongea le bras pour attraper sa combinaison qui formait un petit tas de dentelles sur le tapis.

— Eh bien, Al, passe-moi un coup de fil quand ça sera fini, soupira-t-elle.

Pendant un bon moment, elle contempla rageusement le téléphone.

— J'avais un ami, dans le temps..., murmura-t-elle d'un ton rêveur. Un hercule complètement abruti et esclave de ses biceps... Il n'était bon qu'à deux choses : l'une, c'était d'arracher les fils du téléphone ! (Tout en parlant, elle se mit à enfiler sa combinaison.) Je me demande où il est passé, ce type-là..., murmura-t-elle au milieu d'un bouillonnement de dentelles.

— Je regrette, poupée, mais moi, je ne suis qu'un gringalet de quatre-vingt-cinq kilos !

Vista Valley se trouve derrière le mont Chauve, à seize kilomètres de Pin City, au cœur même de la région qui relève de la juridiction du shérif. A part la route qui passe en son milieu, c'est le désert, à peu de chose près.

Il y a une soixantaine d'années, quelques millionnaires, qui avaient fait fortune dans notre sale patelin, estimèrent qu'il était décidément trop sale pour continuer à y vivre. C'est ainsi qu'ils découvrirent la

vallée, la subdivisèrent en parcelles à la taille de leurs millions, y firent construire de riches demeures et se muèrent ainsi en gentlemen. Les choses en sont là, plus ou moins, depuis ce temps.

La propriété des Randall ne différait guère des autres. Une haute muraille de brique longeait la route et interdisait ainsi au passant de s'occuper de ce qui ne le regardait pas. En temps ordinaire, l'accès de la propriété était interdit par un grand portail de-bronze mais, ce soir-là, les deux battants étaient ouverts et un agent en uniforme empêchait les importuns de déranger la famille.

Je stoppai mon Austin-Healey à côté de lui. Il me reconnut, ce qui était bien gentil, sans toutefois compenser l'absence de la blonde volcanique que j'avais abandonnée toute seule, au milieu de ses torrents de lave...

— Vous n'avez qu'à suivre l'allée, lieutenant, me dit l'agent. Au bout de quatre cents mètres, vous verrez des lumières à gauche, c'est là qu'ils sont.

— Le sergent Polnik est là ?

— Oui, oui ; et les autres aussi. On dirait que le shérif a envoyé la quasi-totalité de la police là-bas, lieutenant.

— Sauf lui, évidemment, remarquai-je. C'est ça, l'avantage d'être shérif...

Je fis repartir l'Austin-Healey et continuai ma route jusqu'au moment où j'aperçus les voitures agglutinées sur un côté de l'allée et, un peu plus loin, la lumière crue des projecteurs à travers les arbres. Je m'arrêtai près d'une voiture de ronde et sautai à terre.

Une masse imposante surgit de l'ombre et avança vers moi.

— C'est vous, lieutenant ? demanda la voix du sergent Polnik. On n'a touché à rien, on vous attend.

— D'ac', fis-je. Comme fin de corvée, c'est réussi !

— Et pour la gonzesse, donc ! fit-il. Le shérif a convoqué presque tout le service, un vrai congrès de flics ! Ces Randall, faut croire, ils ont le bras long, hein, lieutenant ?

— Je l'ignore. Sur le plan mondain, moi, je n'existe pas à Vista Valley !

— C'est comme la gonzesse qu'est pendue là-haut, reprit Polnik, suivant toujours son idée ; elle a cessé d'exister, et pour de bon ! D'après vous, pourquoi qu'elle a fait ça, cette souris-là ?

— Comment veux-tu que je le sache ? lui lançai-je impatientement. Fiche-moi la paix ! Qu'est-ce que tu dirais, toi, si on venait t'arracher des bras d'une superbe blonde au milieu de la nuit ?

— C'est pas à moi qu'il arrivera une chose pareille, fit-il amèrement. Par ici, lieutenant !

Je le suivis sous les arbres, jusqu'à la lisière du cercle lumineux formé par les faisceaux des projecteurs, et levai les yeux.

Elle avait choisi un eucalyptus d'Australie, au fût droit et élancé, dont la cime se perdait dans le ciel nocturne. La branche la plus basse se trouvait à environ sept mètres du sol ; on y avait passé une corde de deux mètres de long, au bout de laquelle se balançait le cadavre. Comme les vertèbres cervicales s'étaient rompues, la tête pendait d'une façon bizarre. Ses longs cheveux blonds lui cachaient presque entièrement la figure, mais son corps gracile, exposé à la lumière crue des projecteurs, se détachait de façon saisissante sur le fond des ténèbres environnantes. Elle était nue, d'une nudité virginale et inoffensive, et cette lumière impitoyable était comme un ultime outrage, odieux, impardonnable...

— Faites-la descendre ! lançai-je à Polnik.

— Tout de suite, lieutenant. Les gars ont déjà amené l'échelle. On se doutait bien que vous la feriez descendre dès que vous l'auriez vue. C'est plutôt vache, cette histoire-là, hein, lieutenant ?

J'allumai une cigarette et regardai deux agents mettre l'échelle en place ; le premier la maintint solidement, tandis que le second l'escaladait non sans maladresse.

— Qui est-ce qui l'a trouvée ? demandai-je.

— C'est la mère qui nous a téléphoné, répondit Polnik. Paraît qu'elle a eu comme qui dirait une crise de nerfs. Elle nous attendait à la grille, avec le fils. Je leur ai dit de rentrer à la maison. Ça les aurait avancés à quoi, de rester là, à regarder la fille ?

— Parfait, fis-je, l'esprit ailleurs. Il n'y a que ces deux-là, dans la maison ?

— Je n'ai pas eu le temps de m'en assurer, dit Polnik pour s'excuser. J'ai laissé deux hommes, là-haut, et je suis revenu ici dare-dare.

Quand les agents eurent allongé le cadavre par terre, je m'approchai, précédé de Polnik qui gambadait en frétilant, tel le meilleur ami de l'homme sur le point de mordre le facteur. Mais il fut battu d'une courte tête par le docteur Murphy, qui s'était déjà agenouillé à côté du cadavre.

— Salut, lieutenant ! fit Murphy d'un ton enjoué en levant la tête. On devrait bien dîner ensemble, un de ces soirs ! Ça nous changerait, au lieu de nous rencontrer toujours devant des macchabs, vous ne croyez pas ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ça ne me couperait pas aussi bien l'appétit ? Vous croyez que je pourrais déguster de la boustifaille, avec votre tête en face de moi ?

Mais il ne m'écoutait plus. Après avoir délicatement retourné le cadavre à plat ventre, il fit entendre un léger sifflement.

— Qu'est-ce que vous dites de ça, lieutenant ?

Je regardai de plus près dans la direction qu'indiquait son index. Juste au-dessous de l'omoplate droite, un « C » grossier était gravé dans les chairs.

— On l'a marquée au fer rouge ! s'exclama Murphy.

— C'est récent ? demandai-je.

— Plutôt... Vingt-quatre heures au plus. Je pourrai vous le préciser après l'autopsie. Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

— Rien, répondis-je en toute franchise. Il me faudrait des photos de ça.

Me tournant vers Polnik, je lui dis :

— Laisse les gars du labo se débrouiller, quand ils auront fini, le toubib pourra emmener le macchab.

— D'accord, lieutenant.

— Nous, on va monter à la maison. Je t'attends dans la voiture.

Je retournai à l'Austin-Healey et allumai une autre cigarette. Au bout de cinq minutes, Polnik vint me rejoindre.

— Tout est paré, lieutenant ! m'annonça-t-il fièrement.

— O.K. Monte !

Polnik réussit à se glisser sur la banquette et même à fermer la portière en retenant son souffle et en rentrant le ventre. J'embrayai et fis marche arrière jusqu'au milieu de l'allée, après quoi, je mis le cap sur la demeure des Randall.

— Simple formalité, hein, lieutenant ? dit Polnik. Sale histoire quand même... Qu'est-ce qui lui a pris de se suicider, une belle pépée comme ça ?

— Ça fait la seconde fois que tu me poses la question ! Je commence à en avoir assez !

— 'Mande pardon, lieutenant, marmonna-t-il, mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

— Première nouvelle ! Tu t'amuses à penser, maintenant ?

Il garda le silence trente secondes au moins.

— Je parie que ça vous tracasse aussi, lieutenant, hasarda-t-il finalement. C'est pour ça que vous n'êtes pas à prendre avec des pincettes !

— Pour ça, tu n'as pas tort. Je vais te dire quelque chose : te casse pas la tête pour savoir pourquoi elle a fait ça, car ce n'est pas elle qui l'a fait.

— Hein ? Quoi ?

— Non. A moins qu'elle ait su grimper aux arbres comme un singe... Cette branche, elle est à sept mètres du sol ; les types qui l'ont descendue ont été obligés de se servir d'une échelle. Comment crois-tu qu'elle aurait pu y arriver, elle ?

— Si je comprends bien, elle ne se serait pas suicidée ? demanda Polnik, incrédule.

— Parfaitement ! Elle a été assassinée.

CHAPITRE II

Ce fut le maître d'hôtel qui nous ouvrit ; j'entrai le premier.

— Lieutenant Wheeler et sergent Polnik, lui annonçai-je laconiquement, des services du shérif.

— Je m'appelle Ross, répondit-il. Madame vous attend au salon. Si vous voulez me suivre...

Nous traversâmes, sous sa conduite, un vestibule aux dimensions imposantes.

— Lieutenant ! murmura Polnik. Cette Madame, au salon, vous trouvez pas que... ?

— Il ne parle pas de la même chose que Marthe Richard, assurai-je.

— Je sais bien ! rétorqua-t-il d'un air outré. Je me disais seulement, c'est peut-être une artiste ; à moins que ce soit une coiffeuse...

— Comment ça ?

— Ben, oui ; est-ce qu'on ne parle pas toujours de salons de coiffure et de salons de peinture ?

Je cherchais encore le moyen de battre en brèche la logique de Polnik quand nous fûmes introduits dans la pièce en question. Le maître d'hôtel nous annonça ; après quoi, il s'éclipsa en refermant la porte à double battant.

— Je suis Lavinia Randall, proféra une voix impérieuse. Veuillez vous asseoir !

Elle se tenait debout à l'autre extrémité de la pièce, devant la fenêtre, et nous tournait le dos. Tout en parlant, elle pivota et s'avança à notre rencontre à pas lents. Je n'aurais su dire si elle avait cinquante-cinq ou soixante-dix ans. C'était une grande femme très droite, d'allure majestueuse. Ses cheveux blancs venaient de subir un rinçage mauve, et son visage était un chef-d'œuvre de maquillage. Sous des sourcils dessinés au crayon, ses yeux brillants étaient d'un bleu glacial. Elle avait le nez mince et droit, les lèvres fines. Vêtue d'une robe noire, très simple mais indiscutablement très chic, elle portait, pour tout bijou, un rang de perles.

— Veuillez vous asseoir ! répéta-t-elle en nous désignant deux

chaises anciennes en bois sculpté, qui paraissaient aussi authentiques qu'elles devaient être peu confortables.

On s'installa donc sur ces chaises, Polnik et moi ; quant à la vieille dame, elle prit place dans un fauteuil d'aspect un peu plus accueillant, bien que son buste droit comme un I ne fût manifestement pas habitué au laisser-aller.

— Lieutenant, dit-elle, je vous saurais gré d'en terminer avec les formalités aussi rapidement que possible. Cette affaire m'a porté un coup terrible...

— Mais certainement, madame Randall. C'est vous qui avez téléphoné au shérif ?

Elle fit un signe d'acquiescement.

— Oui. Mais c'est mon fils Francis qui a... découvert Alice.

— Et c'est lui qui vous a prévenue ?

— En effet. Je suis allée avec lui, car je ne pouvais y croire avant de l'avoir vue de mes propres yeux. Elle était si jeune, lieutenant, elle n'avait pas vingt ans... Qu'est-ce qui a pu la pousser à mettre fin à ses jours ?

— Je ne crois pas qu'elle ait mis fin à ses jours, madame Randall. Elle a été assassinée.

— Assassinée ! (Elle se pencha en avant, les yeux exorbités). Mais c'est impossible ! pourquoi ? Par qui ?

— J'espérais que vous seriez peut-être en mesure de me renseigner.

— Non, non ! (Elle frissonna, puis ferma les yeux.) Non, je ne peux y croire. Je ne veux pas y croire ! Je...

Brusquement, sa tête s'abattit sur sa poitrine et elle glissa doucement à terre.

— C'est vache, pas d'erreur, pour cette pauvre vieille dame ! fit Polnik en se remettant pesamment debout. Dites, lieutenant, c'est pas grave ? Elle est simplement dans les pommes, non ?

— Tu ferais mieux d'aller chercher le maître d'hôtel. Il est là pour ça.

Polnik ne mit pas plus d'une dizaine de secondes à trouver Ross et à le ramener au salon.

— Mme Randall a une syncope, lui annonçai-je. Y a-t-il quelqu'un ici qui puisse s'occuper d'elle ?

— Je vais chercher Mary, la gouvernante, fit-il promptement. Elle a l'habitude. Madame a souvent des syncopes – le cœur, vous comprenez...

— C'est sérieux ?

— Le médecin lui a recommandé d'éviter les émotions. (Il se dirigea vers la cheminée monumentale et appuya énergiquement sur la sonnette qui se trouvait à côté.) Malheureusement, Madame ne se ménage pas assez – et après ce qui s'est passé ce soir...

Il haussa les épaules d'un air résigné.

— Est-ce qu'il y a encore quelqu'un qui habite ici en dehors de Mme Randall ? demandai-je. Son mari, peut-être ?

Ross leva la tête pour me désigner du regard un gigantesque portrait accroché au-dessus de la cheminée.

— Le maître est mort il y a un peu plus d'un an, articula-t-il lentement. Puisse-t-il reposer en paix...

— *Amen !* ripostai-je. Qui est-ce qui habite encore la maison ?

— M. Francis, Mlle Justine et M. Gene Carson, monsieur. Plus les domestiques.

La porte s'ouvrit sur ces entrefaites pour livrer passage à cent kilos de chair enrobés de satin noir. La gouvernante, car c'était elle, entra en trombe, se précipita auprès de Mme Randall et se laissa tomber à genoux à son côté.

— La pauvre ! s'exclama-t-elle. Je vais la soigner. (Puis, elle nous adressa un regard courroucé.) Et vous deux, s'écria-t-elle, sortez ! Et plus vite que ça !

Je me dis que c'était peine perdue de discuter avec elle et obtempérai. Une fois dans le vestibule, je demandai à Ross où se trouvaient les personnes dont il venait de nous parler.

— Dans le living-room, monsieur.

— Justine, c'est également une fille de Mme Randall ?

— Oui, monsieur, confirma-t-il, tout en nous conduisant. M. Francis est le fils et l'aîné des enfants. Puis vient Mlle Justine. Mlle Alice était la benjamine.

— Qui c'est, Gene Carson ?

— M. Carson est l'homme de loi de la famille, monsieur.

Il ouvrit une autre porte, nous annonça tous les deux une fois de plus, et s'effaça pour nous laisser passer.

Je commençais à avoir l'impression de visiter un musée, à dix cents la tournée, avec Ross pour guide.

Trois personnes se levèrent à notre entrée dans le living-room. Près de moi se tenait un grand garçon maigre, prématurément chauve, le nez chaussé de lunettes à monture claire. Il me gratifia d'un pâle sourire, qui découvrit de grandes dents en touches de piano.

— Bonsoir, messieurs, fit-il d'un air intimidé. Je suis Francis Randall et voici ma sœur Justine.

Justine, elle aussi, était grande, mais nullement maigre. Sa plastique s'agrémentait de rondeurs plantureuses aux bons endroits et le généreux décolleté de sa robe grise ne faisait que confirmer cette affriolante impression. Blonde comme sa sœur, elle n'avait toutefois pas le même air de candeur naïve. Elle nous salua d'un bref signe de tête.

— Je vous présente M. Carson, reprit Francis.

Carson avait la tête de l'emploi : celle d'un prospère homme de loi en visite chez un client très riche. Grand, bien découpé, il était vêtu d'un complet de soie bleue, admirablement coupé, qui mettait en valeur sa carrure athlétique. Ses cheveux commençaient à grisonner légèrement, de même que sa moustache taillée en brosse. Il avait les yeux noirs, au regard perçant.

— Bonsoir, lieutenant ! articula-t-il. Pour nous tous, ce fut un coup affreux... Je sais que vous avez une mission à accomplir mais, je vous en supplie, tâchez d'être aussi bref que possible. Un drame aussi brutal peut...

Je lui souris sans aménité.

— Plus tôt vous aurez fini de parler, monsieur Carson, et plus vite je pourrai me mettre à être bref ! ripostai-je.

Je vis ses joues s'empourprer et me tournai alors vers Francis Randall.

— Votre mère m'a dit que c'est vous qui avez découvert le cadavre ?

— Oui, c'est ça, fit-il, d'une voix étranglée.

— Quelle heure était-il ?

— Pas loin de minuit. Oui, j'en suis sûr – il devait être minuit moins dix.

— Comment ça se fait que vous soyez tombé dessus ?

Il me dévisagea un moment, les yeux ronds.

— Je vous demande pardon ?

— Oui, est-ce que ça vous a pris comme ça, subitement ? Est-ce que vous vous êtes dit que vous alliez faire un tour pour dénicher un cadavre ? Ou quelque chose dans ce goût-là ?

— Oh ! fit-il soulagé. Je vois ce que vous voulez dire... Eh bien, oui, je suis allé me promener dans le parc et, tout en marchant, il m'a semblé entendre un cri... (Il frissonna.) Pauvre Alice ! Elle a dû crier au dernier moment, quand il était déjà trop tard... Je me suis mis à courir dans cette direction et... je l'ai vue !

— Qu'avez-vous fait ?

— Je crois bien que j'ai perdu la tête... Je n'avais qu'une hâte, c'était de la dépendre. J'ai essayé de grimper à l'arbre, mais...

impossible. Alors je suis retourné à la maison en courant pour prévenir mère, et nous sommes revenus en voiture. M. Carson et Ross nous ont suivis dans une autre. Quand nous sommes arrivés avec l'échelle, M. Carson est monté sur l'échelle, mais une fois là-haut, il a constaté qu'Alice était morte et qu'il n'y avait plus rien à faire. Je voulais qu'il coupe la corde, seulement il a dit qu'il valait mieux pas... Il fallait la laisser telle quelle jusqu'à l'arrivée de la police...

— Bonne idée, monsieur Carson, dis-je...

— Je suis forcément au courant des formalités juridiques, observait-il d'un ton détaché.

— Et ensuite, vous avez ramené l'échelle à la maison, hein ? Pourquoi ? Vous aviez peut-être peur que la police la vole ?

— C'est-à-dire que nous ne..., marmonna Francis désespéré.

— Passons. Après ?

— Après nous sommes rentrés et mère a téléphoné au shérif, reprit Francis. Et nous avons attendu.

— Alice habitait ici ? demandai-je.

— Bien entendu ! fit froidement Justine Randall, Quelle question !

— Elle aurait pu être en visite. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois, ce soir ?

— Vers dix heures, répliqua Justine. Nous étions ici, en train de bavarder. Alice a fait jouer des disques sur le phono de la bibliothèque ; elle est venue nous dire bonsoir avant de monter à sa chambre.

— Personne ne l'a vue depuis ce moment-là ?

Ils secouèrent la tête tous les trois à l'unisson.

— Personne ne l'a entendue sortir de la maison ? insistai-je.

— Lieutenant, fit Carson à brûle-pourpoint, est-il vraiment nécessaire de poser toutes ces questions ? Après tout, il s'agit d'un suicide, non d'un meurtre !

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Il me dévisagea pendant quelques instants.

— Mais... mais je l'ai vue de mes propres yeux ! fit-il faiblement.

— Vous venez d'entendre ce qu'a dit Francis – qu'il a essayé de grimper à l'arbre, mais en vain. Comment croyez-vous qu'ait pu faire Alice, pour atteindre une branche qui se trouve à sept mètres du sol ?

— Mon Dieu, chuchota Justine. Mais c'est affreux !

Francis ôta ses lunettes pour me regarder.

— Est-ce que ma mère est au courant demanda-t-il d'un ton pressant.

— Oui. Elle a eu une syncope.

— Il faut que j'aille la voir ! s'écria-t-il. Tout de suite !

— La gouvernante s'en occupe. Vous pouvez rester là. L'interrogatoire ne fait que commencer.

Je passai près de deux heures à les cuisiner ; mais quand j'eus fini, je n'étais guère plus avancé. Deux heures, c'est bigrement long pour piétiner sur place ! Finalement, je les quittai et me dirigeai vers la sortie en compagnie de Polnik.

— Après tout, nous avons peut-être rêvé tout ça !

— Comment ça, lieutenant ? marmonna Polnik.

— Si ça se trouve, il ne s'est rien passé du tout ! A les en croire, rien ne pouvait justifier la mort de la jeune fille. Alice Randall était une bonne petite qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche, et personne, au grand jamais, ne pouvait avoir l'ombre d'une raison de la tuer. Aucun des trois ne s'explique la marque au fer rouge, comment ça s'est fait, pour quelles raisons. Ils n'en ont pas la moindre idée. Personne ne l'a entendue sortir de la maison ; son attitude n'avait rien d'anormal, ce soir – elle était comme d'habitude, une charmante jeune fille qui faisait jouer des disques de Chopin et de Grieg !

— Qui c'est, ces mecs-là, des duettistes ? demanda Polnik, subitement intéressé.

— C'est ça, fis-je, pour ne pas me lancer dans des explications.

Ross, en majordome bien stylé, surgit brusquement au moment où nous approchions de la porte.

— Madame est couchée, monsieur, m'annonça-t-il. Mary a fait venir le médecin, qui a dit que Madame a besoin de repos, et qu'il ne faut la déranger sous aucun prétexte.

— Entendu, dis-je. Nous partons.

— Bien, monsieur.

— A quel moment avez-vous vu Alice pour la dernière fois, ce soir ? lui demandai-je, mû par l'ultime sursaut de conscience professionnelle du limier fourbu.

— Vers neuf heures et demie, monsieur, répondit Ross. Elle faisait marcher le phonographe à la bibliothèque... C'était une polonaise de Chopin, si mes souvenirs sont exacts. Elle m'a sonné pour demander un verre de lait, que je lui ai servi.

— Quelqu'un est-il sorti après ça ?

— M. Francis est allé faire sa promenade habituelle, monsieur, vers onze heures trente.

— Vous l'avez entendu rentrer ?

— Mais oui, monsieur. Il paraissait très agité et parlait fort. Je suis allé chercher l'échelle au garage et l'ai amenée, en voiture, avec M. Carson, sur les lieux du drame... mais M. Carson a dû déjà vous

l'expliquer lui-même, n'est-ce pas, monsieur ?

— Parfaitement. Combien y a-t-il de domestiques, ici, en dehors de vous ?

— Quatre, monsieur. Il y a la gouvernante, que vous avez déjà vue, la cuisinière et deux femmes de chambre... plus un jardinier, mais il est à l'hôpital pour le moment.

— Savez-vous ce qu'ils faisaient, ce soir, les uns et les autres ?

— Oui, monsieur. Ils jouaient aux cartes à l'office. J'y étais, moi aussi, sauf, bien entendu, aux moments où l'on avait besoin de moi au salon.

— Somme toute, tout le monde semble avoir un alibi ! observai-je tristement. Merci, Ross !

— Il n'y a pas de quoi, monsieur. (Il nous ouvrit la porte.) Bonne nuit !

— Si l'on veut ! fis-je en sortant.

Je m'arrêtai sur le perron, le temps d'allumer une cigarette, avant de monter en voiture, quand soudain, quelqu'un me toucha le coude. Je tournai la tête et vis que c'était le maître d'hôtel.

— Je vous demande pardon, monsieur, fit-il d'une voix tremblante. C'est vrai que Mlle Alice a été assassinée ?

— Tout ce qu'il y a de vrai !

Il se mordit la lèvre.

— Et dire que je l'ai vue naître...

— Je comprends votre chagrin.

— Ce n'est pas ça, monsieur... C'est... voilà, je connais la famille, son sens de l'honneur, et je sais à quel point Madame tient au bon renom des Randall. Ça fait vingt-cinq ans que je suis dans la maison ! Mais je ne puis admettre que l'assassin de Mlle Alice échappe au châtimement qu'il mérite !

— Est-ce dire que vous savez qui c'est ? demandai-je, sans trop oser y croire.

— Je ne vois pas qui ça peut-être à part lui, fit-il avec simplicité.

— Qui c'est « lui » ?

— Ils n'ont pas dû vous pa... parler de lui, reprit Ross en bégayant légèrement. L'honneur de la famille, évidemment... J'étais sûr qu'ils n'en parleraient pas !

— C'est entendu, ils ne m'en ont pas parlé ! grinçai-je. Vous non plus, d'ailleurs !

— Mlle Alice était folle de lui, continua Ross dont le débit se précipitait. (Les mots se bousculaient littéralement sur ses lèvres.) Elle n'admettait pas qu'on dise du mal de lui et ne voulait écouter ni M.

Francis ni M. Carson. Elle ne voulait même pas écouter Madame... ni moi-même ! « Je me refuse à parler de ça, Ross », m'a-t-elle dit quand j'ai voulu lui en toucher un mot. Vous comprenez, monsieur, elle n'avait jamais connu d'homme auparavant, c'était ça, le drame. Elle manquait de jugeote.

— Si vous ne me dites pas sur-le-champ de qui vous parlez Ross, déclarai-je en scandant les mots, je vous réduis en bouillie !

— Il s'appelle Amoy ; Duke Amoy. Rien que d'après le nom, on sait à quoi s'en tenir ! Un sale individu, qui a fait tourner la tête de Mlle Alice avec ses mondanités à la gomme.

— Amoy ? répétais-je. Où est-ce qu'il perche, cet oiseau-là ?

— Je crois savoir, monsieur qu'il tient un cabaret à Pin City. Ça s'appelle le « Club Confidentiel ». Un établissement de réputation plus que douteuse, autant que je sache.

— Je dois me faire vieux, ma parole ! soupirai-je en jetant un coup d'œil à Polnik. Jamais entendu parler de cette boîte-là !

— C'est nouveau, lieutenant, m'expliqua Polnik. Ça fait seulement deux ou trois mois qu'ils ont ouvert.

— Tu connais le zèbre en question ?

— J'ai jamais mis les pieds dans la boîte, répondit-il avec une nuance de regret dans la voix. Paraît qu'ils ont une goualeuse qui fait quatre-vingt-quinze centimètres de tour de poitrine ; dès qu'elle gueule un peu fort, elle fait péter son soutien-gorge !

Je le dévisageai avec méfiance ; puis je me rendis compte que je ne pouvais pas plus soupçonner Polnik de me faire marcher que reprocher à un politicien de dire la vérité.

— Cet Amoy, est-ce qu'il est déjà venu ici ? demandai-je à Ross.

— Jamais, monsieur ! répondit-il en secouant énergiquement la tête. Madame ne l'aurait pas toléré. Je pense, toutefois, que Mlle Alice allait le voir dans son établissement. Il y a eu trois ou quatre week-ends où elle s'est absentée, et tout le monde était persuadé qu'elle les a passés en sa compagnie.

— Vous n'avez jamais vu Amoy ?

— Non, monsieur.

— Bon, eh bien, merci beaucoup, Ross ! lui dis-je.

— C'est votre homme, lieutenant, j'en suis convaincu, déclara-t-il posément. Tout ce qui m'intéresse c'est qu'on l'arrête. Sans doute vais-je perdre ma place à cause de ça, mais faire châtier l'assassin de Mlle Alice a pour moi infiniment plus d'importance que sauvegarder l'honneur de la famille !

Il tourna les talons et rentra dans la maison en refermant la porte sans bruit.

On grimpa alors dans l’Austin-Healey pour regagner la grille.

— Il a une façon de causer, ce mec-là..., grogna Polnik. Vous croyez pas que c’est du bla-bla-bla ?

— Pour moi, l’assassin, c’est toujours le majordome.

— Ah ! oui ? fit Polnik, dont la figure s’éclaira. Je me disais bien aussi...

Lorsque nous eûmes débouché sur la route qui suit la vallée, je mis toute la sauce et fonçai en direction de Pin City. Assis à côté de moi, Polnik garda les yeux fermés tout le long du trajet comme si ma façon de conduire lui faisait une peur affreuse.

Je stoppai devant le bureau du shérif et c’est seulement à ce moment que Polnik se décida à rouvrir les yeux.

— Tu vas descendre ici, lui dis-je. Je serai de retour dans une petite heure.

— D’accord, lieutenant, fit-il en poussant un soupir de soulagement. Hé !... lieutenant ?

— Qu’est-ce qu’il y a encore ?

— Il se croit malin, hein, le maître d’hôtel ! dit Polnik d’un air méprisante. Cet Amoy, dont il parle, il s’agit d’un homonyme, hein ?

— Un quoi ?

— Vous savez bien – du bidon, un faux blaze, quoi !

— Tu veux dire, un pseudonyme ?

— C’est ça ! Ross, il s’imagine que vous allez chercher un type qu’existe même pas et qu’il va pouvoir se tailler en douce pendant ce temps-là – vous croyez pas, lieutenant ?

— Ça se pourrait bien, fis-je sans broncher.

— Il va être drôlement feinté ! déclara Polnik qui paraissait ravi. Vous, vous allez y retourner et l’embarquer pour meurtre avec préméditation, hein ? Ce type là, il a une tête de faux jeton, je l’ai vu tout de suite !

— Comment ça ?

Malgré moi, ce qu’il disait commençait à m’intéresser.

— Ça tombe sous le sens, lieutenant ! Il s’est mis à mentir dès qu’on est arrivés là-bas. Tous pareils, ces cloches-là, ils ne peuvent pas dire la vérité, même quand ça n’a pas d’importance !

— Continue !

— Vous vous rappelez, lieutenant, dit-il avec une nuance de condescendance dans la voix. « Madame est au salon », qu’il nous a dit. J’ai bien regardé autour de moi, pendant qu’on y était.

— Et alors ?

— Pas plus de pinceaux ni de pots de peinture que de beurre à la

roulante ! s'écria Polnik d'un air triomphant.

CHAPITRE III

Le « Club Confidentiel » occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble commercial, au cœur de la ville. Il était doté d'une enseigne rouge au néon, et d'un miron-ton en uniforme d'amiral, posté devant l'entrée. D'après ma montre, il était trois heures trente ; je vérifiai auprès de l'amiral, qui me dit de ne pas m'inquiéter ; le club restait ouvert toute la nuit et servait le petit déjeuner à partir de six heures et demie du matin.

Je m'arrêtai au bar ; ce fut, en effet, la première salle qui se présenta sur mon chemin, sans compter qu'il faut avoir vraiment une bonne raison pour passer devant un bar sans y faire une petite station. Après m'être juché sur un tabouret rembourré de cuir, je jetai un coup d'œil sur mon voisin, fort absorbé à raconter sa vie au Martini que le barman venait de poser devant lui. Le barman ne manifesta aucun intérêt en me voyant. Je commandai un scotch, avec de la glace et très peu de soda, en espérant pouvoir le mettre sur ma note de frais.

Une sorte de rugissement de satisfaction, semblait-il, me fit tourner la tête pour jeter un coup d'œil dans la salle, séparée du bar par un rideau entrouvert. Une personne du sexe féminin, qui était en train de chanter, venait d'atteindre la plus haute note de son registre. A en juger par le vacarme fait par les spectateurs, Polnik n'avait rien inventé, tout compte fait...

Je finis mon verre et rencontrai l'œil du barman, qui me contemplait avec le même enthousiasme qu'à mon arrivée.

— Où pourrais-je trouver Duke Amoy ? lui demandai-je.

Il s'empara d'un verre et se mit à l'astiquer vigoureusement avec une serviette que j'aurais préféré ne pas voir.

— Qui c'est qui le veut ? interrogea-t-il.

— Question pertinente, ma foi ! C'est peut-être sa maman ?

Ses sourcils se rejoignirent au-dessus de l'arête de son nez.

— Vous vous croyez malin, sans doute, hein ?

— Non, je me crois flic, c'est tout, fis-je, en exhibant mon insigne.

— Il doit être dans son bureau, s'il est encore là.

— Où est-ce ?

— Derrière la scène ; sur la porte, il y a une pancarte « *Défense*

d'entrer », expliqua-t-il. Y a un coup dur ?

— Non, j'ai simplement envie de lui faire une petite visite de politesse.

— Un flic faire une visite de politesse ? (Il eut un sourire sans ironie.) On aura tout vu !

Posant le verre qu'il venait de frotter, et dont l'aspect ne s'était pas amélioré pour autant, il ajouta :

— Vous voulez prendre quelque chose, lieutenant, avant d'aller rendre visite au patron ? C'est la maison qui vous l'offre !

— Non, merci.

Je descendis de mon tabouret et pénétrai dans la salle, qui était presque pleine, bien qu'on n'y vît pas grand-chose dans la pénombre. Sur scène, un pianiste solitaire malmenait le clavier en esquintant un air de Gershwin. Je passai devant lui, repérai la porte avec la pancarte « *Défense d'entrer* », frappai, ouvris et entrai.

Il y avait deux personnes, l'une du sexe féminin, l'autre du sexe masculin, dans ce moderne Eden orné de meubles en bois blond, dont un gigantesque divan. A en juger par leur mine, au moment où ils s'arrachèrent l'un à l'autre, le serpent, c'était moi...

— Qui vous a permis d'entrer ici, nom d'un chien ? hurla le gars. Foutez-moi le camp !

La dame portait un bustier, un slip noir, et des bas de résille noirs. Elle était rousse et ses quatre-vingt-quinze centimètres de tour de poitrine, on pouvait les compter pour peu qu'on en eût envie. Lorsque ses muscles pectoraux entrèrent en action au moment où elle reprit haleine, le spectacle valait la peine d'être vu !

— C'est scandaleux ! s'écria-t-elle d'une voix rauque. On ne m'a jamais fait pareil affront de toute ma vie !

— C'est que vous n'avez pas vécu, mon ange ! ripostai-je.

— Je vous ai dit de foutre le camp ! reprit le gars. Vous voulez mon pied au cul ?

— Allez-y mollo avec les flics ! lui conseillai-je. C'est pas que ça soit des durs, mais ils sont tellement nombreux !

— Les flics ? répéta-t-il, l'air médusé.

Je lui mis la preuve sous les yeux, ce qui parut l'impressionner.

— Je regrette..., marmonna-t-il. Mais vous savez ce que c'est – la moitié des corniauds qui viennent ici s'imaginent que la boîte est à eux, dès qu'ils ont deux Martini dans le nez...

— On porte chacun sa croix, fis-je aimablement. Vous êtes bien Duke Amoy ?

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce qui se passe ?

Je le dévisageai de nouveau, sans pour autant tomber sous son charme. Grand et fort, les cheveux blond cendré coupés ras, il avait la mâchoire un peu trop forte et me parut loucher de l'œil droit, impression qui était peut-être imputable au mauvais éclairage. Il était en smoking et aurait bien dû changer de chemise, la veille.

— Je voudrais vous parler, lui dis-je. C'est confidentiel.

Il jeta un coup d'œil à la gonzesse.

— Tina, chérie, ça ne t'ennuierait pas... ?

— Comment donc ! fit-elle. (Elle se leva et se dirigea vers la sortie en ondulant des hanches.) Tout ce que tu voudras ! lança-t-elle avant de claquer la porte derrière elle.

— Je parie qu'elle n'a jamais rien dit d'aussi vrai ! remarquai-je.

Amoy sourit.

— Ce n'est pas qu'elle soit belle, mais, qu'est-ce que vous voulez, elle est disponible..., répondit-il. Vous prenez quelque chose, lieutenant ?

— Pourquoi pas ?

Je m'installai sur une chaise en bois blond, qui n'était pas ancienne, mais d'autant plus confortable.

— Du scotch, avec de la glace et un peu de soda, précisai-je.

Il ouvrit un petit bar installé derrière son bureau, remplit deux verres et me tendit le mien. Après s'être tassé dans son fauteuil directorial assorti au bureau directorial, il leva son verre en faisant :

— A la bonne vôtre !

Tout en reposant son verre, quelques secondes plus tard, il me dévisagea attentivement.

— De quoi vouliez-vous me parler ?

— Connaissez-vous la petite Randall ?

— Ça se pourrait, répondit-il sans se compromettre. Pourquoi ?

— Tâchez de ne pas faire le mariole. Vous la connaissez, oui ou non ?

— Bon. Mettons que je la connais.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Il vida son verre et chercha ce qu'il pourrait bien faire pour ne pas répondre.

— Qu'est-ce que ça peut vous fiche ? demanda-t-il.

— Selon la formule consacrée, dis-je avec lassitude, vous pouvez parler ici ou, si vous le préférez, je vous emmène au commissariat et...

— Je l'ai vue, il y a à peine quelques heures, se hâta-t-il de déclarer.

— Où ça ?

— Ici, dans mon bureau.

— A quelle heure ?

— Je ne m'en souviens plus très bien, marmonna-t-il. Je crois qu'elle est arrivée après minuit... il devait être pas loin d'une heure, à vrai dire. Elle est repartie vers deux heures du matin.

— Ce n'est pas possible.

— Bon, alors si ce n'est pas possible..., fit-il en haussant les épaules. Après tout, c'est votre affaire. Dites donc ! s'écria-t-il brusquement en changeant de ton. Votre insigne, c'est pas du bidon, par hasard ? Vous ne seriez pas une de ces saloperies de privés à la solde de son mari ?

— Mon insigne est tout ce qu'il y a d'authentique. Quant au mari, je n'en suis pas aussi sûr. Comment s'appelle-t-il ?

Ce fut au tour d'Amoy d'écarquiller les yeux.

— Mais... Randall, évidemment ! Qu'est-ce que vous croyez ?

— Voulez-vous me redire le nom de la petite, pour mon édification personnelle ?

— Randall ! répéta-t-il, sans avoir l'air de comprendre. Mélanie Randall. Vous vous sentez bien, oui, lieutenant ?

— Je commence... je crois, du moins. Ce serait donc la femme de Francis Randall ?

— Evidemment !

J'ingurgitai le reste de mon scotch. J'en avais drôlement besoin !

— Reprenons les choses par le commencement, voulez-vous ? proposai-je. Connaissez-vous la petite Randall – Alice Randall ?

— Alice ? Mais vous auriez dû me le dire tout de suite !

Il paraissait contrarié, ce qui était compréhensible.

— Oui, je connais Alice.

— D'après ce que je me suis laissé dire, vous la connaissez même fort bien... dirai-je, intimement.

— Peut-être. Et après ?

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Hier soir. Elle est restée ici deux heures peut-être, au début de la soirée, et elle est repartie avant dix heures. Il lui est arrivé quelque chose ?

— Où étiez-vous ce soir, mettons entre dix heures et minuit ?

— Ici même.

— Pouvez-vous le prouver ?

Il alluma une cigarette en prenant son temps.

— Suis-je obligé de le faire, lieutenant ?

— Ça se pourrait. Qui est-ce qui vous a vu ici ?

— Vous avez le choix : Toni, le maître d'hôtel, et Tina, la fille qui vient de sortir. Je n'ai pas bougé d'ici de la soirée, et tous les deux sont venus me voir, Toni juste après dix heures, et Tina avant son premier tour de chant, c'est-à-dire vers onze heures et demie.

— Je vais vérifier tout ça.

— Pourquoi tout ce barouf, lieutenant ? Est-ce qu'Alice a fait une bêtise ? Vous savez, c'est une brave petite qui ne ferait pas de mal à une mouche !

— C'est elle qui a été mise à mal. Quelqu'un l'a pendue à un arbre, ce soir, dans la Vallée.

Son teint vira au vert, à l'exception de deux vilaines taches rouges sur les pommettes. Il murmura :

— Elle est donc morte ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Ce n'est pas possible... Alice ? Mais ce n'était qu'une...

— Vous l'avez déjà dit ! fis-je cinglant. Allons, Amoy, faites un peu travailler vos méninges ! De deux choses l'une : ou votre alibi tient, ou il ne vaut rien. Et même s'il tient, il est possible que vous l'ayez payé un bon prix. De toute façon, je vais en avoir le cœur net. Vous êtes le seul à avoir une raison de la tuer.

— Quelle raison ? demanda-t-il.

— Ce n'était qu'une gamine qui passait ses week-ends avec vous, ce qui ne vous empêchait pas de frayer avec sa belle-sœur. Elle a peut-être découvert le port aux roses et vous a menacé de tout raconter à son frère, ou alors...

— Vous êtes tombé sur la tête ! s'écria-t-il, indigné. Alice n'était pas plus au courant pour Mélanie, que Mélanie n'était au courant pour Alice. Vous me prenez pour un imbécile ?

— Eh oui : vous m'en avez même tout l'air !

— Bon, bon, fit-il en soupirant. Si c'est votre idée, eh bien, allez-y ! Prouvez-le. Qu'est-ce que vous attendez ? Je vais vous le dire, moi : vous ne pouvez rien prouver, pour la bonne raison que je n'ai pas bougé d'ici de la soirée, et que j'ai deux témoins pour l'attester !

— On verra. Faites venir d'abord le maître d'hôtel et n'oubliez pas que c'est moi qui vais lui parler !

— Je n'ai rien à perdre, grommela Amoy en décrochant le téléphone.

Dix minutes plus tard, je dus reconnaître qu'il avait raison. Tant le maître d'hôtel que la chanteuse confirmèrent ses dires ; ils furent

catégoriques quant aux heures, et comme je ne réussis pas à les faire changer d'avis, je finis par y renoncer.

Quand ils nous eurent quittés, Amoy se cala dans son fauteuil, l'air rassuré, le sourire aux lèvres.

— Je vous l'ai dit, lieutenant, déclara-t-il avec entrain, je n'ai pas bougé d'ici !

— Je veux bien vous croire, du moins, pour le moment, dis-je un peu déçu.

— Désirez-vous autre chose, lieutenant ? Encore une goutte de scotch ?

— Ne vous fatiguez pas, grognai-je, vous risquez de faire sauter quelque chose – votre perruque, par exemple !

— Je n'ai même pas de faux toupet ! Glapit-il. Mes cheveux sont à moi !

— C'est ce que je disais, chacun porte sa croix, ripostai-je.

Plutôt minable, ma réplique !

Je quittai son bureau et ce club à ce point confidentiel que deux belles-sœurs pouvaient s'envoyer le même gars dans le même bureau sans jamais se rencontrer !

Après être monté dans mon Austin-Healey, je consultai de nouveau ma montre. Il était quatre heures et demie du matin. A quoi bon continuer à veiller pour ne rien trouver ? J'estimai que je serais mieux couché que debout et pris le chemin de la maison pour me mettre au lit sitôt rentré. A peine avais-je posé la tête sur l'oreiller que le téléphone se mit à sonner. Je décrochai et laissai l'écouteur sur le guéridon à côté de l'appareil.

Il était neuf heures quand je rouvris les yeux. Après avoir trafiqué, comme tous les matins, dans la salle de bains et la cuisine, j'arrivai au bureau sur le coup de dix heures.

La jolie tête blonde de la secrétaire du shérif se tourna pour me dévisager quand je fis mon entrée.

— Eh bien, lieutenant, je vais vous dire quelque chose ! déclara Annabelle Jackson d'un air satisfait. Cette vie de bâtons de chaise que vous menez a fini par vous marquer. Ce matin, vous faites vraiment vieux !

— Vous savez ce qu'on dit des gens qui vivent dans des maisons de verre ? Il faut toujours qu'ils se déshabillent dans le noir !

Et, sur ces mots, je pénétrai dans le bureau du shérif.

Ce brave Lavers faisait une de ces têtes ! On aurait dit, après le passage d'un cyclone dévastateur, l'unique survivant quand il s'aperçoit qu'il a attrapé la peste !

— Polnik m'a donné un compte rendu plus ou moins exact de ce

qui s'est passé chez les Randall, hier soir, déclara-t-il d'un ton sec. Comme vous n'êtes pas revenu au bureau avec lui, j'ai supposé que vous alliez interroger le dénommé Amoy. Et comme vous n'étiez toujours pas de retour à quatre heures et demie, j'ai supposé qu'il n'était pas dans vos intentions de rentrer !

Sa voix s'enfla soudain pour se muer en un rugissement.

— Après vous avoir téléphoné chez vous et avoir constaté que vous aviez laissé l'appareil décroché, j'ai supposé que je ferais aussi bien de rentrer, moi aussi, et de me mettre au lit. J'en avais assez de me bercer de l'illusion que vous étiez en train de travailler pour moi !

— J'étais fatigué... Quant à la blonde, rassurez-vous : elle était partie avant mon retour...

— Vous étiez... (De guerre lasse, il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.) Bon, Wheeler, reprit-il, ne parlons plus de ça pour l'instant. Je ne puis me permettre de gaspiller mon énergie en ce moment. Alors, où en êtes-vous avec Amoy ?

— Il a un alibi. Deux, plus exactement.

— Est-ce que le tribunal les jugerait acceptables ?

— Pour l'instant, oui. Mais tous les deux lui sont fournis par des employés à lui. Si nous pouvions prouver qu'il y a eu contrainte, ça changerait tout...

— Est-ce probable ?

— A première vue, non.

— Et la marque au fer rouge ? Ce « C » ou je ne sais quoi... Vous avez une idée ?

— Aucune.

— Ah ! ça, c'est le comble ! s'exclama-t-il. Nous voilà donc avec un assassinat sur les bras, un point c'est tout ! Pas d'indices, aucune piste, rien, quoi ! Il faut faire quelque chose, Wheeler, et vite ! Les Randall ne vont pas prendre ça comme ça, eux ! Ce sont des gens qui jouissent d'une grande considération dans la région. Ils ont le bras long. Déjà, ils commencent à se démener.

— Oui, shérif, acquiesçai-je poliment.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit brusquement, et le docteur Murphy entra en trombe dans le bureau.

— Vous avez quelqu'un aux trousses, docteur ? s'enquit aigrement le shérif.

— Il est poursuivi par les fantômes de ses erreurs, expliquai-je à Lavers. Ils le traquent sans relâche ; alors, certains jours, il ne peut plus y tenir et se met à courir !

Les narines de Murphy frémissaient.

— Le sketch que vous jouez là ne vaut pas un clou, messieurs, déclara-t-il posément. Je vous préfère de beaucoup dans vos rôles respectifs de shérif et de lieutenant de police. Là, vous êtes vraiment impayables !

— A part ça, qu'est-ce qui vous turlupine, docteur ? demanda le shérif avec une indulgence inquiétante.

— C'est à propos d'Alice Randall. Le contenu de son estomac est des plus révélateurs...

— Brrr ! fit le shérif en fermant les yeux.

— Du nembutal, déclara Murphy avec emphase. Une dose de cheval !

— De sorte qu'il n'y a eu ni lutte ni cris quand l'assassin l'a sortie de la maison, est allé chercher l'échelle, et l'a pendue à l'arbre ? remarqua Lavers. Plus j'y pense, et plus je suis convaincu qu'il s'agit d'un fou !

— Et la marque au fer rouge ? demandai-je à Murphy.

— A mon avis, elle a dû être faite quelques instants avant sa mort.

— Est-ce que le nembutal l'aurait insensibilisée ?

Murphy haussa les épaules.

— Difficile à dire... Oui, c'est possible.

— C'est le crime d'un fou, répéta Lavers. Est-ce qu'elle a été violée ?

— Pas récemment, répliqua Murphy laconiquement.

Le shérif fit la tête et observa :

— Si vous voulez faire de l'esprit, docteur, je crois que le moment est mal choisi !

— Je ne plaisante jamais avec ce genre de chose ! déclara Murphy, sincèrement indigné. Et le serment d'Hippocrate, alors ! Vous m'avez posé une question et je vous ai répondu. Non, elle n'a pas été violée hier soir, mais elle avait dû l'être récemment.

— C'est bon, bougonna Lavers, toutes mes excuses. Et maintenant, ayez l'obligeance de préciser !

— Elle était enceinte de deux mois, déclara le docteur en toute simplicité.

CHAPITRE IV

Je me retrouvai installé sur une chaise ancienne en bois sculpté, face à Mme Lavinia Randall. Ce matin-là, elle portait encore une robe noire, avec toujours le même rang de perles autour du cou. Sa peau paraissait fripée sous le maquillage, mais ses yeux bleus avaient toujours le même regard glacial.

— Je regrette pour hier soir, déclara-t-elle sèchement. Le médecin prétend que c'est le cœur, mais il n'y connaît rien – c'était la réaction consécutive à cette émotion, voilà tout. Où en êtes-vous de votre enquête, lieutenant ?

— Savez-vous que votre fille fréquentait un certain Amoy, Duke Amoy, tenancier de boîte de nuit à Pin City ?

— Puisque vous êtes au courant, je ne me donnerai pas la peine de le nier, rétorqua-t-elle d'un ton mordant. J'espère, lieutenant, que les journaux n'en sauront rien ?

— L'espoir fait vivre...

— Si les journaux avaient vent de ce détail, je vous en rendrais personnellement responsable, lieutenant, fit-elle d'un ton menaçant.

— J'ai interrogé Amoy, repris-je. Il a un alibi pour l'heure du meurtre.

— Ah ! oui ?

Ça ne semblait pas l'intéresser outre mesure.

— Madame Randall, dis-je doucement, saviez-vous que votre fille était enceinte ?

Elle me dévisagea un instant sans rien laisser transparaître, puis elle tourna lentement la tête pour contempler le portrait qui surmontait la cheminée.

— Feu mon mari, dit-elle, Stuart Randall.

Cette fois-là, je pris le temps d'examiner le tableau. Stuart Randall devait avoir tout juste dépassé la cinquantaine quand il avait posé pour ce portrait. C'était un homme grisonnant, plutôt obèse. L'artiste avait fait de son mieux pour lui donner l'allure d'un grand capitaine d'industrie, mais il ressemblait beaucoup plus à Al Capone qu'à Carnegie. Le regard de ses yeux bleus était un tantinet trop roublard, il pinçait ses lèvres minces, et ses mains aux doigts courts et boudinés,

aux ongles carrés, avaient un air un peu trop bestial.

— C'était un grand homme, murmura Lavinia Randall, un grand homme, lieutenant ! Grâce à lui, le nom des Randall a acquis un grand prestige en Californie du Sud. C'est lui qui en a fait un nom honorable, respecté... Il n'est pas dans mes intentions d'y changer quoi que ce soit. Absolument pas, vous m'entendez ? Je ne tolérerai pas qu'on vienne souiller sa mémoire. Me suis-je bien fait comprendre lieutenant ?

— On ne peut mieux.

Elle me dévisagea de nouveau : son regard avait autant de chaleur que celui de l'épouse venue voir son ex-mari, armée, en guise de pardon, d'un couperet dissimulé dans son sein. Mme Randall était d'ailleurs dotée d'un buste qui lui aurait aisément permis d'y camoufler un couperet de boucher.

— Non, finit-elle par dire, j'ignorais qu'Alice était enceinte. Je ne veux pas le savoir – je n'y crois pas et je n'ai pas l'intention d'y croire. C'est un mensonge éhonté !

— Je ne manquerai pas d'en faire part au docteur Murphy. Vos connaissances en médecine sont probablement supérieures aux siennes !

Elle repoussa ma plaisanterie d'un haussement d'épaules.

— Ma fille a été assassinée par un fou sanguinaire, lieutenant, déclara-t-elle d'un ton sans réplique. Un fou que le hasard seul a amené chez nous. Un fou, qui, sans rime ni raison, a choisi pour victime ma fille cadette !

— Vous paraissez très sûre de ce que vous avancez...

— Il ne peut y avoir d'autre explication ! J'espère sincèrement que vous allez l'arrêter, lieutenant. Mais vous vous y prenez fort mal, je suis bien obligée d'en convenir !

— Peut-être pourriez-vous me conseiller ? Je pourrais, par exemple, m'en aller et inventer un fou de toutes pièces...

— Vous devriez commencer par enquêter dans tous les asiles d'aliénés, reprit-elle sans tenir compte, le moins du monde, de ma question. Puis dans les hôpitaux et les prisons. Je suis certaine que vous finirez par constater qu'un fou a récemment été relâché par un de ces établissements. Ça arrive tous les jours. (Elle prit alors un petit air suffisant.) A mon avis, on devrait les faire passer tous à la chambre à gaz, dès leur première incartade ! On éviterait ainsi bien des drames.

— Mais on se trouverait devant un nouveau problème – celui de la repopulation, fis-je en me levant. Eh bien, merci de vos conseils !

Elle ne cessait pas de m'examiner d'un air rogue.

— Est-ce que vous les suivrez, au moins ?

— Je ne le pense pas, répliquai-je en lui souriant aimablement.

Malgré ses efforts, elle ne put maîtriser sa colère et c'est d'une voix tremblante de rage qu'elle me lança :

— Cessez donc de fouiner dans la vie privée de mes enfants ! Ça ne vous regarde pas et c'est sans rapport avec la mort de ma fille !

— J'aimerais en être aussi sûr que vous... Mais peut-être possédez-vous des renseignements que j'ignore, madame Randall ?

— Stuart avait de bons amis que je continue à voir, dit-elle sèchement. Ce sont des gens influents... prenez garde, si vous ne voulez pas vous retrouver sur le pavé, lieutenant !

— Vraiment, vous feriez ça ? demandai-je d'un ton à peine surpris.

— Je ferais n'importe quoi pour défendre l'honneur des Randall ! riposta-t-elle avec fougue.

— Même si, de ce fait, vous protégez un assassin ? Je dois dire, madame Randall, que vous avez raison sur un point : je ne suis pas un bon policier. Il m'arrive d'oublier des choses – par exemple, hier soir, j'aurais dû jeter un coup d'œil dans la chambre d'Alice. J'aimerais le faire maintenant.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Veuillez sonner Ross, il vous montrera le chemin.

J'allai à la cheminée, sonnai et attendis.

— Lieutenant, fit-elle d'une voix contenue, lequel d'entre nous vous a parlé d'Alice et d'Amoy ?

— Renseignement strictement confidentiel, madame Randall.

— Vous refusez de me le dire ?

— Pour une femme qui n'a en tête que l'honneur des Randall, vous comprenez vite !

Ses lèvres s'entrouvrirent pour esquisser un semblant de sourire.

— Les domestiques sont parfois bien négligents !... dit-elle. Je crois que je vais être obligée d'expliquer une fois de plus à Ross les devoirs d'un majordome...

Quelques secondes après, Ross faisait son entrée. Mme Randall lui ayant transmis ma requête, il me mena dans le vestibule et, de là, par le grand escalier et le couloir du premier étage, dans une chambre au fond de la maison. Il ouvrit la porte et s'effaça poliment pour me laisser entrer.

— Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur ?

— Non, merci. J'ai interrogé Duke Amoy, hier soir : il a un alibi.

— Je regrette, monsieur. J'avais pensé que peut-être...

— Aucune importance. A-t-on touché à cette chambre depuis hier soir ?

— Non, monsieur.

— Parfait. Je n'ai plus besoin de vous !

— Très bien, monsieur.

Il referma la porte, me laissant seul.

La chambre contenait, comme la plupart des chambres : un lit, une commode, deux placards. Je fouillai partout plus ou moins systématiquement. Dans le second placard, je fis une découverte intéressante : un bout de papier roulé en boule dans la poche d'un manteau. Je le dépliai et m'aperçus qu'il s'agissait d'un billet laconique et comminatoire : « *Besoin de te voir seule ce soir. Monte dans ta chambre de bonne heure. Te rejoindrai dès que j'aurai pu filer à l'anglaise.* » C'était signé « Gene ». Je pliai le feuillet et le glissai soigneusement dans mon portefeuille.

Quand je descendis l'escalier, je vis que Ross m'attendait dans le vestibule. Il me conduisit à la porte sans me poser de questions, bien que manifestement, il en brûlât d'envie.

— Où habite Francis Randall ? lui demandai-je.

— Il a un appartement en ville, monsieur. Il le partage avec sa femme. De temps en temps, il passe la nuit ici, quand sa mère le lui demande.

Il m'indiqua l'adresse.

— Et Carson ? C'est à la fois l'ami de la famille, et son homme de loi ? demandai-je sans avoir l'air d'y toucher.

— Oui, monsieur, fit Ross en acquiesçant vigoureusement du chef. Ça fait des années qu'il s'occupe des affaires de la famille.

— Il est marié ?

— Non, monsieur.

— A sa place, j'aurais épousé une des petites Randall... Il avait le choix entre deux jolies filles – et ça aurait consolidé sa position de conseiller juridique pour le restant de ses jours.

— Il fut un temps où je croyais qu'il s'intéressait à Mlle Alice, fit Ross d'un air pensif. Mais elle ne semblait pas faire attention à lui, quoique...

— Quoique ?

— Oh ! j'ai dû imaginer des choses... (Il secoua la tête.) Mais parfois, je l'ai surprise à le regarder... et je me suis dit qu'elle n'était peut-être pas aussi indifférente qu'elle voulait le faire croire.

— Quand j'étais gosse, il y avait des appareils à sous, avec une pancarte annonçant : *Ce que le valet de chambre a vu...* Moi, j'avais cru que c'était de la blague !

— On finit par observer un tas de choses... Mais, en temps normal,

on le garde pour soi, lieutenant, on ne s'occupe que de ce qui vous regarde !

— Oui, tant que personne n'est assassiné... Moi, si je ne m'occupais que de ce qui me regarde, je serais en chômage. Dites donc, vous m'avez l'air un peu jeune pour un majordome ?

— Je frise pourtant la cinquantaine, répondit-il en souriant.

— Vous m'avez l'air passablement gaillard ! Ce travail-là vous réussit, pas d'erreur !

— Je tâche de me maintenir en forme. Dans mon jeune temps, je faisais pas mal de sport, lieutenant...

— Est-ce que vous vous êtes distingué dans des épreuves de grimper aux arbres ?

— Pas dans celle d'hier soir, en tout cas ! rétorqua-t-il d'un ton pincé. C'est tout, monsieur ?

— Oui, pour l'instant.

Je regrimpai en voiture et repris le chemin de la ville. En cours de route, je m'arrêtai dans une auberge pour y déguster un hachis de bœuf et une tarte aux myrtilles. Il est des moments où je me sens foncièrement campagnard, sans autres soucis que le pain quotidien et la saison des amours. Réflexion faite, c'est comme ça que je suis la plupart du temps !

A quatorze heures quarante-cinq, je faisais mon entrée dans les bureaux de Gene Carson. Sa réceptionniste arborait, sous un pull collant, une poitrine qui pointait à un angle invraisemblable et un petit nez retroussé à l'envi.

— M. Carson ne reçoit que sur rendez-vous, fit-elle d'un air hautain. Voulez-vous me laisser votre nom ?

— C'est une idée ! Quelquefois, il me pèse, vraiment ; vous pensez, à force de le trimbaler comme ça tout le temps sur moi !

Elle leva les sourcils un instant, puis opta finalement pour l'indifférence.

— M. Carson a une demi-heure de libre, jeudi matin. Est-ce que ça vous conviendrait ?

— Si vous la soldez, cette demi-heure, je suis preneur. Vous savez, je vais vous dire quelque chose : le soir, une fois rentrée chez vous, quand vous avez ôté votre soutien-gorge, je suis sûr que vous n'êtes plus du tout la même.

Elle ouvrit la bouche plusieurs fois avant de pouvoir proférer un mot.

— Sortez, fit-elle d'une voix étranglée, ou j'appelle la police !

— Nous sommes ici pour vous servir ! fis-je galamment en jetant mon insigne sur son bureau. Allez dire à Carson que je suis là et que je

ne puis attendre sa demi-heure de jeudi prochain. Je m'appelle Wheeler.

Elle décrocha le téléphone d'un air égaré, communiqua à Carson une version censurée de mon message, et raccrocha.

— M. Carson va vous recevoir tout de suite, lieutenant, m'annonça-t-elle, les joues empourprées. Vous n'aviez sans doute pas l'intention d'être aussi insolent que vous en avez l'air, ajouta-t-elle, pour s'excuser, sans doute.

— Mais si, mon ange, c'était tout à fait voulu et je serais navré de vous laisser sur une fausse impression. A propos, si on dînait ensemble, un soir, chez vous ? Je m'efforcerais de ne point vous décevoir...

— Le bureau de M. Carson est le deuxième à gauche.

Elle avait repris son air hautain.

Le bureau était cossu, comme il se doit chez un avoué en renom. Décidément, tout le monde m'a l'air d'avoir son bureau directorial, sauf moi. Le seul symbole de mon standing est mon Austin-Healey, qui a maintenant deux ans ; et j'ai encore six traites à payer dessus ! Je me console en me disant que je fume des cigarettes éminemment masculines et que, la semaine prochaine, je me ferai peut-être tatouer le dessus de la main...

— Asseyez-vous, lieutenant ! dit Carson. De quoi s'agit-il ?

— Vous connaissiez bien Alice Randall, n'est-ce pas ?

Il fronça les sourcils.

— Oui, si l'on veut ; je suis en rapport depuis fort longtemps avec la famille Randall.

Je sortis le bout de papier plié de mon portefeuille et le lançai sur le bureau, devant lui.

— C'est vous qui avez écrit ce mot ?

Il le lut attentivement, avant de lever la tête pour me regarder.

— Où lavez-vous trouvé ?

— C'est bien vous qui l'avez écrit ?

— Je préfère ne pas répondre pour le moment.

— Comme vous voudrez. Nous pouvons le faire examiner par un expert graphologue, vous savez !

— Eh bien, oui, c'est moi ! fit-il d'un ton tranchant. Qu'est-ce que ça prouve ?

— Vous connaissiez donc... mettons, intimement, Alice Randall ?

— Alice ? répéta-t-il, incrédule. Mais, lieutenant, il doit y avoir erreur !

— Le billet se trouvait dans la poche de son manteau, lui-même

accroché dans sa penderie. Et vous reconnaissez en être l'auteur !

— Mais je n'ai pas... (Il donna un coup de poing sur le bureau.) Ce billet n'était pas adressé à Alice.

— Alors, à qui ?

— Ça n'a rien à voir avec l'affaire, décréta-t-il.

— Dans ce cas, comment le billet a-t-il pu atterrir dans la poche d'Alice ?

— Je n'en sais rien ! dit-il, désespéré. Je n'y comprends absolument rien !

Je me rencoignai dans mon fauteuil et allumai une cigarette.

— Vous êtes l'avoué des Randall depuis fort longtemps... Lavinia Randall est sûrement une grosse cliente ?

— Et après ?

— Et après, si vous aviez compromis la fille cadette, vous risquiez fort de perdre la clientèle de la mère. Le scandale vous aurait causé un tort irréparable !

— Vous divaguez !

— Saviez-vous qu'Alice était enceinte de deux mois ?

— Elle... quoi ? (Il pâlit.) Vous osez insinuer que je...

— Qui sait ? A part Alice, bien entendu...

— Vous oubliez une chose, fit-il d'un ton mordant. Au moment du meurtre, je me trouvais dans le living-room, en compagnie de Justine et de Francis !

— Que vous dites !

— Qu'ils disent, eux !

— Ils ne m'ont pas parlé d'Amoy. Ils m'ont menti quand je leur ai demandé s'ils connaissaient quelqu'un susceptible d'avoir trempé dans l'affaire – pieux mensonge, destiné à sauvegarder l'honneur des Randall. Qui me dit qu'ils n'ont pas menti en vous donnant votre alibi ?

— C'est donc ça ! articula-t-il lentement. Je vais être obligé de prendre des mesures pour me défendre.

— Tâchez de dénicher un bon avocat ! C'est toujours utile.

La réceptionniste n'était plus là quand je regagnai la sortie. Elle rentrait peut-être de bonne heure... De toute évidence, elle était du genre timide...

CHAPITRE V

Je retournai au bureau. Polnik m'y attendait, la mine renfrognée.

— Vous m'avez fait marcher, hein, lieutenant ? fit-il.

— Comment ça ?

— Le majordome... Je croyais que l'affaire était dans le sac, hier soir ?

— Je n'en suis pas encore certain. Il se peut que ce soit lui qui ait fait le coup. Depuis le temps qu'il est comme l'oiseau sur la branche, il a peut-être eu envie de céder sa place à un autre !

— Oui, p't-être bien, dit Polnik, qui paraissait toujours aussi mal luné. A propos, le shérif vous a demandé, il y a déjà un moment.

— J'ai justement envie de bavarder avec lui. Mais d'abord, je voudrais que tu me rendes un service, ce soir.

La figure de Polnik s'éclaira.

— J'aurais parié qu'il y avait une gonzesse dans l'affaire, lieutenant ! C'est pas trop tôt !

— Ecoute-moi bien ! Je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis ta bonne tante, la fée Mélusine.

— Non, lieutenant, je ne marche pas, protesta-t-il avec indignation. Si vous êtes une tante, moi je ne suis pas pédale.

Je fermai les yeux en me disant que décidément, les mots, pour Polnik, avaient souvent un sens inattendu.

— C'est-à-dire, me hâtai-je de préciser, que ton rêve va se réaliser. A toi, la grande vie !

— Sans blague ? fit-il méfiant.

Je lui parlai d'Amoy et de son alibi en quelques phrases concises, composées de mots très simples.

— Ce soir donc, je voudrais que tu ailles au « Club Confidentiel » pour faire un brin de causerie avec le maître d'hôtel et la chanteuse. Il se peut qu'ils aient dédouané Amoy parce qu'il les a menacés de les flanquer à la porte, ou de leur casser la gueule, est-ce que je sais... Tâche de faire copain avec eux et vois si tu peux leur tirer les vers du nez !

La bouche de Polnik se fendit en un large sourire.

— Ah ! chic alors ! fit-il avec enthousiasme. Dites, lieutenant, c'est vrai, ce qu'on raconte rapport au tour de poitrine de la chanteuse ?

— C'est encore au-dessous de la vérité ! assurai-je.

— Eh ben, mon vieux ! (Il s'étranglait d'émotion.) Merci, lieutenant ! Je ferai du bon boulot, même si je dois y passer la nuit !

— Je sais que je peux compter sur toi.

— Dites, lieutenant ! (Polnik plissait le front de façon alarmante.) Alors c'est bien entendu, je pourrai rester dans la boîte aussi longtemps que je voudrai ?

— Mais non, idiot ! Sur le coup de minuit, tu te transformes en citrouille ! Et maintenant, file !

Polnik s'en alla, la mine soucieuse, tandis que j'affichais un air circonspect pour pénétrer dans le bureau du shérif.

— Asseyez-vous, Wheeler ! m'intima Lavers. Où en est l'enquête ?

— Ça avance, shérif, ça avance. Je ne sais pas encore où je vais, mais j'y fonce à fond de train !

— Ah ! oui ? En pratiquant un ignoble chantage, en menaçant les membres de la famille Randall d'étaler au grand jour leur vie privée, en les diffamant, en les intimidant...

— C'est ça, shérif. J'ai d'ailleurs l'intention de recourir au knout ou au chat à neuf queues la prochaine fois.

— Eh bien, Wheeler, vous ne vous en doutez peut-être pas, à me voir, mais ce n'est pas dans un fauteuil que je suis assis en ce moment, c'est sur des charbons ardents !

— Je vous crois sur parole, shérif.

Il alluma un cigare et grogna en aspirant la première bouffée.

— Je suis en train de me bagarrer avec la municipalité à cause de vous, reprit-il. On me dit de faire ce par quoi j'aurais dû commencer : passer l'affaire à la Criminelle et m'en laver les mains.

Je m'abstins de tout commentaire. Il tira sur son cigare et me regarda fixement à travers la fumée, pendant quelques instants.

— Si vous faites encore partie de la police, Wheeler, il n'y a qu'une seule raison : c'est que vous obtenez des résultats, finit-il par articuler. Vous le savez aussi bien que moi. J'ignore si vous êtes vraiment si malin que ça, ou si vous avez simplement du pot : je ne suis pas encore arrivé à me faire une opinion. Mais ce qui est certain, c'est que vous obtenez des résultats en faisant pas mal d'entorses au règlement.

— Si votre laïus doit se terminer par la remise d'une montre en or, shérif, on pourrait sauter les interludes et passer tout de suite à la séquence où vous sortez une bouteille de scotch de votre tiroir, pour arroser ça et trinquer tous deux au bon vieux temps !

Il secoua la cendre de son cigare, en prenant soin de ne pas en mettre à côté du cendrier.

— Vous croyez utile de continuer à embêter les Randall, Wheeler ?

— Oui, shérif.

Il hocha la tête.

— En ce cas, je vous laisse faire. Mais tâchez d'aboutir – et vite !

— Je ferai de mon mieux, shérif. Merci !

A ce moment, sa figure subit une transformation étrange : la partie inférieure se fendit en quelque sorte. Je mis quelques secondes à me rendre compte qu'il s'était mis à sourire.

— Allez au boulot ! grogna-t-il. Moi, je vais continuer à attiser mes charbons ardents...

Dans le bureau attendant, Annabelle Jackson se trouvait en train de plier bagage. Je m'arrêtai pour l'observer, car elle était penchée sur sa machine à écrire, qu'elle se préparait à recouvrir de sa housse. Le décolleté de son corsage bâillait passablement et je pus constater une fois de plus qu'Annabelle était bien constituée. L'ennui, avec les femmes, c'est qu'elles sont dotées d'un dispositif d'alerte secret dans des cas de ce genre ; aussi Annabelle se redressa-t-elle brusquement en me jetant un regard furibond.

— Si on prenait un pot ? lui proposai-je. Il y a un bar dans le bas de la rue.

— Il y a des bars dans toutes les rues, riposta-t-elle, et des Al Wheeler à l'intérieur pour faire marcher le commerce !

— Je me disais que ça vous ferait du bien de boire un peu après avoir trimé sec... ou de boire sec après avoir peu bossé...

— Je ne mange pas de ce pain-là, lieutenant, je regrette, fit-elle en me souriant avec grâce.

— Il fut un temps pourtant où nous étions amis, dis-je tristement. Ah ! le bon vieux temps ! Qu'est-ce qu'ils sont devenus, tous les copains ?

— Ils sont tous à la prison de San Quentin, et il y a encore de la place pour vous, je vous le dis !

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit avec fracas, et Polnik fit irruption dans la pièce, l'œil hagard.

— Lieutenant ! claironna-t-il. C'est sûrement pas le majordome qu'a fait le coup !

— Pourquoi ça ?

— A cause de ce qui vient de se passer sur la route de la Vallée !

— On joue à quitte ou double ? D'accord ! c'est mon tour de poser une question : qu'est-ce qui est arrivé à Ross sur la route de la Vallée ?

— On a essayé de le bousiller. Voilà ce qui s'est passé ! annonça Polnik triomphalement.

Une brèche s'ouvrait dans la barrière blanche, en bordure de la route ; une vingtaine de mètres plus bas, on apercevait le toit clair de la voiture ; la pauvre bagnole aurait fort bien pu préfigurer le modèle de l'an prochain, car elle avait raccourci d'à peu près un mètre. Le devant avait heurté de plein fouet le pied d'un arbre et s'était replié en accordéon jusqu'à l'endroit où devait, normalement, se trouver le pare-brise. Du joli travail !

La police routière s'était occupée de tout, y compris d'un certain majordome qui se trouvait dans l'ambulance. Les portières étant ouvertes, j'aperçus Ross installé sur la banquette. J'interpellai un infirmier.

— Mais oui, vous pouvez lui parler, lieutenant, me dit-il. Il a eu du pot, vous savez ! De ce côté-ci de la route, ça descend à pic, pas loin d'une centaine de mètres à vue de nez, mais sa bagnole est allée se jeter dans l'arbre, comme vous avez pu le voir. Comment elle a fait pour ne pas prendre feu, je me le demande ! Il a eu du vase, pas d'erreur ! Se faire ratatiner comme ça et se tirer tout seul des débris, comme un grand, ça, vraiment, ça me coupe la chique ! Moi qui vous cause, j'ai vu un type rentrer dans une boîte aux lettres, à vingt kilomètres à l'heure, et mourir sur le coup !

Je le dévisageai fixement sans mot dire et, au bout d'un moment, il n'y tint plus.

— D'accord, fit-il en éclatant de rire, le type en question était peut-être cardiaque – n'empêche que ce que je vous dis est vrai !

— Et Ross ? demandai-je, en désignant l'intéressé. Qu'est-ce qu'il a ?

— Pas grand-chose, déclara l'infirmier avec assurance. A part de légères contusions, et le choc, bien entendu. Il a été éjecté de la voiture, mais c'est un gars en bonne santé, et c'est ce qui compte. On va l'emmener à l'hôpital par acquit de conscience, et il pourra rentrer chez lui dans quelques heures. Si vous voulez lui parler maintenant, allez-y, lieutenant !

Je montai dans l'ambulance où Ross m'accueillit avec un pâle sourire.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, lieutenant, dit-il, du moins, pas de cette façon...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Madame m'avait demandé de prendre une voiture et d'aller à Pin City pour lui rapporter certaines choses. Je roulais sur la route

quand une conduite intérieure m'a doublé à fond de train et m'a fait une queue de poisson. Ça s'est passé si vite que je n'ai même pas eu le temps de réfléchir ! J'étais au volant et l'instant d'après, la barrière blanche me sautait littéralement à la figure ! (Il secoua la tête.) J'ai de la chance de m'en être sorti vivant, lieutenant !

— Plutôt, oui. Avez-vous eu le temps de voir le conducteur de l'autre voiture ?

— Non. Comme je vous le disais, ça s'est passé si vite...

— Quel genre de voiture, était-ce ?

— Une conduite intérieure foncée. C'est tout ce que je sais.

— Vous ne vous souvenez pas de la marque ?

— Non, fit-il en secouant de nouveau la tête. Je regrette... Je voudrais bien vous aider, lieutenant, mais...

— A votre avis, qui était-ce ?

— Je l'ignore, répliqua-t-il aussitôt. Pour quelle raison voudrait-on me tuer ?

— N'auriez-vous pas renversé de la sauce sur quelqu'un ? Blague à part, c'est votre dernier mot – vous ne savez rien ? Ça n'aurait pas un rapport avec le meurtre d'Alice, par hasard ?

— Je n'y comprends rien ! fit-il d'un ton catégorique. La seule explication qui me vienne à l'esprit, c'est qu'il s'agit d'une erreur. Le type en question a dû me prendre pour un autre.

— Il a pourtant eu le temps de bien vous regarder pendant qu'il vous doublait... Non, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une erreur !

— C'est incompréhensible ! murmura-t-il.

— Ross, vous me cachez quelque chose.

— Lieutenant ! s'exclama-t-il d'un air outré. Croyez-vous que je me tairais si je connaissais quelqu'un qui veuille me tuer ?

— Ça se pourrait. Par exemple, si vous faisiez chanter le type en question, ou un truc comme ça...

— Est-ce que vous insinueriez que je suis un maître chanteur, par hasard ? fit-il, furieux.

— Je n'insinue pas, j'envisage cette possibilité. D'un autre côté, vous êtes peut-être simplement un mauvais maître d'hôtel, comme je l'ai déjà dit, qui a renversé du potage sur les genoux d'une dame... Les femmes ont les genoux sensibles, vous avez dû le constater sans doute si vous avez eu l'occasion de vous asseoir dessus... Vous voyez ce que je veux dire...

— Il y a des fois où vous êtes bête à pleurer, lieutenant ! me lança-t-il. Comme en ce moment !

— Ça doit être l'influence de la nouvelle vague, observai-je

tristement. Le respect de la police se perd...

Je descendis de l'ambulance pour aller parler à l'un des gars de la police routière.

— Son histoire se tient, lieutenant, me dit-il. Regardez les traces de ses pneus, à l'endroit où il a dérapé.

— Est-ce que vous pouvez tirer quelque chose des traces des pneus de l'autre ?

— Quelles traces ?

— Je vais tâcher de poser ma question autrement...

— L'autre type n'avait pas eu besoin de freiner, à condition de savoir s'y prendre, expliqua-t-il. Et j'ai l'impression qu'il s'y est très bien pris : il a fait une queue de poisson au moment de doubler, et comme Ross tenait sa droite, il a été obligé de freiner et de braquer pour ne pas rentrer dans l'autre bagnole. C'est un réflexe automatique, et c'est ce qui fait qu'il est rentré dans la barrière et a basculé dans le ravin.

— Possible... Bon, merci !

— Pas de quoi, lieutenant. Est-ce qu'il y a autre chose à votre service ?

— Non, je ne crois pas. Je vous laisse faire.

Je remontai dans l'Austin-Healey et repris le chemin de Pin City. De deux choses l'une : ou Ross ne savait pas qui avait voulu le tuer, ou il le savait, tout en ayant d'excellentes raisons pour ne pas le dire. Malheureusement, ce genre de raisonnement ne me menait nulle part.

Il y avait un élément que Ross avait bien voulu me préciser en fin de matinée, c'était l'adresse de l'appartement de Francis Randall ; je pris donc cette direction. Il me fallut une demi-heure pour y arriver, car j'observai la vitesse réglementaire tout le long du chemin. C'est ça l'ennui quand on est flic : si on n'y fait pas attention, on se met à respecter le règlement !

L'immeuble était situé au sommet d'une colline, à l'entrée de la ville. Il faisait très élégant et très cossu : chaque appartement avait deux balcons, un devant et un autre derrière. Sur le tableau des locataires, M. et Mme F. Randall étaient portés comme occupant l'appartement du neuvième étage. Je pris l'ascenseur, qui me déposa sur le palier du neuvième, recouvert d'une moelleuse moquette.

Je sonnai et attendis. On ouvrit soudain et elle m'apparut, dans toute sa splendeur.

CHAPITRE VI

Pas d'erreur : c'était la femme en or !

Elle portait un bustier en lamé or, étroitement noué au-dessous d'une opulente poitrine et qui laissait à découvert, un peu plus bas, la peau hâlée du thorax. Un pantalon corsaire blanc, tissé de fils d'or, moulait ses membres inférieurs. Ses pieds étaient chaussés de sandales dorées, laissant voir ses orteils aux ongles dorés eux aussi, comme de bien entendu.

Ses cheveux aile de corbeau étaient partagés par une raie médiane et retombaient en deux énormes coques bouffantes juste au-dessous des oreilles. Elle avait des yeux noirs grand modèle et un visage en forme de cœur, au teint délicatement bronzé.

Elle m'accueillit par un large sourire.

— J'étais là, à rêver..., dit-elle d'une voix chaude qui me fit frissonner des pieds à la tête. Et vous voilà !

— Madame Randall ? fis-je après avoir toussoté pour cacher mon trouble. Madame Mélanie Randall ?

— C'est moi, oui. Qui êtes-vous ? Une bonne surprise envoyée par un ami qui a deviné mon vœu le plus cher ?

— Lieutenant Wheeler, adjoint du shérif, balbutiai-je, encore mal remis de mon émotion.

Ses yeux étincelèrent.

— Mon mari m'a parlé de vous. C'est vous, la glande brute si virile, qui l'avez fait trembler rien qu'à le regarder ?

— Votre mari est là ?

— Francis ? dit-elle en secouant la tête. Il est chez sa mère, lieutenant. Mère tient la première place, dans la famille Randall – la première et la dernière, la seule, par le fait !

— En ce cas, puis-je vous parler ?

Elle ouvrit la porte toute grande.

— Entrez ! Vous ne vous imaginez pas que je vais vous laisser repartir ?

Je la suivis donc. Elle me montra le chemin du living-room en ondulant voluptueusement des hanches. La pièce était plongée dans la pénombre, éclairée seulement par deux appliques. Au-delà des larges

baies, les lumières de Pin City étincelaient à perte de vue.

Mélanie Randall ferma le poste de télévision avant de se tourner vers moi.

— J'ai vingt-sept ans, lieutenant, déclara-t-elle avec le plus grand sérieux et j'en suis déjà réduite à passer mes soirées devant cette boîte idiote ! Vous ne trouvez pas ça affreux ?

— Quelle perte pour l'humanité masculine !

Elle me sourit.

— Vous me plaisez, dit-elle. Nous sommes faits pour nous entendre. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Du scotch, avec de la glace et un peu de soda, fis-je machinalement.

— Très bien... Appelez-moi Mélanie – ce n'est pas joli-joli, mais c'est le seul nom que j'aie. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Al.

— C'est un diminutif de quoi ?

— J'emporterai ce secret dans ma tombe.

Elle alla au bar et remplit deux verres d'une main experte.

— Alors, je n'insiste pas, dit-elle. Pour moi, la vie privée, c'est sacré. De quoi voulez-vous me parler ? d'Alice Randall ?

— Et d'un certain Ross, majordome de son état. Vous le connaissez ?

— Il fait partie du mobilier de la maison Randall, fit-elle dédaigneusement. Il ne doit pas leur coûter bien cher, alors ils s'en servent pour ouvrir les portes, au lieu d'installer une cellule photo électrique !

— A votre connaissance, est-ce que quelqu'un aurait intérêt à le faire disparaître ?

Elle battit des paupières.

— Ross ? Vous plaisantez !

— Il a bien failli se faire tuer, tout à l'heure !

— On a dû le prendre pour un autre ! Assassiner les maîtres d'hôtel, ça ne se fait plus du tout – c'était bon du temps des romans policiers qui se passaient dans des maisons de campagne, en Angleterre !

Elle revint vers moi et me tendit mon verre.

— Venez vous asseoir sur le divan, Al, on sera mieux !

Et ce disant, elle me prit par le coude, et m'y conduisit.

— Et maintenant, on va pouvoir bavarder... à défaut d'autre chose...

Je m'assis donc sur le divan et elle en fit autant, en collant sa cuisse contre la mienne.

— Soit dit en passant, Al, observa-t-elle sans avoir l'air d'y toucher, ne croyez pas que je vous laisserai sortir d'ici sans vous faire le coup de la séduction !

— Oh ! ça, alors, fis-je d'une voix émerveillée, ça, c'est du nouveau pour moi ! Je sens que j'aimerai beaucoup ça...

— Soyez-en certain, je vous le garantis, déclara-t-elle d'un ton plein d'assurance. Je suis femme jusqu'au bout des ongles, comme on dit. L'ennui, voyez-vous, c'est que je suis une tigresse mariée à un lapin, et que ledit lapin retourne tout le temps à son terrier, auprès de la mère lapine. Il me rend malade !

— Alors, puisque vous jouez aux fables, dites-moi : Duke Amoy, c'est le grand méchant loup ?

— J'étais sûre que vous alliez me parler de lui ! fit-elle avec désinvolture. Figurez-vous qu'autrefois, j'étais chanteuse de cabaret. J'ai connu Amoy du temps où il tenait une boîte à Chicago. Pour moi, c'est un vieux copain qui m'aide à passer le temps, sans plus.

— Comment se fait-il que Francis Randall vous ait épousée ? demandai-je sans pouvoir dissimuler mon ahurissement.

Elle me caressa le bras du bout des doigts.

— Oh ! Quels biceps ! s'exclama-t-elle, ravie. Ah ! oui, Francis ! Ma foi, je n'en sais rien – il devait être fou. Ou bien... vous savez, les lapins ont parfois le diable au corps. Je dois avouer qu'à l'époque, ça m'a paru plutôt alléchant – l'argent et le reste... Nous nous sommes mariés trois jours après avoir fait connaissance, il y a de ça deux ans. Maman Randall a eu une syncope en apprenant la chose, mais il était trop tard. Et aujourd'hui encore, il est trop tard.

— Comment ça ?

Elle haussa les épaules, d'un air désabusé.

— Naturellement, il m'a emmenée chez sa mère. J'ai tenu trois semaines, mais un beau soir, j'en ai eu marre et j'ai dit ses quatre vérités à la mère Randall. Le lendemain, on louait l'appartement, et, depuis, je n'ai jamais remis les pieds chez les Randall.

— C'est embêtant, non ?

Elle sourit.

— Francis et moi, nous avons conclu une sorte de pacte : moi, je fais ce qui me plaît et lui me fiche la paix. Ce n'est pas plus compliqué que ça !

— Amoy a eu une aventure avec Alice sans cesser pour autant de vous voir. Vous êtes au courant ?

— Duke ne peut pas rester tranquille, dès qu'il voit un jupon à

portée de sa main, fit-elle sans s'émouvoir. C'est plus fort que lui !

— Où étiez-vous hier soir ?

— Ici... et seule. Je n'ai pas d'alibi, Al, si c'est là que vous voulez en venir. Si vous y tenez, je peux jouer à la femme énigmatique pour vous donner le plaisir de croire que vous flirtez avec une meurtrière. Ça vous tente ?

— Passons, dis-je avec lassitude. J'espérais que vous pourriez me tuyautez... franchement, vous me décevez !

— Ne vous désolerez pas, mon chou, susurra-t-elle. Je vous réserve un joli prix de consolation...

J'avalai le fond de mon verre et contemplai le paysage par la fenêtre.

— A part maman Randall, bien entendu, est-ce que des membres de la famille viennent vous voir ici ?

— Bien sûr ! Justine est venue plusieurs fois, de même qu'Alice.

— Et ce redoutable juriste de Gene Carson ?

— Lui aussi. Il est futé, vous savez. Rien qu'à la façon dont il me regarde, je sens qu'il se retient pour ne pas me sauter dessus... Mais aussitôt, il pense à Francis et au compte en banque des Randall – alors il reprend ses grands airs et se console en buvant comme un trou.

— Je croyais qu'il avait des visées sur Alice ?

— Première nouvelle ! Pour moi, il en pinçait plutôt pour Justine, mais je peux me tromper... Voilà une fille que je n'arrive pas à comprendre !

— Pourquoi ?

— Comment fait-elle pour habiter tout le temps dans ce musée ? Moi, trois semaines m'ont suffi – j'ai failli devenir folle !

— C'est peut-être le genre pot-au-feu ?

— Ça m'étonnerait. Mais encore une fois, je peux me tromper.

— Je suppose que c'est maman Randall qui a le fric ?

— Oui, mais c'est Francis qui tient les cordons de la bourse. C'est lui l'exécuteur testamentaire – maman Randall ne peut rien dépenser sans son accord. Le vieux savait ce qu'il faisait en confiant à Francis le soin de gérer sa fortune ! Il est plutôt radin, mon mari !

— A un dollar près ?

— A dix *cents* près, oui ! A cinq *cents*, à un *cent* près ! Coupez un *cent* en deux et il vous en fauchera la moitié en moins de temps qu'il ne faut pour le dire !

— C'est comme ça qu'on fait les bonnes maisons. Les Randall sont riches.

— Francis n'a qu'un seul faible, déclara-t-elle complaisamment,

c'est moi ! Il se fiche de ce que je peux dépenser, parce qu'il sait que c'est seulement comme ça qu'il me tient. Et même s'il ne me tient que de temps à autre, il s'en contente !

— A vous entendre, c'est le dernier des crétins, en somme !

— Parfaitement, mais sur le plan sentimental seulement. Croyez-moi, dès qu'il s'agit d'argent, il n'y a pas plus roublard que lui !

— Il a peut-être peur du scandale, si vous divorciez ou si vous le plaquiez ? L'honneur des Randall, et tout le tremblement !

— L'honneur des Randall ! reprit-elle avec un accent de mépris. Ah ! oui, parlez-m'en. Ce grand nom qu'il suffit de prononcer pour que toute la Californie donne un coup de chapeau ! Ça, c'est la version de la mère Randall, mais moi, j'ai entendu un autre son de cloche...

— Quoi, par exemple ?

Elle se leva pour aller nous verser une seconde tournée.

— Ça n'a pas été tout seul... Quand on veut faire parler Francis de la famille, c'est comme si on l'obligeait à sortir dix *cents* de sa poche pour acheter un magazine ! Il est malade rien que d'y penser ! Mais j'ai entendu raconter certaines choses, à droite et à gauche...

— Parlez-moi d'abord de ce qu'on vous a dit ici, proposai-je.

Je lui pris mon verre des mains ; elle se réinstalla à côté de moi sur le divan et sa cuisse se recolla de plus belle contre la mienne, pour cimenter les liens d'amitié qu'elle avait déjà noués.

— Leur fortune, c'est au père Randall qu'ils la doivent, commença-t-elle. Ça remonte à vingt-cinq ans, peut-être davantage. J'ai l'impression que, pour lui, l'argent n'avait pas d'odeur...

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas très bien... Un jour, j'ai surpris une conversation entre Francis et maman Randall. C'était juste après la mort du vieux... Ils ne savaient pas que j'écoutais à la porte.

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Eh bien, Francis a dit qu'il ne fallait pas le faire, ça coûterait trop cher ; maman Randall, elle, ça lui était égal, pourvu que le nom des Randall ne fût pas traîné dans la boue. Alors, Francis a dit : « De toute façon, il a seulement voulu nous faire peur ; c'est trop vieux, il ne peut rien prouver. Ce serait impossible, après si longtemps, d'en dénicher un seul et, même s'ils y arrivaient, quel est « l'ex-célestin » qui oserait l'ouvrir ? »

— Un ex-célestin ? répétai-je sans comprendre. Qui oserait l'ouvrir ?

Distraitement, du bout du doigt, elle traça une arabesque sur ma poitrine.

— Moi non plus, je n'ai rien compris.

— Ce qui fait deux... Qu'est-ce qu'ils ont raconté à part ça ?

— Pas grand-chose. Maman Randall a fait : « Et le fisc, et le Trésor public ? Une fois qu'ils auront commencé, ils ne lâcheraient plus. Et puis, quelle honte, quelle humiliation de voir le nom des Randall traîné dans la boue ! » A son avis, il valait mieux payer.

— Mais Francis était contre ?

— Ah ! Il n'y est pas allé par quatre chemins ! Il a dit qu'il se fichait éperdument de l'honneur familial et que si les choses en venaient là, il aimait mieux avoir du fric qu'un nom honorable et les poches vides.

— Qu'est-ce qu'il a répondu à ça ?

— Je ne le saurai jamais, car à ce moment-là, Justine a traversé le vestibule et je n'ai eu que le temps de m'éloigner de la porte et du trou de serrure !

— Un célestin ! murmurai-je, rêveur. Qu'est-ce que ça peut bien être, un ex-célestin qui n'ose pas l'ouvrir ? On dirait une histoire de science-fiction, vous savez – un de ces êtres à cinq têtes qui se fait téléporter à la galaxie numéro huit chaque fois qu'on le menace d'un pistolet atomique !

— C'est peut-être ça ! Vous ne croyez pas que les Randall sont des Martiens qui se font passer pour des êtres humains ? Ils veulent nous avoir sous leur coupe, parce qu'ils ont besoin de sang humain pour nourrir leurs vaches à ailes de chauves-souris, qui sont leur mets préféré !

— Vous m'avez l'air drôlement calée en science-fiction ! fis-je d'un ton admiratif.

— Et les dix *cents* de Francis, à quoi croyez-vous que je les dépense ?

— Vous êtes sûre qu'il a dit « célestin » ?

— J'ai peut-être mal compris, à cause de ses grandes dents, dit-elle avec indifférence, mais c'est ce que j'ai entendu. D'ailleurs, le trou de la serrure était un peu bouché...

— Célestin ? répétai-je une fois de plus... Voyons : sacristain, bon festin, grand destin, clandestin... Ça y est ! c'est « clandestin ».

— Un bordel ?

— Non. Un immigrant ; un « clandestin » mexicain... Dans le temps, quand l'immigration était pratiquement interdite, les Mexicains payaient très cher pour pouvoir être introduits en douce aux U.S.A. Les « clandestins » faisaient l'objet d'un trafic du tonnerre. Il est fort possible que Stuart Randall ait fait fortune de cette façon-là, dans des activités tout à fait illicites... Je comprends, maintenant : si ça s'est passé, il y a vingt ou vingt-cinq ans, les tribunaux auraient du mal à le

prouver aujourd'hui. Francis l'a bien dit : même si on arrivait à mettre la main sur un de ces immigrants mexicains, quel est celui qui avouerait être entré clandestinement aux Etats-Unis ?

— Et cette histoire de fisc dont parlait la mère Randall ?

— Si son époux a fait fortune par des moyens illicites, il a très certainement fraudé le fisc. Et s'il a réussi à mettre assez vite un bon paquet de côté, il a dû laisser tomber le trafic des « clandestins » pour vivre désormais en honnête citoyen, traitant ses affaires au grand jour et se faisant respecter de tous. C'est pourquoi la mère Randall tient tant à l'honneur du nom. Il a dû lui falloir un sacré bout de temps pour l'acquérir cet honneur-là !

— Et voilà ! fit-elle. J'espère que vous êtes satisfait. Encore un verre, Al ?

— Non, merci.

— Vous n'avez pas d'autres questions à me poser ?

— Sûrement que si, mais pour le moment je n'en vois pas.

— Tant mieux..., roucoula-t-elle. Je commençais à trouver le temps long...

D'un bond, elle se leva soudain pour aller à la fenêtre. Je crus, pauvre innocent, que c'était pour admirer le paysage... Elle se tourna alors de profil pour me faire admirer sa silhouette blanc et or qui se détachait sur le fond noir de la vitre.

Elle farfouilla un instant dans le nœud de son bustier qui se détacha d'un seul coup et tomba à ses pieds. Levant alors les bras, elle s'étira voluptueusement, en faisant saillir ses seins fermes et hauts. Pendant un instant, qui me parut interminable, elle demeura ainsi immobile, les bras croisés au-dessus de la tête.

— Je vais vous dire quelque chose ! fis-je, frappé d'une révélation subite. Si Stuart s'est constitué un joli magot par des combines qu'il ne tenait pas à crier sur les toits, s'il était bien résolu à ne pas payer d'impôts sur cet argent mal acquis, il lui a bien fallu l'aide d'un juriste, pour tourner les lois !

— Taisez-vous donc ! lança-t-elle d'une voix rageuse.

Ramenant alors les mains à sa ceinture, elle se dépouilla de son pantalon corsaire en deux temps, trois mouvements, l'envoya promener d'un coup de pied et se dirigea vers le divan. A mesure qu'elle approchait, la lumière tamisée des appliques mettait en valeur la blancheur éclatante de ses seins, en contraste avec le hâle qui bronzait le reste de son anatomie.

J'avancai les mains pour caresser la douceur satinée de ses cuisses, lorsqu'elle se pencha sur moi les bras tendus.

Soudain, elle m'empoigna par les épaules avec une vigueur

surprenante et me renversa sur le dos. Sa figure était tout contre la mienne ; je voyais ses grands yeux sombres brûlants de désir, et ses lèvres entrouvertes, pleines de promesses...

— Voulez-vous crier le premier, Al ? chuchota-t-elle. Je crois que c'est l'usage...

— Je ne crierai que si Francis nous tombe dessus, ripostai-je, en toute sincérité.

— Ne vous en faites pas pour lui ! Il ne tient qu'à une chose : au fric, fit-elle avec un sourire moqueur. D'ailleurs, s'il arrivait, je lui dirais de fiche le camp – et il le ferait !

Elle me regarda d'un air un peu narquois et, brusquement, ses lèvres s'emparèrent des miennes avec une avidité exigeante. Je compris soudain qu'aucun homme ne réussirait jamais à étancher cette soif...

CHAPITRE VII

— Une voiture sport ! s'écria Mélanie, ravie, à la vue de l'Austin-Healey. J'adore ça !

— Vous adorez ma voiture, vous m'adorez... et on ne se connaît que depuis deux heures !

— Ne soyez pas mufle, si vous voulez que je vienne avec vous, fit-elle sans s'émouvoir. D'ailleurs, je ne serais pas venue, si seulement mon mari était moins radin, et si j'avais les moyens de me payer un taxi !

— Allez, montez !

Mélanie Randall se pelotonna sur la banquette avant et je m'installai à côté d'elle. Son fourreau noir, que recouvrait une tunique de soie blanche tissée de fils d'or, était remonté bien au-dessus des genoux, mais elle ne paraissait guère s'en soucier. Moi non plus, d'ailleurs... plus maintenant !

Je démarrai en direction du centre.

— Où voulez-vous aller ? lui demandai-je.

— Au « Club Confidentiel ? ».

— J'y vais, moi aussi, je dois y rencontrer quelqu'un.

— Moi aussi ! C'est ce qu'on appelle une curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Comme lorsqu'on fait la connaissance d'un beau gars, dans un bar, et qu'on découvre en rentrant que c'est votre propre mari !

— Sans b-l-a-a-gue, comme disait Grock.

— C'est Duke Amoy que vous allez voir ? demanda-t-elle après un instant de réflexion.

— Et vous ?

— Mais oui, bien sûr ! Sa boîte est le seul endroit où je puisse manger à l'œil, et j'ai une de ces fringales...

— Non, moi, ce n'est pas Amoy que je vais voir, mais une de mes relations avec qui j'ai rendez-vous là-bas, précisai-je, pour le cas où elle se serait fait des idées.

— Alors, si je comprends bien, il vous reste encore suffisamment de ressort pour..., murmura-t-elle, toute chavirée.

— Il s'agit d'une relation masculine ! grommelai-je.

— Ah ! bon, fit-elle, soulagée.

Minuit venait de sonner quand je stoppai devant le « Club Confidentiel ». L'amiral ouvrit la portière à Mélanie, qui me gratifia d'un sourire avant de descendre.

— Merci de la bonne soirée, Al ! dit-elle. (Brusquement, sa mine s'assombrit.) Je suis folle d'espérer qu'un jour je tomberai sur un gars pas comme les autres..., ajouta-t-elle.

Sur ces mots, elle descendit, traversa d'un pas rapide le trottoir et pénétra à l'intérieur du club.

Je ne me pressai pas de la suivre, pour lui laisser le temps d'arriver dans le bureau d'Amoy avant d'entrer moi-même. Je m'y décidai enfin, tout en me demandant si je pouvais me commander un steak, au tarif du « Confidentiel », et le faire passer sur ma note de frais sans avoir d'ennuis. Ayant opté pour la négative, je décrétai qu'en tout état de cause, j'avais besoin de boire plus encore que de manger.

Je m'installai donc de nouveau sur un tabouret du bar ; le garçon me reconnut et remplit mon verre sans attendre la commande.

Après avoir bu, je réglai ma consommation pour ne pas être redevable de la moindre fleur – pas même d'un whisky – au barman. J'entrai ensuite dans la salle. Le maître d'hôtel surgit de la pénombre.

— Vous désirez une table, lieutenant ?

— Je cherche un ami... Il se peut qu'il soit déjà parti.

— Un ami... Mais oui, bien sûr, le sergent ! fit-il en claquant les doigts. Par ici, monsieur.

Il se faufila entre les tables ; je le suivis en me disant que Polnik – Tête de Citrouille – s'était montré à la hauteur, comme de juste, pour se faire appeler sergent long comme le bras...

— Nous y sommes, lieutenant ! fit la voix du maître d'hôtel dans la pénombre. Désirez-vous boire quelque chose ?

Je répondis par l'affirmative, en ajoutant qu'il pouvait également m'apporter un steak. Réflexion faite, j'avais tellement faim que j'étais prêt à payer de ma poche sur-le-champ. Je me cognai dans la chaise, que le maître d'hôtel avait avancée à mon intention, me laissai tomber dessus, posai les coudes sur la table et mis au point ma fameuse vision radioscopique pour essayer de discerner quelque chose à travers l'épaisse fumée qui flottait dans la salle. Rien à faire.

Polnik agita la tête d'avant en arrière, en s'efforçant de se remettre les yeux en face des trous pour me regarder. En vain. De guerre lasse, il m'adressa un petit sourire en coin.

— La plaque est prise, mon vieux ! fit-il d'une voix pâteuse. C'est pour mon pote, Wheeler...

— Oui, pour Wheeler, le voyeur ! proféra une autre voix.

Je me penchai en avant pour mieux voir.

La chanteuse rousse était assise à côté de Polnik, la tête nichée dans le creux de son épaule, un sourire béat aux lèvres... Elle m'adressa un clin d'œil faisant :

— J'en veux pas, de son pote ! Un sale fouineur, voilà ce que c'est ! Entrer sans frapper, je vous demande un peu... (Ses quatre-vingt-quinze centimètres de tour de poitrine frémirent d'indignation.) C'est gênant pour une femme, vous ne trouvez pas ?

— T'en fais pas, ma vieille, déclara Polnik affectueusement, en lui tapotant les seins d'un air de propriétaire. Che mochieur ch'en ira quand mon pote Wheeler sera là.

Se penchant en avant, il me dévisagea d'un œil vitreux en ajoutant :

— Pas vrai, vieux ?

— Bien sûr ! Comment est-il ?

— Grand, fit Polnik d'un air rêveur. On dirait jamais un flic – plutôt un acteur, ou quelque chose comme ça. Toutes les gonzesses en sont folles – toutes, sauf ma petite Tina... elle c'hest pour moi qu'elle en pinche !

Il envoya à la rousse une nouvelle tape qui lui fit trembler les seins de façon alarmante.

— Je vais vous dire quelque chose, chuchota Polnik sur le ton de la confidence. Wheeler, ch'est un bon bougre – mais il est complètement dingue !

Avec le plus grand sérieux, il fit le geste de se vriller la tempe avec l'index et ajouta :

— Vous comprenez il est complètement sinoque ! Ch'est moi qui suis obligé de me taper tout le boulot.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, avec toujours ce même sourire en coin.

— Mais j'lui en veux pas ! proclama-t-il. C't'un chic type, qui m'a fait connaître une chic fille – et cette chic fille, c'est toi, poupée !

Et ce disant, il lui administra une claque retentissante dans le dos, qui l'aurait sûrement envoyée sur la table, la tête la première, si la nature ne l'avait pas dotée d'un pare-chocs à toute épreuve.

— Toi, alors ! gloussa-t-elle. T'es l'homme des cavernes tout craché !

Un garçon m'apporta à boire, puis me servit mon steak. Polnik surveilla l'opération de près.

— Ça, c'est une chouette idée ! s'exclama-t-il. On va manger,

poupée, et boire encore un coup. Mon pote Wheeler m'a dit de mettre tout ce que je voulais sur ma note de frais, alors c'est pas la peine de s'priver, pas vrai ?

— Quoi ? hurlai-je.

Il passa dix secondes à essayer de me dévisager, mais toujours en vain.

— Qui vous êtes ? finit-il par bredouiller.

— Wheeler ! grinçai-je. Tu me remets ? Le bougre complètement dingue ! Le type dont tu te tapes le boulot ! Le type qui a dit (je faillis m'étrangler de rage) que tu peux mettre tout ce que tu veux sur ta note de frais !

— Hein ? fit-il d'un air pensif.

— Polnik ! dis-je en hochant tristement la tête. Qu'est-ce qu'elle va dire, ta grimacière, en apprenant ça ?

— Laissez sa mère tranquille, vous ! m'intima la rouquine avec véhémence. Qu'est-ce qu'elle vous a fait ? Vous pouvez pas vous en prendre à quelqu'un d'autre ? (Elle décocha un coup de poing dans la poitrine de Polnik.) Et toi, qu'est-ce que t'attends pour flanquer ce corniaud à la porte ?

— Quel corniaud ? demanda Polnik. J'vois personne, poupée... T'es mâchurée ou quoi ?

— Tous pareils, les hommes ! décréta la rousse, complètement dégoûtée. Tu restes là, à rien faire, pendant qu'il insulte ta pauvre vieille mère ! T'as donc rien dans le ventre ? Mais qu'est-ce que t'es, bon Dieu ?

— J'suis flic, fit Polnik d'un ton hésitant. (Il ajouta) : A ce que je crois...

Il se mit alors à fouiller dans ses poches avec frénésie jusqu'à ce qu'il eût trouvé son insigne, qu'il contempla avec une satisfaction évidente.

— C'est bien ça, marmonna-t-il en hochant la tête. J'suis flic... c'est écrit dessus, là... tu vois ?

Il fourra l'insigne sous le nez de la rousse.

Je commençais à en avoir plus qu'assez et mon steak refroidissait. Tournant la tête, je scrutai les ténèbres et agitai furieusement la main en direction d'une vague silhouette qui se tenait non loin de là. La silhouette s'approcha de la table et se révéla comme étant le maître d'hôtel.

— Quelque chose qui ne va pas, lieutenant ? s'enquit-il poliment.

— Débarrassez-moi de ça ! marmonnai-je en pointant l'index sur mes vis-à-vis. Lui, flanquez-le dans un bain froid et tâchez de lui faire reprendre ses esprits... Quant à la rouquine, faites-en ce que vous

voulez, mais débarrassez-moi d'elle !

Le maître d'hôtel acquiesça calmement et claqua deux fois les doigts. Deux malabars, tous les deux plus grands que Polnik, s'approchèrent de nous d'un pas ferme. Le maître d'hôtel leur fit signe et deux secondes plus tard, j'avais la table pour moi tout seul.

La chanteuse poussa un ultime gémissement désespéré, pour protester contre la façon dont on traitait ses amis, gémissement qui fut noyé dans le bourdonnement discret des voix et le cliquetis des verres.

— Merci ! dis-je au maître d'hôtel. Bien joué !

— Vous êtes trop aimable, monsieur... Puis-je vous tenir compagnie pendant quelques instants ?

— Mais faites donc, lui déclarai-je avec gratitude. Vous pouvez mettre les pieds sur la table, si ça vous chante !

— Merci, fit-il en s'asseyant.

D'un signe, il appela le garçon, qui se précipita vers nous.

— Le steak du lieutenant est froid, lui dit-il. Apportez-en un autre. Et aussi une bouteille de Chivas Regal du soda et de la glace.

— Bien, monsieur !

Le garçon disparut dans la pénombre.

Je regardai la figure rusée, impassible, du maître d'hôtel et lui souris.

— Vous vous appelez Toni, je crois ?

— C'est ça, lieutenant.

— Si j'étais d'un naturel méfiant, je dirais que ça sent le pot-de-vin et la corruption de fonctionnaire... A moins que vous ne remettiez ça sur mon addition en tout état de cause.

— Voyons, lieutenant, vous êtes l'invité de la maison ! Pas question de pot-de-vin, ni de corruption de fonctionnaire ! Un des rares plaisirs que me procure mon emploi, c'est de pouvoir me montrer hospitalier sans bourse délier... Je vous prends votre temps, et le moins que je puisse faire en échange, c'est de vous prier de vous considérer comme notre invité.

— C'est si joliment dit que j'y crois presque ! Vous me jurez qu'il n'y a pas un os quelque part ?

— Avant de se faire vider de votre table, votre sergent s'était laissé prendre aux charmes douteux de Tina, corsés de nombreux martinis. Entre-temps, il a confié, tant à elle qu'à moi-même, la raison de sa présence ici... Il n'est vraiment pas à la hauteur, lieutenant – vous ne m'en voulez pas de vous le dire ?

— Non seulement je ne vous en veux pas, mais je suis de votre avis. Je ne m'attendais nullement à ce qu'il gagne insidieusement

vosre confiance, ni celle de vosre goualeuse aux appas excessifs. Je voulais qu'il se démène ici comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, voire qu'il intimide un peu Amoy...

— Je vois ce que vous voulez dire, lieutenant...

Il s'interrompit pour laisser au garçon le temps de me servir mon steak et de déboucher la bouteille de Chivas Régat. Ce fut lui-même qui remplit nos verres, en y apportant un soin méticuleux ; quand il eut fini, le garçon avait de nouveau disparu.

— Sans doute savez-vous à quoi vous en tenir sur le compte de Tina, reprit-il, et je suis convaincu que vous avez vu juste. Mais pour ce qui est de moi – et ce que je vous dis là, il vous est facile de le vérifier, lieutenant – ce n'est pas moi qui crains d'être mis à la porte par Amoy, mais lui qui a peur que je le plaque ! (Il se remit à sourire). Je sais que j'ai l'air de me vanter, mais je suis connu dans le métier, et il y a au moins trois autres établissements qui m'engageraient dès demain si j'étais libre ! *Salud* ! conclut-il en levant son verre.

— A la vôtre, répondis-je machinalement. Autrement dit, selon vous, Amoy a bel et bien un alibi pour hier soir ?

— C'est cela même, lieutenant.

— J'ai la désagréable impression que je vous crois... mais, bien entendu, je vérifierai dès demain matin si ce que vous dites de vous-même est exact.

— Bien entendu, répéta-t-il en souriant.

J'attaquai mon steak avant qu'il n'ait eu le temps de m'en commander un troisième.

— Est-ce que vous avez remarqué Alice Randall, quand elle venait ici ?

— Je remarque tout le monde, lieutenant – c'est mon métier.

— Je ne comprends pas comment une fille comme elle ait pu s'aventurer seule dans une boîte de nuit !

— Elle n'est pas venue seule ; elle a été présentée par quelqu'un.

— Qui ça ?

— Mme Randall – je veux dire, Mélanie Randall. C'est une ancienne chanteuse de cabaret, lieutenant. A l'époque, elle s'appelait Mélanie Blake.

Je sentis dans la bouche une amertume qui n'était nullement due au steak.

— Elle a été amenée ici par Mélanie Randall, répétai-je. Alors, c'est Mélanie qui a présenté Amoy, à Alice.

— Oui, répondit Toni. Elle a conduit cette jeune fille directement dans le bureau d'Amoy. J'ai trouvé ça d'un goût douteux... (il haussa les épaules)... mais je ne pouvais rien y faire.

— Combien de fois Mélanie Randall l'a-t-elle amenée ici ?

— Deux fois seulement. Ensuite, la jeune fille a continué à venir seule. Quant à Mélanie, on l'a vue beaucoup moins souvent.

— Je commence à comprendre... et je trouve ça plutôt moche !

— Avez-vous encore besoin de moi, lieutenant ? demanda-t-il poliment.

— Oui, j'ai encore quelque chose à vous demander, si vous voulez bien. Pourriez-vous mettre Polnik dans un taxi et le faire ramener chez lui ? Je n'ai pas du tout envie qu'il recommence toute cette comédie, à me demander qui je suis !

— Mais certainement, dit-il en se levant et en inclinant légèrement la tête. Vous m'excusez, lieutenant ?

— Oui, oui. Et merci encore !

Je finis mon steak et remplis mon verre une nouvelle fois. Après un dernier regard, plein de regret, à la bouteille aux trois quarts pleine, je quittai le « Club Confidentiel ».

L'amiral voulut m'appeler un taxi, mais je lui dis que j'avais toujours l'habitude d'amener le mien et lui filai dix *cents*, histoire de le prouver. Sur quoi je montai dans l'Austin-Healey et pris le chemin de la maison.

Je mis un disque de Julie London sur mon électrophone haute fidélité ; ça s'appelle *I Belong to the Man of the Month Club* ⁽¹⁾ et je continue à espérer qu'un de ces jours, elle me choisira pour passer avec elle le mois d'août... Une fois le disque terminé, je me mis au lit et cinq minutes plus tard, je dormais à poings fermés.

Dans mon rêve, je parlais à nouveau à Lavinia Randall... c'était donc d'autant plus cauchemaresque. « Me suis-je fait comprendre, lieutenant ? » me demandait-elle de sa voix sèche. « C'est clair comme de l'eau de roche », lui assurais-je. Le maître d'hôtel survint sur ces entrefaites avec un grand broc de cristal rempli d'eau, et une cuvette. Il me tendit le broc en disant : « Si monsieur veut bien faire une petite démonstration, Madame y tient beaucoup. » – « D'accord », fis-je en lui prenant le broc des mains pour le pencher au-dessus de la cuvette où l'eau se mit à couler goutte à goutte. Ce fut le clapotis de l'eau qui me réveilla.

J'ouvris les yeux à grand-peine pour constater que ce n'était pas un clapotis d'eau, mais la sonnerie persistante du téléphone. Le type à l'autre bout du fil n'avait pas l'air de vouloir raccrocher tant que je n'aurais pas répondu. Je tendis donc le bras, décrochai et annonçai : « Ici, « Les Assassins associés ». Indiquez-nous le nom de l'intéressé et téléphonez aux pompes funèbres, la livraison sera faite à l'heure dite ! »

— Wheeler ?

C'était la voix de Lavers – c'est toujours sa voix, aux petites heures du matin.

— Oui, shérif ? Auriez-vous des insomnies, par hasard ?

— On a tenté d'assassiner Francis Randall, il y a une heure, fit-il d'un ton peu amène.

Je me redressai d'un bond et allumai la lampe de chevet. Il était quatre heures et demie à ma montre.

— L'assassin a été dérangé par la femme de Randall, qui rentrait précisément à ce moment-là, il s'est sauvé par le balcon de derrière et l'échelle d'incendie.

— Dans quel état est Randall ?

— On l'a d'abord assommé, après quoi on a essayé de l'étrangler, mais il va s'en tirer. Murphy le soigne.

— J'y vais tout de suite, fis-je d'un ton morne.

— Inutile ! déclara Lavers à ma profonde stupéfaction.

— Shérif ! J'en reste baba... C'est la première fois que vous avez pour moi de ces attentions ! Surtout, ne quittez pas votre lit, la nuit est fraîche, Wheeler, vous pourriez prendre froid... Restez bien au chaud où vous êtes, et puis zut ! pour la tentative d'assassinat ! Vous ne seriez pas souffrant, par hasard ?

— Murphy lui a administré un sédatif pour calmer sa crise de nerfs, grommela Lavers. Même quand on s'appelle Wheeler, on ne peut pas interroger un envappé ; quoique avec vous ça en ferait deux, vous pourriez vous tenir compagnie... Bon, je viens de vous dire ce qui s'est passé ; vous irez le voir quand il sera réveillé, c'est-à-dire à partir de neuf heures et demie, d'après le toubib.

— Francis est un grand nerveux... Moi aussi, je serais nerveux si on avait voulu m'étrangler !

— Cette affaire commence à prendre une drôle de tournure, Wheeler ! grommela Lavers. J'ai laissé trois hommes là-bas – un sur le palier et deux autres devant et derrière l'immeuble. S'il arrivait quoi que ce soit, ils ont ordre de vous alerter illico.

— Merci, shérif..., fis-je amèrement.

— Autre chose. Randall, lui, n'a pas été marqué au fer rouge, comme sa sœur. Selon vous, qu'est-ce que ça signifie, ce « C » ?

— Je n'en sais rien... « Catin », sans doute ; à moins que ce soit « Coquin » ou « Clandestin » !

— Ecoutez, Wheeler ! éclata le shérif. Je n'ai pas l'intention de me laisser traiter de tous les noms !

Et il raccrocha brusquement.

J'en fis autant et éteignis la lampe de chevet, en me disant que la crise de nerfs de Francis n'était pas nécessairement due à la tentative d'assassinat : il avait dû penser que son agresseur lui avait peut-être fait les poches pour lui chiper sa petite monnaie !

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, vers neuf heures trente, je me présentai chez Francis Randall. En sortant de l'ascenseur, je tombai sur le docteur Murphy.

— Quel beau temps, hein, lieutenant ! fit-il, la mine réjouie.

— Pour quoi faire ? Une autopsie ?

— Pas question – il est tiré d'affaire. Sa femme n'a pas paru particulièrement enchantée quand je le lui ai annoncé... Quelle belle plante, celle-là ! (Murphy ferma les yeux d'un air extasié.) Si elle veut une consultation, je la lui donne le jour qu'elle voudra, et gratuitement encore !

— Vous m'avez l'air drôlement remonté, à une heure si matinale ! Qu'est-ce qu'il a, le mari ?

— Rien, déclara Murphy d'un air lugubre. Il est au lit, en train de se sustenter. Allez-y, vous pouvez lui parler tant que vous voudrez. Il n'en mourra pas – hélas !

Le docteur entra dans la cabine de l'ascenseur.

— Vous voulez un tuyau de première, Wheeler, dans cette affaire ?

— Tu parles ! Je me contenterais même d'un tuyau tout court...

— Eh bien, chuchota-t-il sur le ton de la confidence, m'est avis que le coupable a très nettement des dispositions à l'assassinat !

La porte de l'ascenseur se referma avant que j'aie eu le temps de lui envoyer mon poing à la figure.

Je saluai le policier qui montait la garde sur le palier et appuyai sur la sonnette. Mélanie m'ouvrit aussitôt. Elle arborait une mine contrite, un corsage de soie blanche et un pantalon corsaire noir, mais elle n'exhibait pas le moindre centimètre carré de peau nue à la ceinture. La fille tout en or s'était transformée en épouse modèle, ce matin-là.

— Bonjour Al, dit-elle d'une voix de circonstance. C'est affreux !

— Je n'irai pas jusque-là. Francis est bien vivant, n'est-ce pas ? A moins que ce soit ça, précisément, que vous déploriez ?

— Ne plaisantez pas, ce n'est pas le moment. J'en ai encore la chair de poule, rien que d'y penser...

— On va voir comment votre mari prend ça.

— Vous êtes en service commandé, tout ce qu'il y a d'officiel, n'est-ce pas ?

— Décidément, fis-je d'un ton paternel, vous ne m'avez pas l'air de vouloir vous livrer à certains petits jeux, ce matin...

Elle fit demi-tour et me conduisit à la chambre à coucher. Francis était au lit, calé contre une pile d'oreillers. Il portait un pyjama, ses lunettes à monture claire et ses grandes dents de cheval.

— Bonjour, lieutenant, fit-il d'une voix dolente. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Si vous avez besoin de moi, je suis à la cuisine, dit Mélanie.

Elle sortit en refermant la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ? demandai-je à Francis.

— On a failli m'assassiner, voilà ce qui s'est passé ! riposta-t-il, au comble de l'indignation. Il serait temps de l'arrêter, ce fou ! Vous ne trouvez pas ? D'abord Alice, puis Ross qui en réchappe de justesse – et maintenant, c'est mon tour ! Si ma femme n'était pas rentrée juste à ce moment-là, je serais mort à l'heure qu'il est... (Sa voix monta d'une octave.) Mort ! Vous m'entendez ?

— Vous voulez dire, dans un cercueil ? m'enquis-je poliment.

— Il n'y a pas de quoi rire, lieutenant !

— Selon vous, qui est-ce ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Le type en question s'était introduit dans l'appartement et me guettait derrière la porte. Je n'ai pas eu le temps de dire ouf ! Avant même que j'aie pu allumer, il m'avait empoigné la gorge pour m'étrangler. (A ce souvenir, il frissonna.) J'étais sur le point de perdre connaissance quand j'ai entendu la clé de Mélanie tourner dans la serrure : alors, le type m'a lâché pour se précipiter dans la chambre à coucher, je l'ai entendu descendre par l'échelle d'incendie. C'est tout ce que je peux vous dire, lieutenant.

— Ça ferait sensation dans *Confidences* ! Mais quant au bonhomme en question, vous ne savez pas qui c'est ?

— Absolument pas.

— Et la raison de cet attentat ?

— C'est un fou ! s'écria-t-il aussitôt. Qui voulez-vous que ce soit ?

Excédé, j'observai :

— Vous avez encore écouté les histoires de madame votre mère !

— Je ne me sens pas bien, gémit-il. Si vous avez d'autres questions à me poser, soyez bref, je vous en prie !

C'était toujours la même chose, avec les Randall. Dès qu'on se mettait à les interroger, on avait l'impression de se heurter à un mur...

Il ne vous restait plus qu'à abandonner avec une bonne migraine, ou vous mettre le crâne en compote à force de vous cogner dans le mur !

— Encore une question, finis-je par dire. Vous n'avez pas été marqué au fer rouge, comme votre sœur !

Il sursauta.

— Je suis déjà suffisamment mal en point comme ça, lieutenant !

— N'empêche que cette marque doit avoir une signification, insistai-je. Selon vous, qu'est-ce que ça veut dire, ce « C » ?

— Je l'ignore.

— Ce ne serait pas « clandestin », par hasard ?

Pendant un bref instant, une lueur apparut au fond de ses yeux mais il s'empressa de les fermer de cet air théâtral qui ne manque jamais d'inciter le public à se lever pour rentrer chez soi.

— Je me sens très fatigué, lieutenant, chuchota-t-il. Veuillez m'excuser.

Je le quittai en claquant la porte. Il n'y avait rien à en tirer, et je le savais.

Mélanie était à la cuisine. A mon entrée, elle leva les yeux.

— Voulez-vous du café ? me demanda-t-elle.

— Vous le faites chauffer sur un fer rouge ?

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter. En voulez-vous, oui ou non ?

— Non.

Elle haussa les épaules.

— Le matin, c'est fait pour boire du café et faire une promenade hygiénique.

— Ce matin, vous allez répondre à mes questions. J'ai pensé à vous, petite ogresse... à vous et à Amoy. Il a un alibi de première pour l'assassinat d'Alice, mais pas vous. Je me demande lequel de vous deux a un alibi pour l'attentat contre Ross, ça devrait être votre tour, je suppose ?

— Vous êtes fou ! s'écria-t-elle, indignée.

— Pour hier soir, vous avez un alibi tous les deux. Amoy se trouvait au club ; il dira donc que vous l'avez quitté en temps voulu pour rentrer chez vous et sauver la vie de votre mari !

Mélanie se mit à se mordiller le pouce droit.

— D'accord, fit-elle posément au bout d'un moment. Voyons un peu : je rentre avant Francis et je le guette derrière la porte. Lorsqu'il arrive, je l'assomme avec un instrument contondant et j'essaie de l'étrangler. Mais quand je m'entends ouvrir la porte d'entrée, je prends mes jambes à mon cou et descends par l'échelle d'incendie. C'est bien

ça, lieutenant ?

— Presque, acquiesçai-je aimablement. Sauf que vous n'aviez peut-être pas l'intention de le tuer – vous vouliez simplement lui faire peur, le persuader qu'il a bien failli être assassiné et que seul, votre retour, au bon moment, lui a sauvé la vie...

— Et pourquoi aurais-je fait ça, espèce d'abruti ?

— Les détails m'échappent, mais j'ai comme une vague idée... Vous êtes de mèche avec Amoy. Il doit connaître pas mal de choses sur les Randall, du fait de sa liaison avec Alice. Ce ne serait pas, par hasard, un petit chantage que vous auriez monté, tous les deux ?

— Vous devriez vous cantonner strictement dans les exercices physiques, Al ; pour les ébats sur canapé, vous ne vous débrouillez pas trop mal. Mais laissez donc les jeux de l'esprit – c'est trop calé pour quelqu'un comme vous, qui a ce terrible handicap au départ ! Quand on n'a pas de cervelle, voyez-vous, conclut-elle suavement, on ne peut pas s'en servir !

— Vous ne m'avez jamais dit comment Alice a fait la connaissance d'Amoy.

— Je l'ignore.

— C'est vous qui l'avez emmenée au club ; tout droit dans son bureau.

— Admettons. Et après ?

— Pourquoi ça ?

— Elle en avait par-dessus la tête de la vie qu'on lui faisait mener dans le caveau familial de Vista Valley... Ce n'est pas moi qui allais le lui reprocher ! fit posément Mélanie. Elle avait envie de s'amuser, de voir des gens – et c'est à moi qu'elle s'est adressée. Parfaitement, je lui ai présenté Duke, mais après, je l'ai laissée se débrouiller toute seule.

— Vous saviez très bien à quoi vous en tenir sur le compte d'Amoy... et aussi d'Alice, c'était tout à fait une gosse à prendre le loup pour le Petit Chaperon Rouge. Donc, vous saviez pertinemment ce qui allait arriver !

— C'était son affaire, pas la mienne ! Avez-vous d'autres questions à me poser, lieutenant ? J'ai une matinée plutôt chargée.

— Encore deux seulement. Pour moi, vous avez voulu rendre la monnaie de sa pièce à la mère Randall et à sa progéniture. Je parie que vous vous tordiez comme une petite folle à la pensée que Duke Amoy couchait avec Alice !

— C'est tout ? demanda-t-elle en bâillant ostensiblement.

— Je me demande si maman Randall et Francis savent que c'est vous qui avez jeté Alice dans les bras d'Amoy ?

— Foutez-moi le camp ! s'écria-t-elle en se fâchant tout rouge.

Espèce de sale flic à la manque !

— Il me semble que quelqu'un devrait le leur dire ! remarquai-je en souriant. Devinez qui ?

Elle se jeta sur moi, folle de rage, les poings en bataille. Je l'attrapai par le poignet de la main droite et lui tordis délicatement le bras pour la forcer à s'agenouiller. Je la grondai un peu.

— Allons ! Un peu de calme. Un bon partenaire aux jeux de l'amour, ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval, par le temps qui court, vous l'avez dit vous-même !

— Mon Dieu ! souffla-t-elle. Vous me paierez ça, Al Wheeler !

— Comme Alice ?

Elle leva la tête pour me dévisager, la figure ruisselante de larmes.

— C'est donc ça ! Vous croyez vraiment que je l'ai tuée ?

— Vous n'avez pas d'alibi. De plus, vous connaissez suffisamment bien les lieux, chez les Randall, pour avoir pu entrer et sortir sans être vue. Qui me dit que vous n'en vouliez pas à Duke Amoy parce qu'il avait le béguin pour Alice ?

— Vous n'êtes qu'un imbécile ! fit-elle d'une voix mal assurée. Je n'ai jamais tenu à lui, pas plus qu'à vous hier soir !

— Que vous dites !

— Pourquoi aurais-je tué Alice ? poursuivit-elle sans m'écouter. Dès l'instant où je lui ai présenté Amoy, elle a couru à sa propre perte. (Une lueur méchante s'alluma soudain dans ses yeux.) Vous ne pouvez pas savoir... j'aurais donné n'importe quoi pour voir la tête de la mère Randall quand sa fille, la chère innocente, allait lui annoncer qu'elle allait avoir un enfant... d'un sale petit tenancier de boîte de nuit !

Je lâchai son bras, car je n'avais plus rien à dire. Même un flic sait reconnaître l'accent de la vérité... Mélanie se remit lentement debout en se frottant le bras.

— Vous me quittez déjà, lieutenant ? demanda-t-elle d'un air narquois.

— Illico presto. J'ai besoin de respirer un peu d'air frais.

— Je ne vous retiens pas !

— A votre place, je n'essaierais pas ! répliquai-je doucement en me dirigeant vers la porte.

— Et surtout, ne remettez plus les pieds ici ! me cria-t-elle.

— Pourquoi ? Vous attendez le garçon-boucher ou le petit télégraphiste ?

Elle attrapa un pichet qui se trouvait sur la table et me le lança à la tête à toute volée. J'eus tout juste le temps de me baisser et il alla se fracasser contre le mur. J'ouvris la porte et sortis de la cuisine, non

sans me retourner une dernière fois – pour voir Mélanie s'emparer de la cafetière et la précipiter sur le carrelage.

Après tout, une bonne cafetière, ça ne doit pas être si difficile à trouver !

Un peu plus tard dans la matinée, je me présentai chez les Randall. Le soleil brillait dans le ciel bleu et, pour une fois, l'air de Vista Valley n'était pas empesté par le brouillard californien. Une journée où il fait bon vivre, comme disent les entrepreneurs de pompes funèbres... Je me demandai si Francis en pensait autant, s'il était trop occupé à exiger que sa femme goûtât son déjeuner la première, avant d'y toucher lui-même.

Je stoppai derrière une Lincoln noire et une Cadillac trois tons, vieille de trois ans. Au moment où je descendais de voiture, la porte de la maison s'ouvrit et un homme sortit sur le perron. Nous nous croisâmes devant la Cadillac.

Il portait un complet voyant et un chapeau de paille, le tout du plus triste effet.

— Vous ici, Duke ? m'écriai-je. Vous venez visiter vos pauvres ?

— Je suis venu présenter mes condoléances, fit-il avec désinvolture... Mais je n'ai vu que le majordome. La vieille sorcière a refusé de me recevoir. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ça prouve qu'elle a du goût... Allons, Duke, du cran ! Vous ne devriez pas vous montrer à la lumière du jour !

— Vous perdez votre temps dans la police, Wheeler ! dit-il sans se démonter, avec un clin d'œil malicieux. Vous devriez vous faire aboyeur dans un cirque – c'est fou ce que vous pouvez avoir la tête de l'emploi !

— Je présume que vous avez un alibi pour hier après-midi, mettons vers cinq heures, et pour ce matin aux environs de trois heures ?

— Oui, s'il le faut. Est-ce que j'en ai besoin ?

— Plutôt ! Et surtout n'allez pas croire que je ne le vérifierai pas de près.

— N'allez pas me coller le meurtre d'Alice sur le dos, lieutenant. J'avais un faible pour cette petite...

— Je vous en prie ! Pas la grande scène du deux si tôt le matin ; ça me fait mal au ventre !

— Zut ! fit Amoy, dépité. Vous n'êtes qu'une cloche !

Il grimpa dans la Cadillac et, après avoir furieusement manœuvré le volant pendant trois secondes, disparut au bout de l'allée.

Quand j'eus gravi les marches du perron, je constatai que la porte d'entrée était restée ouverte. Ross m'attendait patiemment dans le vestibule, arborant un air de dignité outragée.

— Avez-vous vu ce... cet individu, monsieur ? demanda-t-il. Il a eu l'audace de venir présenter ses condoléances à Madame ! Bien entendu, elle a refusé de le recevoir. Je l'ai remis à sa place incontinent... c'est moi qui vous le dis !

— Ça existe donc, le manuel du parfait maître d'hôtel ? demandai-je avec curiosité.

— Je vous demande pardon, monsieur ?

— Sinon, où allez-vous pêcher des phrases pareilles ? « Je l'ai remis à sa place incontinent... » Même dans les films, les maîtres d'hôtel ne parlent pas comme ça !

Il poussa un long soupir et reprit son air habituel mi-figue, mi-raisin.

— Vous désirez parler à quelqu'un ? s'enquit-il d'une voix glaciale.

— Oui, je poursuis mon enquête. J'aimerais voir Mme Randall.

— Je vais vous annoncer, lieutenant.

— Vous vous êtes bien remis de votre... dérapage d'hier ?

— Très bien, merci, monsieur. J'ai eu de la chance !

— Autant que le type qui vous a fait faire la culbute... Il ne pouvait pas savoir d'avance que vous seriez incapable de le reconnaître, vous ne croyez pas ?

— Je vais vous annoncer à Mme Randall, répéta-t-il sans broncher.

— C'est ça.

J'attendis dans le vestibule et allumai une cigarette pour tuer le temps. Dans la panoplie du parfait policier il faut prévoir une bonne provision de cigarettes, pour l'empêcher de penser qu'il a mal aux pieds, à force de passer la moitié de son existence debout...

Ross revint pour me diriger sur la bibliothèque, où je retrouvai, outre la douairière, la jeune Justine, ainsi que Carson, assis entre elles deux. Leur façon de me dévisager me laissa clairement entendre que j'étais un intrus, comme si je venais d'être exclu d'un quelconque « Club des lisérés verts ».

— Qu'y a-t-il encore, lieutenant ? me demanda Mme Randall d'un air excédé.

— Je n'abuserai pas de votre temps, déclarai-je courtoisement. Vous paraissez fort occupés. En train de comploter un nouveau meurtre, sans doute ?

— Lors de notre dernier entretien, lieutenant, je vous avais prévenu de ce qui vous attendait. Croyez-moi sur parole – c'est chose

faite, maintenant !

— J'ai l'impression que vous tenez absolument à me donner des complexes ! lui répliquai-je vertement. Depuis vingt-quatre heures, je ne sais plus où donner de la tête : d'abord, la tentative de meurtre contre Ross, hier après-midi, puis l'attentat contre votre fils, ce matin...

— Est-il nécessaire de poursuivre cet entretien ?

— Je le crois, oui, car je suis parvenu à une conclusion très précise quant à l'identité de l'assassin.

— Pas possible ! jeta-t-elle dédaigneusement.

— Après examen de la chambre d'Alice, poursuivis-je allègrement, et à la suite des deux dernières tentatives de meurtre, j'ai acquis la conviction qu'Alice n'a pas pu être assassinée par quelqu'un de l'extérieur... Autrement dit, l'assassin se trouvait dans la maison.

— Puissamment raisonné ! s'écria-t-elle d'une voix de crécelle. Lieutenant, vous n'êtes qu'un imbécile !

— Notre assassin est fort actif, continuai-je. Il commence par tuer Alice, il essaie de tuer Ross, et, ensuite, il essaie de tuer Francis ! Eh bien, il m'a considérablement aidé car, grâce à lui, j'ai pu rayer ces derniers de la liste des suspects. Si vous les retranchez du nombre de gens qui se trouvaient dans la maison, le soir du meurtre d'Alice, qui reste-t-il ? Vous trois !

— Sommes-nous censés vous prendre au sérieux ? demanda Mme Randall.

— Ça me paraît préférable. A partir de maintenant, je compte rester ici en permanence... jusqu'à ce que j'aie trouvé lequel de vous trois a des penchants homicides.

Elle se tourna vers l'homme de loi.

— Monsieur Carson !

C'était le ton qu'elle devait employer pour donner des ordres aux domestiques.

— Oui, madame Randall ? fit Carson avec déférence.

— Etant donné les circonstances, il nous faut prendre des dispositions au point de vue juridique, déclara-t-elle. Désormais ni moi ni Justine ne parlerons au lieutenant, sauf en votre présence.

— Si tel est votre désir...

— De plus, je me demande de quel droit le lieutenant se permet de faire irruption chez moi contre mon gré ?

Carson retrouva son assurance.

— Il n'a pas le droit de le faire, à moins d'être muni d'un mandat de perquisition, répliqua-t-il. Ou à moins que vous ne l'y autorisiez...

— Sûrement, je n'en ferai rien ! Lieutenant, je vous prie de vous retirer sur-le-champ !

Elle se tourna vers le maître d'hôtel, qui se tenait bouche bée près de la porte.

— Ross ! Reconduisez le lieutenant !

— Oui, Madame, fit-il en se mettant au garde-à-vous.

— Eh bien, adieu ! fis-je en souriant à Lavinia Randall. Je vous laisse à votre petit jeu. Au fait à quoi jouez-vous ? Am, stram, gram, c'est à qui de s'y coller ?

Je retraversai le vestibule, Ross sur mes talons, et sortis sur le perron.

— Lieutenant ? fit-il, l'air indécis.

— Ouais ?

Je me retournai pour le dévisager.

Il jeta un coup d'œil derrière lui avant de me suivre sur le perron, et referma la porte sans bruit.

— J'ai entendu ce que vous disiez, à la bibliothèque...

— Et alors ?

— Ils vous ont menti, déclara-t-il avec le plus grand sérieux.

Je le considérai sans dissimuler mon admiration.

— Eh ben, mon vieux ! m'exclamai-je. Pour les trous de serrure, vous avez une de ces techniques !

— Le soir de l'assassinat de Mlle Alice, reprit-il, M. Francis était seul dans le living-room.

— Où étaient les deux autres ?

— Je crois que Mlle Justine était dans sa chambre. Quant à M. Carson, je ne saurais dire où il se trouvait – dans un coin quelconque de la maison, sans doute. Lorsque M. Francis a découvert le cadavre, Mme Randall a téléphoné au shérif ; c'est à ce moment là que ça s'est passé.

— Vous devriez écrire des drames pour la radio, Ross ! Vous êtes doué pour le suspense, je vous assure... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je les ai entendus parler tous les trois dans le living-room : M. Carson, M. Francis et Mlle Justine. M. Carson disait à Francis que la police allait enquêter, et qu'il valait beaucoup mieux dire qu'ils étaient réunis tous les trois dans le living-room, jusqu'au moment où M. Francis était sorti faire un tour. M. Carson leur a expliqué que, dans ces conditions, la police pourrait clore son enquête bien plus vite et qu'on ferait moins de bruit autour de l'affaire, ce qui valait mieux pour la réputation des Randall... Les deux autres étaient d'accord.

— Et vous avez attendu jusqu'à maintenant pour me le dire ?

— L'honneur de la famille avant tout ! claironna-t-il. Sur le moment, j'ai cru que ça n'avait pas d'importance, mais quand je vous ai entendu dire que l'assassin devait être l'une des personnes qui se trouvaient dans la maison, le soir du meurtre... j'ai compris que je devais vous dire la vérité.

— Bon. Autre chose ?

— C'est tout, monsieur. Puis-je retourner à mes occupations ?

— Retournez-y, Ross, retournez-y ! Voulez-vous que je vous dise quelque chose ?

— Pardon, monsieur ?

— Je vous aimais mieux quand vous regardiez par le trou de la serrure, juste histoire de passer le temps. Mais ce noble souci de protéger l'honneur des Randall, qui vous prend tout à coup... non, je ne marche pas !

— Ça ne m'étonne pas de votre part, lieutenant, fit-il d'un ton guindé. Vous n'avez pas eu le privilège de servir la famille pendant un quart de siècle !

Sur ces paroles, il battit en retraite et boucla résolument la porte derrière lui.

Je regagnai mon Austin-Healey, m'installai au volant et me mis à attendre. Je n'étais pas pressé ; il faisait bon au soleil, une brise légère caressait les feuillages... Je me dis que je devrais vraiment aller plus souvent à la campagne... ou alors acheter une plante en pot pour mon appartement !

CHAPITRE IX

J'attendis près d'une heure avant de voir Carson sortir précipitamment de la maison, sa serviette sous le bras. Il avait déjà la main sur la poignée de la portière de la Lincoln quand il s'aperçut de ma présence. Il s'immobilisa, et l'instant d'après s'avança vers moi.

— Il me semble que Mme Randall vous a mis à la porte ? me lança-t-il avec aigreur.

— Eh bien, j'y suis, à la porte !

— Mais vous n'avez pas quitté la propriété !

— Ce n'est qu'un détail... n'en parlons plus.

— Veuillez vider les lieux sur-le-champ !

— Allez vous faire citer à comparaître, eh ! chat-fourré !

Il pâlit et me fusilla du regard, plein de rage impuissante. Brusquement, il tourna les talons et s'en fut à sa voiture. Cinq secondes plus tard, la Lincoln filait dans l'allée en faisant voltiger le gravier à grand fracas et disparut à l'horizon.

A ce moment, Justine apparut sur le perron, descendit et s'approcha de moi à pas lents.

— Vous avez des ennuis ? demanda-t-elle.

— Pas moi – vous...

— Moi ? fit-elle en ouvrant de grands yeux.

— Je vous attendais, dans l'espoir que vous raccompagneriez Carson. Votre mère a une maladie de cœur : je voulais lui éviter une émotion supplémentaire, dans la mesure du possible.

— Qu'est-ce que vous racontez ? murmura-t-elle.

— Je vous emmène pour vous écrouer en qualité de témoin soupçonné de complicité.

— Pourquoi ?

— Vous m'avez menti... Selon vous, le soir du meurtre, vous n'avez pas bougé du living-room, où vous teniez compagnie à Francis et à Carson. Or, c'est faux !

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je vous aie menti ? demanda-t-elle avec acrimonie.

— J'en ai la preuve... Il y a des témoins, précisai-je en improvisant

quelque peu. Francis n'a pas mis longtemps à changer son fusil d'épaule, après avoir manqué se faire étrangler ! C'est lui qui me l'a avoué ce matin.

Elle se mordilla la lèvre inférieure en détournant les yeux.

— Francis a avoué ? répéta-t-elle, accablée.

— Parfaitement ! Vous connaissez votre frère, non ? Il n'y a que deux choses qui comptent pour lui : l'argent, et sa précieuse personne.

— Bon... eh bien, oui, je vous ai menti.

— Où étiez-vous, en réalité ?

— Dans ma chambre.

— Seule ?

— Bien entendu !

— Où était Carson ?

— Aucune idée. Pourquoi ne le lui demandez-vous pas ?

— Ça ne saurait tarder. Avez-vous entendu quoi que ce soit, pendant que vous étiez dans votre chambre – je veux dire, quoi que ce soit d'anormal ?

— Absolument rien. Est-ce que vous savez qui a tué ma sœur ?

— Oui, je crois le savoir.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle avidement.

— Secret professionnel.

— Savez-vous pourquoi Alice a été assassinée ?

— Et vous, saviez-vous qu'elle était enceinte ?

— Non..., fit-elle lentement, je l'ignorais.

— Pour moi, c'est l'une des principales raisons de ce meurtre.

— Ça ne peut être que l'œuvre d'un fou.

Je secouai là tête d'un air las.

— J'en ai assez de cette rengaine !

— Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas un fou quelconque, mais quelqu'un qui n'a plus toute sa raison sans qu'il en paraisse, et personne d'entre nous ne se doute de rien...

Brusquement, elle frissonna.

— Rien que d'y penser, lieutenant, j'ai peur... (Elle se croisa les bras sur la poitrine, en les serrant avec force.) Le soir, quand je suis dans ma chambre, je ne puis m'empêcher de penser que quelqu'un est venu chercher Alice dans la sienne pour la tuer...

— Vous devriez vous enfermer à clé pour la nuit, lui conseillai-je.

— C'est ce que je fais... mais une porte, même fermée à clé, est une protection insuffisante contre un fou, lieutenant...

Je lui offris une cigarette, qu'elle accepta, en pris une moi-même et

lui donnai du feu.

— Avez-vous une raison spéciale d'avoir peur ? lui demandai-je. Ce... fou, est-ce qu'il a une raison de vouloir vous tuer ?

— Absolument pas ! Ce sont mes nerfs, sûrement... mais je serai contente quand vous l'aurez arrêté, lieutenant...

— Et moi donc !

— Je vous fais perdre votre temps, fit-elle avec un pâle sourire. Je ferais mieux de ne pas vous retarder davantage...

— J'ai changé d'avis : vous n'avez pas besoin de me suivre.

— Ah ? (Sa figure trahit une certaine émotion.) Eh bien... merci, lieutenant !

J'avais déjà la main sur le bouton du starter quand je me ravisai soudain, pour la dévisager de nouveau.

— Etes-vous certaine que vous n'avez pas de raison particulière de redouter l'assassin ?

— Je pense tout le temps à cette marque au fer rouge qu'Alice avait sur le dos, chuchota-t-elle, les bras toujours serrés sur la poitrine, le corps parcouru de frissons. Pourquoi lui avoir fait ça ? Que signifie ce « C » ?

— Vous ne le savez pas ?

— C'est ça qui me donne des cauchemars, qui m'obsède...

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Mère nous a élevés dans le culte de notre nom... L'honneur ! J'ai dû apprendre à prononcer ce mot avant de pouvoir seulement dire « papa-maman » !

— Oui ?

— C'est devenu pour moi une sorte d'idée fixe. (Elle essaya de sourire, mais en vain.) Je sais ce que les autres pensaient d'Alice et de ce patron de boîte de nuit... et vous venez de me dire qu'elle était enceinte...

— Tout ça se résume par un « C » !

Elle fit un signe d'acquiescement.

— Je suis peut-être folle, mais si c'est ce que je pense, ce « C » ne signifierait rien de plus que « Catin » !

Elle tourna brusquement les talons et rentra en courant dans la maison.

Cette fois, je mis la voiture en marche, descendis l'allée jusqu'au portail, débouchai sur la route et repris le chemin de la ville. Je n'étais pas pressé. Carson avait sur moi une avance d'à peine dix minutes, et je voulais lui laisser le temps de retourner à son bureau et de se reprendre.

Deux heures venaient de sonner quand je fis mon entrée dans son antichambre. La fille au buste provocant était installée à son bureau ; dès qu'elle m'aperçut, elle aspira instinctivement une bonne goulée d'air.

— Je voudrais voir Carson, l'informai-je.

— M. Carson est sorti, fit-elle froidement. Il est passé, il y a un quart d'heure, mais est ressorti presque aussitôt pour aller déjeuner. Je ne l'attends pas avant une bonne demi-heure.

Décidément, je lui avais laissé trop de temps !

— Eh bien, dis-je, il ne me reste plus qu'à l'attendre – dans son bureau.

— C'est impossible !

— Tout m'est possible, fis-je, pensivement, sauf de porter un pull de la même façon que vous.

Je me dirigeai vers le bureau de Carson, poussai la porte et entrai. A peine venais-je de m'installer dans le fauteuil réservé aux visiteurs que la réceptionniste survint en trombe. C'était la première fois que je voyais la partie inférieure de sa personne, car jusque-là, elle avait toujours été dissimulée par son bureau. Elle avait la taille fine, la croupe avantageuse à l'instar de la poitrine, et de jolies jambes – pas bien longues, mais joliment galbées.

— Vous ne pouvez pas rester là ! fit-elle rageusement. C'est le bureau de M. Carson ! Sortez immédiatement !

— Mon ange, j'adore bavarder avec vous, mais changez de disque, par pitié ! J'y suis, j'y reste !

Elle tapa du pied, ce qui eut pour effet de déclencher des vibrations fascinantes dans certaines parties de sa personne.

— Vous êtes impossible ! clama-t-elle. M. Carson va me mettre à la porte s'il vous trouve dans son bureau !

— Je vous garantis qu'il n'en fera rien. Si vous vous asseyiez ? (Je jetai autour de moi un regard plein d'espoir.) Vous devez savoir où il cache son whisky. On pourrait boire un verre et, pendant ce temps-là, vous me feriez des confidences sur votre vie sentimentale...

— S'il y avait une justice, ici-bas, vous vous casseriez la jambe à l'instant même ! s'écria-t-elle d'un ton venimeux.

— A propos de jambes, repris-je en examinant attentivement les siennes, les vôtres sont les plus bouleversantes que j'aie jamais...

Elle se précipita hors de la pièce, telle une dryade qui aurait entendu la flûte de Pan sonner l'hallali. J'allumai une cigarette en me disant que, du coup, je faisais figure de vieux bouc... or, je ne suis tout de même pas si vieux ; pas encore en tout cas !

Mon attente se prolongea quarante-cinq minutes, qui me parurent

interminables. Enfin, le pas rapide de Carson résonna dans le couloir. Il entra en claquant la porte derrière lui et me dévisagea, l'air furibond.

— Qu'est-ce que ça signifie Wheeler ? grinça-t-il. Qu'est-ce qui vous prend, de me courir après ?

— Si je me livrais à ce petit jeu-là, grommelai-je, je choisirais quelqu'un de plus intéressant... votre réceptionniste, par exemple.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Plutôt ! Vous feriez mieux de vous asseoir, Carson, car ça risque d'être long.

— J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure ! aboya-t-il.

— Eh bien, annulez-le ! Vous êtes sûr de le louper.

Il prit alors place à son bureau.

— Vous devriez consulter un médecin, lieutenant, me lança-t-il. D'ailleurs, je vais téléphoner au shérif pour le lui dire.

— Allez-y ! Je pensais que ça vous intéresserait de savoir pourquoi vous avez tué Alice Randall...

Il avança la main vers le téléphone, l'air indécis, avant de la retirer lentement, au bout de quelques secondes.

— Moi ? fit-il. Mais je n'ai pas tué Alice ! Comment aurais-je fait ?

— Je vais vous le dire. Alice Randall a été assassinée par un amateur, qui a tenté, fort maladroitement d'ailleurs, de camoufler le meurtre en suicide. Maladroitement, car il devait en être à son coup d'essai ; or, il faut avoir une drôle de technique pour se risquer à bluffer des policiers, qui sont dans le business depuis des années... L'A.B.C. de la technique policière exige que l'on recherche : primo, l'instrument du crime ; secundo, le mobile ; et tertio, l'occasion de le commettre. Nous allons donc appliquer cette théorie à vous, Carson. L'instrument du crime ? Du nembutal, un bout de corde et un arbre – autrement dit, c'est à la portée de n'importe qui. Le mobile ? Tout le monde était au courant de la liaison d'Alice avec un certain Duke Amoy, tenancier de boîte de nuit. L'autopsie a permis d'établir qu'elle était enceinte – par conséquent, à première vue, c'est Amoy qui avait un mobile : or, il a un alibi irréfutable. Mais en fouillant la chambre d'Alice, j'ai trouvé votre billet.

» Ce billet m'a donné à penser... Alice pouvait fort bien flirter avec maints galants – ou, du moins, avoir fricoté avec deux gars. Supposons que vous croyiez être le seul et qu'ensuite, vous appreniez son aventure avec Amoy. Vous vous disputez avec Alice ; elle vous annonce qu'elle est enceinte, peut-être d'Amoy, mais qu'elle dira que c'est de vous.

» Mme Randall, qui est certainement votre cliente la plus riche, a

une marotte : le bon renom de la famille. Comment aurait-elle réagi si sa fille lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant de vous ? Vous auriez, à coup sûr, perdu sa clientèle. Et, connaissant Lavinia Randall, je dirais qu'elle serait allée plus loin : elle vous aurait ruiné !

Carson, de la tête, fit un geste de dénégation.

— C'est incroyable ! fit-il. Tout ça n'est qu'un tissu de mensonges, Wheeler ! Vous l'avez inventé de A à Z ! Ça ne repose sur rien !

Je ricanai.

— Quant à l'occasion favorable pour assassiner Alice, repris-je, voilà : vous lui faites passer votre billet et, une fois qu'elle est dans sa chambre, vous la rejoignez et l'obligez, d'une façon ou d'une autre, à prendre du nembutal. Ensuite, vous la portez sous l'eucalyptus, vous la marquez d'un « C » au fer rouge, parce que vous la prenez vraiment pour une catin, et, après l'avoir tuée, vous la pendez.

» De retour à la maison, vous rangez l'échelle et vous attendez. Quand Francis se met à pousser des cris, vous savez qu'il a trouvé le cadavre d'Alice. Alors vous vous fabriquez un alibi, en faisant croire à Francis et à Justine que ça simplifiera les choses pour la famille.

— Je me suis fabriqué un alibi ? s'écria Carson. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je possède des témoignages faits sous la foi du serment, déclarai-je sans rougir de mon mensonge, et qui assurent que vous ne vous trouviez pas dans le living-room au moment du meurtre. Personne ne sait où vous étiez.

Il prit une cigarette dans un coffret posé sur son bureau, et l'alluma d'une main qui tremblait un peu.

— C'est tout, lieutenant ?

— Je n'ai même pas commencé ! A l'heure où vous mettiez au point votre alibi bidon, de concert avec les deux autres, ils croyaient qu'Alice s'était suicidée. Or, même un avocat sait qu'on n'a pas besoin d'alibi lorsqu'il s'agit d'un suicide. Si donc vous avez agi de la sorte, c'est que l'assassin, c'est vous !

Il s'était légèrement penché en avant et me dévisageait d'un œil hagard.

— Le district attorney n'osera jamais engager la procédure sur la foi de vos déductions ! clama-t-il d'une voix enrouée. Ce ne sont pas des faits, ça, Wheeler !

— Où étiez-vous hier, vers cinq heures de l'après-midi ?

— Avec un client, fit-il d'un ton un tantinet trop désinvolte.

— Un client du nom de Ross ?

— Ne soyez pas ridicule ! je ne puis vous révéler son nom, du moins pour l'instant.

— Je vais vous le dire, moi, où vous étiez : sur la route de la Vallée, aux trousses de Ross, pour essayer de le précipiter dans le ravin... Manque de pot, hein, Carson ? Le hasard a voulu que votre victime s'en tire indemne !

— Vous divaguez de plus en plus, lieutenant !

— On vous a vu ! affirmai-je sans sourciller. J'ai des témoins oculaires qui ont reconnu votre voiture. L'un d'entre eux a noté le numéro de la plaque minéralogique – et contre ça, vous ne pouvez rien, strictement rien ! Il s'agit de témoignages oculaires de tiers ne jouant aucun rôle dans l'affaire. Ces témoins-là sont les plus difficiles à ébranler à la barre – vous en savez quelque chose, n'est-ce pas, maître ?

Il ne répondit pas, pétrifié, le regard fixe. Je lui claquai des doigts sous le nez, ce qui le fit sursauter violemment.

— Selon la phrase consacrée, Carson, veuillez prendre votre chapeau et...

— Non ! protesta-t-il.

— Auriez-vous l'intention de m'opposer de la résistance, maître ? En étant inculpé d'assassinat ? j'aurais beau jeu de vous tirer une balle dans la tête, et de me faire passer pour un héros dans les journaux de demain !

— Je n'ai pas tué Alice..., chuchota-t-il. Il faut me croire, lieutenant – c'est la vérité !

— Vous voulez que je vous croie, alors que j'ai des preuves du contraire ? Pour qui me prenez-vous – pour un enfant de chœur ?

D'une voix chevrotante, il s'écria :

— C'est affreux ! Je suis victime d'un coup monté !

— Ça, c'est original, au moins ! Il y a de quoi ébranler les jurés !

— C'est la vérité, répéta-t-il désespérément.

— Alors, prouvez-le !

Subitement, il releva la tête pour me dévisager.

— Dites donc, lieutenant, fit-il d'une voix qui s'était raffermie, vous venez de me faire tout un cours sur l'instrument du crime, le mobile, l'occasion de le commettre... Quel aurait donc été mon mobile, selon vous, en m'attaquant à Ross ou à Francis ?

« Et voilà ! songeai-je. C'est le jeu, mon vieux Wheeler ! Tu croyais l'avoir avec une balle de match – et le voilà qui empoigne la raquette des deux mains et qui t'envoie un smash à tout casser... » Des mobiles, j'aurais pu en trouver en pagaïe, tous plus plausibles les uns que les autres, mais je me dis : « Et puis zut ! Il a parfaitement raison. » Pour le moment, j'étais incapable de prouver quoi que ce soit : or Carson était suffisamment malin pour savoir qu'après tout, ce n'était pas à lui

qu'il appartenait de fournir des preuves.

— Eh bien, lieutenant ? fit-il d'une voix triomphante.

Il avait vu clair dans mon jeu.

— Le mobile ? Ce n'est pas ce qui manque : vous aviez peur de vous voir démasqué ; vous avez essayé de lancer la police sur une fausse piste, etc, ça ou autre chose ! On finira bien par savoir le fin mot de l'histoire. Je peux attendre, je ne suis pas pressé – pas plus que vous.

— Prenez votre temps, lieutenant, dit-il sèchement.

Il ne me restait plus qu'à m'en aller.

De retour dans l'antichambre, je m'arrêtai devant la réceptionniste.

— Dites donc, poupée, susurrai-je en appuyant mes coudes sur son bureau et en la regardant droit dans les yeux, à quinze centimètres de distance. Rappelez-moi quel soir vous m'attendez à dîner ?

Elle se rejeta en arrière avec tant de brusquerie qu'elle renversa sa chaise, perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Elle finit par atterrir dans une position de repli, la tête entre les genoux et la jupe remontée au-dessus de la taille. Ce qui me valut de découvrir en gros plan, une paire de jolies jambes et ce qu'il est convenu d'appeler « l'ultime mystère »...

— Oh ! de la dentelle noire ? fis-je d'un ton admiratif.

Elle réussit à se dégager la tête d'entre ses genoux et me lança un regard furieux, sous les mèches de cheveux qui lui tombaient sur les yeux.

— Si jamais je vous revois, je vous tue ! me lança-t-elle.

— Peuh ! Et moi qui croyais que vous me réserviez un sort pire que la mort !

Mais comme elle s'était mise à sangloter en tapant du pied, je l'abandonnai à cette occupation. Au fond, je suis un tendre : les scènes, ça me fait grincer des dents.

Quand *rien* ne s'est passé, et qu'une fille a quand même une crise de nerfs, un bon conseil : ne l'emmenez pas dîner !

CHAPITRE X

Sur le coup de cinq heures, j'étais de retour chez moi. Je mis *Only the lonely* de Frank Sinatra sur mon électrophone haute fidélité, car ça répondait à mon état d'âme et c'est un genre où Sinatra excelle.

Il chante avec une espèce de trémolo désespéré dans la voix, qui vous donne la chair de poule... On se met à penser à toutes les jolies filles qui existent de par le monde, et qu'on a un millième de chance sur cent de rencontrer – parce qu'on sera mort avant...

Je me versai à boire et écoutai le disque jusqu'au bout. Après quoi, je remplis mon verre de nouveau et entrepris de faire quelque chose qui ne me disait rien du tout : téléphoner au shérif.

Il était bel et bien au bureau. Pendant un bref instant, je m'étais abandonné à l'espoir insensé qu'il avait brusquement décidé de partir en vacances... Je lui fis un compte rendu détaillé de mon entrevue avec Carson ; mais si j'avais pu prévoir sa réaction, je m'en serais abstenu.

Il me laissa parler à peu près trois minutes et me déclara alors d'une voix entrecoupée :

— Pour... pourquoi ? Pourquoi, diable, ne l'avez-vous pas coffré ?

— Je viens de vous l'expliquer, shérif, répondis-je avec lassitude. Parce que je suis incapable de trouver le mobile qui l'aurait poussé à s'attaquer à Ross et à Francis Randall. Et qu'en réalité, je n'ai aucun indice sérieux m'assurant que Carson aurait assassiné Alice Randall. Le billet ne porte pas le nom du destinataire – simplement la signature de Carson. Quant à l'alibi bidon qu'il aurait fabriqué, il s'agit de racontars émanant de membres de la famille Randall – or, ils mentent comme ils respirent ! Vous voyez d'ici le parti qu'un avocat, tant soit peu débrouillard, pourrait en tirer !

— Je n'ai pas dit qu'il fallait lui balancer une inculpation d'assassinat, protesta Lavers. Mais vous auriez dû le coffrer pour qu'on l'ait sous la main, par exemple à titre de témoin soupçonné de complicité, je ne sais pas, moi ! N'oubliez pas que nous avons eu un meurtre et deux tentatives de meurtre sur les bras en vingt-quatre heures ! S'il arrive quelque chose maintenant, Wheeler, je vous en rends personnellement responsable !

— Bien, shérif, grommelai-je.

— L'assassinat de la petite Randall est l'œuvre d'un fou et vous le savez ! rugit-il. Si Carson est fou, il est inadmissible de le laisser en liberté !

Sur ce, il raccrocha rageusement, pour ne pas changer.

J'allai à la cuisine me préparer du café et des œufs à la Sagan. J'ai d'excellentes notions culinaires, bien que mon répertoire soit quelque peu restreint. Il se compose, pour moitié, d'œufs à la Sagan et, pour l'autre, d'œufs à la coque.

Le téléphone se mit à sonner au moment où je finissais de manger. J'avouai me nommer Wheeler et attendis d'avoir le tympan déchiré par la voix tonitruante du shérif. Mais, au lieu de ça, ce fut un agréable soprano qui me caressa l'oreille.

— Al, dit-elle, qu'est-ce qui se passe ? On ne se voit plus !

— J'ai failli faire l'erreur de demander : « Qui est à l'appareil ? » alors que tu es unique au monde, mon ange ! N'est-ce pas ?

— Absolument. Qui suis-je ?

— Tu t'imagines peut-être que je n'ai pas reconnu ta voix ? fis-je en éclatant de rire. Voyons, mais je suis capable de la reconnaître parmi des millions d'autres !

— Et alors, qui suis-je ?

Je touchai du bois.

— Judy ! lançai-je au hasard.

— A la bonne heure ! déclara-t-elle. J'ai cru que tu me faisais marcher... (Sa voix se fit plus chaleureuse.) Ça me fait plaisir de savoir que je suis la seule femme de ta vie, Al, même si je ne te vois plus...

— Trésor, crois-moi, je suis le premier à en souffrir !

— Je sais que tu es pris par l'affaire Randall. Je l'ai lu dans les journaux, bien qu'ils ne disent pas grand-chose. Comment ça marche ?

— Au poil, à condition qu'il ne pleuve pas. Et toi, comment vas-tu ?

— Je vais bien. Un peu nerveuse... depuis que tu m'as laissée choir, l'autre soir... C'est ce qui s'appelle avoir le sens du devoir, n'est-ce pas ?

— Je me demande quel est l'imbécile qui a inventé cette phrase-là ! fis-je avec amertume.

— C'est ma faute, je n'aurais pas dû répondre au téléphone à ta place. D'ailleurs, tu me l'avais défendu.

— Oh ! ce n'est pas la première fois que ça m'arrive ! fis-je, toujours généreux.

— Ah ! Vraiment ? dit-elle d'une voix soudain glaciale.

— Je veux dire, on ne sait jamais qui est à l'autre bout du fil quand on décroche, expliquai-je. La première chose que je ferai quand j'en aurai terminé avec cette affaire, c'est de prendre mon téléphone pour t'appeler.

— Je ne suis toujours pas une dame... pour toi, Al. Tchao !

— Merci de m'avoir téléphoné, trésor. Et ne t'en fais pas pour tes nerfs – je connais le moyen de les calmer... Surtout, pas de barbituriques, hein ?

— Ce n'est pas une petite pastille blanche qui me ferait rêver comme ça ! Je garde mes nerfs pour toi, Al !

Là-dessus, elle raccrocha.

Je remplis mon verre et m'installai dans un fauteuil. Je ne me sentais plus du tout solitaire – rien que d'avoir parlé à Judy m'avait mis les sangs en ébullition.

Cinq minutes plus tard, la sonnette de la porte se mit à grelotter. J'abandonnai mon fauteuil pour aller ouvrir. Une brune se tenait sur le seuil, un léger sourire aux lèvres.

— Une surprise, Al ! fit-elle d'une voix douce. Je peux entrer ?

Elle prit résolument le chemin du living-room avant que j'aie eu le temps de répondre. Je refermai la porte et filai dans son sillage, jusqu'au moment où je fus suffisamment près d'elle pour être fixé.

Une fois de plus, c'était la fille en or, avec son fourreau en lamé or retenu par deux minces épaulettes. Le décolleté était généreux, surtout au milieu où il descendait assez bas pour révéler la naissance des seins. D'énormes anneaux d'or étincelaient aux lumières chaque fois qu'elle bougeait la tête. Un haut peigne, mi-cristal, mi-or, retenait ses cheveux qu'elle avait relevés à la Joséphine. Si Napoléon a vraiment dit son fameux « Pas ce soir » quand il s'est trouvé en présence d'une aussi prestigieuse apparition, ça suffit, à mon sens, à expliquer la retraite de Russie !

— Mélanie Randall, fis-je, en marchandant pourtant mes éloges. Vous êtes sensationnelle !

— Merci, répliqua-t-elle. (Elle sourit de plus belle.) Vous ne m'invitez pas à m'asseoir et à prendre quelque chose ?

— Asseyez-vous et prenez quelque chose, répétais-je précipitamment.

Le temps, pour moi, de remplir deux verres et elle s'était confortablement installée sur le divan.

Elle me prit le verre des mains et s'abandonna contre les coussins.

— Al, déclara-t-elle, ne vous laissez pas impressionner par les apparences. Ce soir, je suis le bon Samaritain et je viens vous voir par pure bonté de cœur.

— Vous voulez dire que vous venez m'apporter cette petite note féminine sans laquelle ma vie n'est qu'un désert aride ?

— Non. Je viens plaider la cause de mon mari. Depuis le coup de téléphone de Justine, cet après-midi, il a des crampes d'estomac, au point que je commence à en avoir, moi aussi ! Il se voit déjà en train de casser des cailloux à San Quentin, sous la surveillance de la mère Randall, en uniforme de gardienne, la carabine à la main...

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Le calmer, en lui disant si vous avez, oui ou non, l'intention de l'arrêter en qualité de témoin soupçonné de complicité. Il vous croit très malin parce que vous avez réussi à faire avouer à Justine l'histoire du faux alibi, en lui faisant croire que c'était Francis qui vous l'avait dit... A en juger par le tintamarre qui sortait de l'écouteur, Justine était vraiment déchaînée quand elle lui a téléphoné. De toute façon, ça lui fait les pieds, à Francis !

— Il n'a pas besoin de s'en faire. Je n'ai pas l'intention de l'arrêter, pas plus que sa sœur.

— Al, vous êtes un chic type ! fit-elle avec un sourire radieux. Venez donc vous asseoir à côté de moi. A moins que vous n'ayez un rendez-vous ?

— J'ai à sortir, en effet, dis-je en m'asseyant avec circonspection à côté d'elle.

— Ah ! oui ? (Elle leva les sourcils.) Comme c'est attendrissant ! Je parie que c'est encore une de ces blondes anémiques, à la poitrine plate... Moi, je n'ai jamais eu le temps de faire du sentiment, car la seule chose qui m'intéresse, c'est l'amour !

Elle but une gorgée de scotch.

— Par conséquent, le petit Francis est hors de cause ? Ça le travaillait à tel point qu'il s'est levé, s'est habillé et est parti chez sa maman... Il avait envie de pleurer sur son sein en granit, je suppose.

Sa hanche se colla contre la mienne avec la force d'une vieille habitude.

— Comme c'est triste, ce qui arrive à cette pauvre Cendrillon ! Elle ne sait pas où aller, murmura-t-elle, et meurt d'envie de rencontrer le Prince Charmant... Et quand elle le trouve finalement, c'est pour apprendre qu'il a un rendez-vous !

Je toussotai pour m'éclaircir la voix, car il fallait bien dire quelque chose.

— Ha, ha, ha ! s'écria-t-elle en éclatant de rire. C'est bien ma veine... me faire renvoyer dans mon petit coin, à la cuisine...

Son verre étant vide, je le remplis de nouveau, ainsi que le mien.

— Qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire d'alibi ? demanda-t-

elle. L'assassin serait l'un d'entre eux ?

— Très probablement.

Un coup d'œil sur ma montre m'apprit qu'il n'était que sept heures un quart.

— Vous avez deux rendez-vous, Don Juan ? fit Mélanie.

— Non, un seul.

— Tant mieux ! Comme ça, je pourrai m'envoyer six verres de plus avant d'être obligée de m'en aller.

— Après celui-là, vous vous servirez vous-même, décrétai-je d'un ton ferme. J'ai besoin de toutes mes forces.

Elle croisa les jambes ; ce geste lui fit remonter bien au-dessus des genoux le bas de sa tunique en lamé or, mais elle ne se donna pas la peine de la rabattre. J'observai attentivement le manège, sans oublier le moindre centimètre carré de nylon. Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu m'en empêcher ; je suis comme ça depuis que ma voix a mué.

Mélanie continuait à me surveiller du coin de l'œil, mais elle commençait à se rassurer. Ses lèvres esquissèrent un sourire plein d'assurance. Le test avait produit le résultat escompté.

— Je regrette ce qui s'est passé ce matin, Al, dit-elle à voix basse. J'ai perdu la tête et je ne savais plus ce que je disais. J'ai été odieuse avec vous !

— Vous m'en avez fait pleurer toute la journée.

Elle effleura du bout des doigts mon bras et le poing que j'enfonçais distraitemment dans mes biceps.

— Je vous ai raconté des horreurs sur Alice..., reprit-elle. Vous savez, Al, il n'y a pas un mot de vrai, là-dedans ! Je vous en prie, il faut me croire, je suis sincère – je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit d'elle. C'est parce que j'étais en colère contre vous, voilà tout. J'ai dit la première chose qui m'est passée par la tête.

Ses doigts glissèrent le long de mon bras pour s'emparer de ma main, et la soulever doucement.

— Vous ne m'en voulez plus, Al ? chuchota-t-elle.

Distraitement, elle appliqua ma main contre son sein droit, avant de respirer profondément, pour cimenter ainsi notre amitié nouvelle.

— Est-ce qu'on me pardonne ?

— Si vous continuez, j'aime autant vous dire que je vous préfère telle que vous étiez ce matin !

— Si vous voulez savoir la vérité au sujet d'Alice, dit-elle gravement, elle et moi, on est pareilles.

— Mélanie, mon trésor, fis-je en toute bonne foi, vous êtes

unique !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, riposta-t-elle d'un air enjoué. Je fais partie d'une minorité chez les femmes. Alice n'avait qu'une envie, c'est d'en faire partie, elle aussi. Comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas en elle ce que je connais si bien en moi ? Quand elle disait qu'elle voulait s'amuser, elle voulait dire qu'elle avait envie d'un homme.

Je serrai doucement les doigts de ma main droite et Mélanie se mit à ronronner.

— Alors je lui ai donné un homme, continua-t-elle, Duke Amoy. Sincèrement, je me disais qu'elle aurait pu tomber beaucoup plus mal ! Il a du tact, et il n'allait pas courir après sa galette.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? C'est de l'histoire ancienne, maintenant.

Je me dégageai, me levai et allai à la table pour me verser à boire, d'une main quelque peu tremblante.

Mélanie éclata d'un rire rauque.

— Vous ne pouvez pas vous défiler ! Al, et vous le savez ! Insultez-moi, tournez-moi le dos – qu'est-ce que ça peut bien faire ? Vous êtes mordu !

— Si vous alliez faire un tour au club ? Amoy est libre maintenant, n'est-ce pas ? Disponible – voilà le mot !

— Je suis bien ici, fit-elle d'une voix satisfaite.

— Moi, j'étais mieux ici avant votre arrivée, ripostai-je froidement.

— Ça, c'est sûrement le congé du flic. Vous voulez que je m'en aille ?

— Exactement.

Je continuai à lui tourner le dos, en faisant semblant de m'occuper de mon verre. J'entendis derrière moi un léger bruit, mais me forçai à ne pas écouter.

— Al ? finit-elle par dire.

Je me retournai avec la rapidité d'un bout de fer attiré par un aimant.

La tunique en lamé or pendait sur le dossier d'un fauteuil. Par terre, aux pieds de Mélanie, un amoncellement de nylon et de dentelle. Debout, les mains aux hanches, elle me dévisageait en souriant, complètement nue, à part les anneaux d'or aux oreilles.

— Vous n'allez quand même pas me jeter dehors, dans la neige, mon amour ? demanda-t-elle avec une jolie moue. Soyez gentil, Al... Aimez-moi un peu !

Je lui saisis le poignet et l'entraînai derrière moi vers la porte de

ma chambre. Elle se mit alors à pousser les hauts cris.

— Où va-t-on, Al ?

— Zut pour le divan ! On va se mettre à l'aise.

— Si vous étiez des triplés, déclara-t-elle gravement, je crois qu'à vous trois vous arriveriez à faire de moi une honnête femme !

CHAPITRE XI

L'enseigne au néon qui aurait dû annoncer le « Club Confidentiel » était éteinte, la porte d'entrée fermée à clé. Je tambourinai sur le panneau et attendis. A ma montre, il était dix heures moins le quart : un peu trop tôt, peut-être...

Un judas s'ouvrit brusquement, révélant deux petits yeux en vrille.

— On n'ouvre qu'à onze heures et demie, déclara une voix sourde, et le judas se referma d'un coup sec.

Je me remis à tambouriner ; cette fois-là, les yeux avaient un regard encore plus perçant.

— Foutez le camp ou j'appelle les flics ! s'écria-t-on d'une voix de crécelle.

Je lui expliquai en deux mots qui j'étais et ce que je voulais. La porte s'ouvrit alors et je pénétrai à l'intérieur du club. Je ne reconnus pas le type du premier coup d'œil : un amiral n'a jamais la même allure quand il est en civil et, s'il exerce les fonctions de portier, il ne fait pas exception à la règle.

— Le patron est dans son bureau, lieutenant, m'informa-t-il. Je suppose qu'il ne m'engueulera pas si je vous laisse entrer. Vous savez où c'est ?

— Oui, j'y suis déjà allé... Après toute la série de gonzesses qui ont défilé dans son bureau, ça a dû le changer d'y recevoir un bonhomme !

Il sourit, ce qui me fit découvrir les brèches de sa denture.

— Ah ! Pour ça, oui ! acquiesça-t-il.

Je traversai le bar désert, la salle plongée dans la pénombre et frappai à la porte du bureau d'Amoy.

— Entrez ! cria-t-il.

En me reconnaissant, il changea de physionomie ; son visage exprima un sentiment plus profond que la simple surprise ; ce n'était pas moi, de toute évidence, qu'il attendait. Il ouvrit le premier tiroir de son bureau, y fourra précipitamment une poignée de prospectus multicolores, et le referma d'un coup sec.

— Le club n'est pas encore ouvert, lieutenant. (Il me gratifia d'un pâle sourire.) Mais ça ne m'empêche pas de vous offrir un verre !

Je fermai la porte et allai m'asseoir.

— Bonne idée, dis-je. Scotch, glace, un soupçon de soda.

Il se leva pour aller à l'armoire à liqueurs. Pendant qu'il s'affairait, je quittai ma chaise d'un bond, ouvris le premier tiroir du bureau et pris quelques prospectus.

Amoy s'immobilisa, la bouteille dans une main, le verre dans l'autre, et me dévisagea, toujours avec ce même sourire contraint.

— Ça ne se fait pas, ça, lieutenant ! protesta-t-il à mi-voix.

Je feuilletai négligemment les imprimés.

— Rio ? fis-je. J'entends le grondement des tombas et le grésillement des maracas, rien qu'à regarder ça... Le Brésil, le Chili... Vous avez l'intention de partir en voyage, Duke ?

— J'en ai l'intention, oui... C'est un crime, selon vous ?

— Et quand comptez-vous partir ?

Il retourna s'installer à son bureau, après avoir posé les verres dessus.

— Chacun sa marotte, répondit-il. La mienne, c'est de visiter un jour l'Amérique du Sud. Je n'y arriverai peut-être jamais. Qui sait ?

— Duke, vous m'étonnez ! Je n'aurais jamais cru qu'un cœur romanesque battait sous ce smoking, qui a bien besoin de passer chez le teinturier !

Il leva son verre.

— Buvons aux marottes, lieutenant ! A la vôtre, à la mienne, à celle de tout le monde...

— La marotte de tout le monde, c'est une blonde dont les appas sont un tantinet plus rebondis que nature et qui est affublée, pour toute vêtue, de l'expression de la plus parfaite concupiscence. Votre marotte n'est pas commune, Duke !

— Alors, c'est que je suis un original, fit-il en souriant.

Je pris mon verre et me calai dans mon fauteuil.

— A vrai dire, je suis venu vous parler de vos alibis. Je vous en ai déjà touché un mot, vous vous rappelez ?

— Oui, ce matin, devant la maison des Randall. Il était question d'hier, vers cinq heures de l'après-midi, et d'aujourd'hui, aux toutes premières heures de la matinée.

— Continuez !

— Hier, vers cinq heures de l'après-midi ? (Il frotta les ongles de sa main droite contre le revers de son smoking.) Il vous faudra interroger Tina à ce sujet. Nous étions ici, elle et moi, ensemble.

Il insista sur ce dernier mot.

— Quant à ce matin, j'étais ici, au club, comme d'habitude.

Demandez donc à Mélanie Randall ! Elle m'a tenu compagnie jusqu'à deux heures du matin environ. Comme elle a pris un taxi pour rentrer, j'aurais dû faire vinaigre pour arriver avant elle et régler le compte à son Jules, avant qu'elle ne soit là, vous ne croyez pas ?

Je vidai mon verre et le posai sur le bureau.

— Ça doit lui coûter gros, remarquai-je.

— Hein ?

— De financer votre retraite en Amérique du Sud, poursuivis-je. Pour que vous puissiez plaquer la boîte et apprendre à jouer du tomba.

— Je ne vous suis plus du tout, lieutenant.

— Qu'est-ce que vous faisiez ce matin chez les Randall ? demandai-je à mi-voix.

— Je vous l'ai déjà dit ; j'étais venu présenter mes condoléances.

— Condoléances ! mon œil, oui ! Vous y êtes allé pour voir comment vous alliez pouvoir toucher le magot !

— Vous voulez boire quelque chose, lieutenant ? J'ai l'impression que ça ne tourne pas rond !

— Vous connaissiez Alice Randall autant qu'un homme peut connaître une femme. Elle a dû vous raconter un tas de choses, à vous, l'homme raffiné, qui lui faisiez mener la grande vie dans l'arrière-salle d'une boîte de nuit. Si elle craignait pour sa vie, elle s'est forcément confiée à vous, j'en suis convaincu.

Amoy secoua énergiquement la tête – trop énergiquement.

— Vous vous mettez le doigt dans l'œil ! jusque-là !

— Vous ne l'avez pas crue, poursuivis-je. Comment pouviez-vous la croire ? Alice était jeune, elle était riche, elle était crédule, comme le sont souvent les filles de ce milieu-là ; elle était aussi un tantinet fofolle. Seulement voilà – pour une fois, elle a vu juste ! Alors Duke, le corniaud au grand cœur, se demande ce qu'il y a moyen d'en tirer. Et il finit par trouver : il fera du chantage ! Il connaît l'assassin, car il sait par Alice qui l'a menacée. Il se rend donc ce matin chez les Randall pour faire savoir audit assassin qu'il est affranchi, et qu'il lui en coûtera tant, s'il veut que lui, Amoy, la boucle.

— Vous êtes complètement fou !

— Qui est-ce, Duke ? Qui êtes-vous allé voir ? Carson ? la vieille, le maître d'hôtel, la sœur ? Ou bien pensiez-vous y rencontrer Francis ?

— Alice ne m'a rien dit du tout ! protesta-t-il. Je ne sais pas de quoi vous parlez !

J'allumai une cigarette et m'enfonçai dans mon fauteuil.

— Bon, bon, fis-je, puisque vous le prenez comme ça... Je vais procéder autrement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? grommela-t-il d'un air méfiant.

— Pour commencer, je vous inculpe de détournement de mineure. Je ferai témoigner Mélanie Randall : elle aura pas mal de choses à dire sur vos rapports avec Alice, de quoi remplir les deux faces d'un disque longue durée. N'oubliez pas que l'autopsie a établi que la petite était enceinte... Ça vous mènera droit en prison, vous serez obligé de fermer la boîte... Après ça, vous aurez une drôle de réputation dans le pays !

— Attendez, lieutenant ! s'écria-t-il, livide. Vous ne pouvez pas...

— Je le peux, et vous le savez ! lui lançai-je. Alice Randall était mineure, ne l'oubliez pas !

Il se tordait les mains.

— Ecoutez, lieutenant, je...

Brusquement, j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi et vis l'air terrorisé d'Amoy. Je n'aurais pas dû m'enfoncer dans ce sacré fauteuil ! J'essayai de me lever ; mais, à peine avais-je pu esquisser ce geste, que quelque chose m'éclata contre la nuque. La figure d'Amoy s'estompa dans une mer d'encre.

La douleur lancinante qui me vrillait le crâne s'intensifia soudain quand j'ouvris les yeux. Quelques secondes plus tard, je parvins à voir très nettement de nouveau la figure de Duke Amoy.

Tassé dans son fauteuil, derrière le bureau, il avait les yeux grands ouverts et plutôt surpris, ce qui s'expliquait aisément par le trou qui béait juste au milieu de son front.

Un instant, je me demandai pourquoi mes bras et mes jambes refusaient de m'obéir ; finalement, je m'aperçus que j'étais ficelé à mon fauteuil ; quand j'ouvris la bouche pour crier, je sentis le goût du bâillon. Je refermai les yeux et me mis à jurer, en silence mais avec la dernière énergie. Quand j'eus épuisé mon répertoire de jurons, je restai assis, à attendre...

Tina, la rousse aux quatre-vingt-quinze centimètres de tour de poitrine, fut la première à faire son apparition. Un coup d'œil sur Amoy lui suffit pour piquer une crise de nerfs. Quant à moi, zéro, je ne valais pas le moindre coup d'œil !

Mais ses quatre-vingt-quinze centimètres de tour de poitrine constituaient tout de même un sérieux atout au point de vue vocal ; ils finirent par amener le maître d'hôtel, qui m'ôta mon bâillon et me libéra de mes entraves. Je lui dis de faire taire Tina ; il me regarda un bon coup et s'exécuta sans discuter.

Après m'être massé les poignets, je me versai une rasade de scotch – Duke n'en avait plus besoin maintenant ! – et dis au maître d'hôtel de faire sortir la rousse. Je claquai la porte derrière eux, allumai une cigarette et me demandai si vingt remontants bien tassés me feraient du bien. A ma montre, il était onze heures et quart : par conséquent, j'étais resté ligoté une heure au moins après l'assassinat d'Amoy.

Je n'étais pas pressé de donner l'alerte ; je voulais reprendre mes esprits, avant d'affronter les foudres de Lavers. Contournant le bureau, j'ouvris le premier tiroir et me mis en devoir d'inspecter soigneusement son contenu.

A part divers autres prospectus de voyage, la seule chose intéressante que je découvris était un bloc couvert de griffonnages. Apparemment, c'était tout ce qui restait de la marotte de Duke. Le chiffre de deux cent mille dollars y revenait une bonne demi-douzaine de fois. Pour un voyage en Amérique du Sud, la somme était rondelette.

Je n'aurais jamais cru que Duke Amoy était poète et pourtant, la preuve s'étalait là au milieu de la page :

*Maman dit oui,
Fiston dit non,
Mais c'est lui qui
Tient le pognon.*

Et, au-dessous de cette strophe épique, il avait ajouté, presque au bas de la page : C = *Clandestins*.

J'écrasai mon mégot dans le cendrier et allumai une autre cigarette. Pendant cinq minutes environ, je gardai les yeux fixés sur le bloc ; soudain, la lumière se fit.

C'était plutôt moche... Je me souvenais avoir moi-même récité une comptine en présence de la mère Randall. Je lui avais demandé à quoi elle jouait : « Am, stram, gram, à qui c'est le tour, désormais ? » A ce moment-là, je n'avais pas encore compris à quel point j'avais vu juste...

Je décrochai le téléphone et composai le numéro du shérif.

— Polnik ? fis-je en reconnaissant la voix à l'autre bout du fil. Ici, Wheeler !

— Et moi qui vous cherche partout, lieutenant ! fit-il avec un soulagement sincère. Où c'est que vous êtes ?

— Peu importe. On a un nouveau meurtre sur les bras.

— Quoi ? s'exclama-t-il d'un air incrédule. Vous êtes au courant ? Comment ça se fait ?

— Parce que j'y étais, coupai-je avec impatience. Allez, grouille-

toi, je t'attends, et...

— Le shérif est parti, il n'y a pas deux minutes. Quand j'ai dit que ça répondait pas chez vous, lieutenant, il a fait une drôle de tête. Je l'ai encore jamais vu comme ça... (Il paraissait tout épaté.) On aurait dit qu'il allait éclater. Mais pourtant, il est resté formidablement calme et il n'a pas ouvert le bec !...

— Bon, fis-je sans autre commentaire. Quand je le verrai, je lui rendrai mon insigne. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de téléphone qui ne répondait pas chez moi ? Puisque tu étais au courant du meurtre, tu savais bien que j'étais chez Amoy !

— Chez Amoy ? répéta Polnik, qui n'avait pas l'air de comprendre.

— Parfaitement, au « Club Confidentiel »... tu connais, non ? C'est là que tu as fait la bringue, hier soir !

— Je vous croyais chez les Randall, lieutenant ! s'écria Polnik, interloqué. C'est là qu'il est, le shérif !

— Ah ! Bon, ça va, dis-je en faisant un effort surhumain pour ne pas me mettre à hurler. Mais qu'est-ce qu'il peut bien être allé foutre là-bas ?

— A cause du meurtre, voyons ! Qu'est-ce que vous croyez ?

— Voyons, ne nous emballons pas, sergent. Reprenons les choses une à une. Amoy s'est fait ratatiner au Club et le shérif, lui, est parti dans la Vallée – c'est bien ça ?

— Amoy ? glapit Polnik. J'suis pas au courant ! Le shérif est parti dans la Vallée parce que quelqu'un s'est encore fait descendre chez les Randall !

Je raccrochai lentement, sans laisser à Polnik le temps d'achever ses explications. Si j'avais eu, à ce moment-là, rien que le sixième du magot qui devait revenir à Amoy, je crois que j'aurais pris le premier avion pour Rio !

En partant, je fermai à clé la porte du bureau. Le maître d'hôtel me rattrapa devant l'entrée.

— Qu'est-ce que je fais, lieutenant ? demanda-t-il d'un air désespéré. On devait ouvrir dans quelques minutes !

— Eh bien, ouvrez ! répondis-je sans m'arrêter.

Il me suivit dans la rue et se mit à tourner autour de la voiture pendant que je m'installais au volant.

— Mais, lieutenant... et le cadavre ?

— Vous lui devez bien ça, grommelai-je. Duke aimait l'argent, vous le savez aussi bien que moi. Les bénéfices que vous ferez ce soir serviront à lui payer une pierre tombale – et Tina pourra poser pour la statue ! Si vous la commandez en marbre, Amoy se sentira moins seul, dans son trou !

Sur quoi j'embrayai et le plantai là.

J'avais baissé la capote de l'Austin-Healey ; l'air frais me faisait du bien et rendait mon mal de crâne un peu plus supportable. Une fois sorti de la ville, je mis toute la gomme et appuyai à fond sur l'accélérateur.

Je fis du cent dix sur la route de la Vallée. En arrivant à proximité de la propriété des Randall, je vis que le portail était ouvert. Après avoir freiné, je passai en seconde, donnai un coup de volant et appuyai de nouveau sur l'accélérateur.

C'est le genre de manœuvre qu'on ne réussit jamais... Mais cette fois-ci, l'arrière de mon Austin-Healey pivota à quarante-cinq degrés et, l'instant d'après, la voiture filait dans l'allée qui menait à la maison.

Je passai à soixante-cinq à l'heure devant les deux agents postés de chaque côté du portail ; j'étais déjà loin avant qu'ils aient seulement réalisé ce qui s'était passé.

Cinq cents mètres après la grille, j'aperçus un rassemblement de voitures garées sur la pelouse. Je braquai, stoppai à côté d'une voiture de ronde et descendis, pour me diriger vers le cercle lumineux formé par les faisceaux des projecteurs.

J'avais l'impression de revivre le même cauchemar... avec cette différence que la lumière était plus vive, et le groupe massé sans mot dire aux confins du cercle lumineux, plus compact. A cela près, tout était pareil – jusqu'au silence, pesant comme un linceul.

CHAPITRE XII

C'était le même eucalyptus d'Australie, et le cadavre était pendu à la même branche... Cette fois encore, il s'agissait d'un cadavre de femme complètement nu, aux cheveux du même blond que ceux de l'autre. Les deux agents, qui étaient en train d'escalader l'échelle pour couper la corde, n'étaient sans doute pas les mêmes, mais la différence s'arrêtait là.

Je la revoyais telle qu'elle m'était apparue, la dernière fois que je l'avais vue, devant la maison... L'après-midi était chaud et ensoleillé et, pourtant, Justine, les bras croisés, s'étreignait la poitrine et frissonnait, tout en me racontant ses cauchemars et ses appréhensions.

Quand ils l'eurent étendue par terre, je m'avançai avec le reste de l'assistance pour la regarder de près. J'avais un motif précis. D'ailleurs l'instant d'après, j'étais fixé. Son épaule portait la même marque au fer rouge, un « C » grossièrement tracé dans les chairs.

Le docteur Murphy s'agenouilla à côté du cadavre et commença à l'examiner. J'allumai une cigarette et m'éloignai vers la zone d'ombre, en bordure du cercle lumineux.

Une voiture stoppa derrière moi dans un grincement de freins. La portière claqua et, quand je tournai la tête, je vis Polnik qui s'avançait vers moi d'un pas pesant.

— Vous avez fait vite, lieutenant ! me dit-il quand il m'eut rejoint. Et le shérif, vous l'avez vu ?

— Pas encore.

Il jeta un coup d'œil sur le cadavre allongé par terre.

— Dégueulasse ! fit-il à mi-voix. C'est l'autre fille Randall, celle qui s'appelle Justine, hein ?

— Le plus dégueulasse de l'histoire, c'est que le type qui les a zigouillées toutes les deux ne peut mourir qu'une fois, répondis-je.

Murphy se releva en poussant un grognement. J'entendis alors la voix de Lavers demander :

— C'est comme l'autre fois, docteur ?

— Pas tout à fait, répliqua Murphy en secouant la tête. Celle-ci a été assommée avant d'être pendue. J'ai trouvé du sang coagulé et une plaie par contusion sur le cuir chevelu. La marque au fer rouge est la

même, shérif, comme vous pouvez le voir, et elle est toute récente.

— Ça s'est passé quand, à votre avis ? reprit Lavers d'une voix monocorde.

— Il n'y a pas longtemps – une heure au plus.

— J'ai reçu l'appel à onze heures vingt, dit le shérif en consultant sa montre. Ils ont dû trouver le cadavre presque tout de suite.

Murphy poussa un nouveau grognement, sortit du cercle lumineux et fut englouti par les ténèbres. Je me dirigeai vers Lavers. A mon approche, il tourna lentement la tête vers moi :

— Al Wheeler ! s'exclama-t-il quand il m'eut reconnu. (On aurait dit qu'il avait craché mon nom.) Alors, vous vous êtes enfin décidé à venir !

— Je suis venu aussi vite que j'ai pu, shérif, assurai-je d'un ton bénin. Mais j'ai été... retardé.

— Est-ce que vous vous rendez compte que tout ceci est votre faute ? me jeta-t-il. Cette jeune femme est morte, parce que vous êtes un incapable !

— Quoi ?

— En laissant Carson en liberté, vous lui avez permis de commettre un meurtre de plus, reprit Lavers d'un ton cinglant. Je vous l'ai dit, tout à l'heure, vous auriez dû l'arrêter. Mais vous ne l'avez pas fait – et voilà le résultat ! Rentrez chez vous, disparaissez, soûlez-vous – je ne veux plus vous voir ! C'est moi qui reprends l'enquête, Wheeler, à partir de l'assassinat de cette jeune femme !

— Et qu'est-ce que vous allez faire ?

— C'est déjà tout fait ! J'ai lancé un mandat d'amener contre Carson. Tout est surveillé : les avions, les trains, les routes – il n'ira pas loin !

— Vous êtes déjà monté au manoir, shérif ?

— Pas le temps !

— Vous devriez y aller, lui conseillai-je. Carson s'y trouve peut-être encore !

Il me regarda, les yeux ronds, avant de foncer vers sa voiture, en entraînant Polnik au passage. Je le rattrapai au moment où il s'installait sur la banquette arrière et me glissai à côté de lui. Le sergent s'installa par devant, à côté du chauffeur.

— A la maison des Randall, aboya Lavers.

L'instant d'après, nous roulions dans l'allée.

— Combien d'hommes avez-vous, shérif ? demandai-je.

— Huit. Deux devant le portail, quatre aux projecteurs, un au poste radio mobile, et un devant la maison... Nom de nom ! Wheeler,

je n'ai pas le temps de-répondre à vos questions idiotes ! Je vous ai dit de me foutre le camp !

Je commençai à en avoir ma claque.

— Ecoutez, shérif ! fis-je en scandant mes mots. Vous êtes gras, vous êtes laid, vous avez les pieds plats, mais vous n'êtes pas un imbécile, contrairement à l'opinion générale.

Je vis Polnik sursauter. Lavers, lui, manqua de s'étrangler ; en mon for intérieur, j'aurais presque souhaité le voir s'étrangler pour de bon !

— C'est à moi que vous avez confié l'enquête, repris-je, et c'est moi qui commande ! Si vos reproches sont justifiés, si j'ai commis une erreur en laissant Carson en liberté, ma carrière dans la police est finie de toute façon. Par conséquent, vos menaces me font autant d'effet qu'une bouteille de scotch à un membre fondateur de la Ligue anti alcoolique !

— Quoi ?... bredouilla-t-il. Vous... !

— Tout à l'heure, je me suis retrouvé ligoté dans le bureau d'Amoy, après avoir été assommé. Amoy, lui, a reçu une balle dans la tête. Autrement dit, nous avons deux meurtres sur les bras. Ne vous occupez donc pas de moi, shérif, vous n'en avez pas le temps !

La voiture stoppa devant la maison, je ne pus en dire plus long. En descendant, j'aperçus la Lincoln noire arrêtée juste devant nous.

— Ça, c'est la voiture de Carson, dis-je. Par conséquent, il doit être là.

— C'est ce qu'on va voir ! fit Lavers d'un ton rogue, en gravissant les marches du perron.

— Polnik ! dis-je en empoignant le sergent par le bras. Tu vas fouiller cette voiture. Si je ne me trompe pas, tu y trouveras un fer à marquer les bestiaux.

Je rejoignis Lavers sur le perron, au moment où la porte s'ouvrait. Nous entrâmes, en passant devant le maître d'hôtel, immobile comme une statue.

— Où sont les survivants, Ross ? lui demandai-je.

— Dans le living-room, monsieur. Si vous voulez me suivre...

— Voilà ce qui me plaît chez un maître d'hôtel, dis-je à Lavers, en emboîtant le pas à Ross. Il sait se tenir à sa place ! Ross est le genre de gars à bondir le premier dans le canot de sauvetage quand le bateau est en train de couler. Il disposera les coussins en caoutchouc-mousse, s'assurera que le champagne est frappé à point et retournera sur le pont dangereusement incliné pour aider son maître à monter dans le canot. Et tandis que l'eau montera lentement, il se tiendra au garde-à-vous sur le pont du navire en perdition, et agitera respectueusement le bras en guise d'adieu.

Ross ouvrit la porte du living-room et s'effaça pour nous laisser entrer.

— Très drôle, lieutenant ! dit-il froidement. Mais quelque peu déplacé...

— Du train où vont les choses, lui répliquai-je, il ne vous restera plus bientôt qu'une multitude de trous de serrure et plus personne à regarder !

Lavers s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce quand il aperçut Carson ; il s'immobilisa, les yeux fixés sur lui.

— Par exemple ! grommela-t-il. Je n'aurais jamais cru que vous auriez le toupet de rester là !

Carson lui jeta un coup d'œil inquiet, avant de se tourner vers moi d'un air interrogateur. Ne sachant quel était le moindre mal, il finit par trouver une solution de compromis en gardant les yeux fixés dans le vague, à mi-distance du shérif et de moi.

Francis commença par exhiber ses dents de-cheval, mais se hâta de les cacher en voyant l'air résolu du shérif.

— Eh bien, shérif, fit Lavinia Randall d'une voix coupante. Quand nous serons tous morts, je suppose que vous finirez par trouver l'assassin !

Lavers s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Gene Carson, déclara-t-il d'une voix empâtée, je vous arrête pour le meurtre d'Alice et de Justine Randall !

— Grotesque ! grinça Lavinia Randall.

Les joues du shérif s'empourprèrent.

— Personne ne vous a demandé votre avis, madame ! lui lança-t-il.

— Shérif, rétorqua-t-elle d'une voix glaciale, je vous prie de ne pas me parler sur ce ton ! Vous oubliez que vous êtes dans la maison des Randall !

Je jetai un coup d'œil sur Ross, qui se tenait dans l'embrasure de la porte, avant de m'adresser à la mère Randall.

— Veuillez excuser le shérif, madame Randall, fis-je poliment. Il n'a pas eu le privilège de servir la famille pendant vingt-cinq ans...

— Mais je ne suis pas un assassin, moi ! s'écria Carson, l'air hagard. Vous êtes fou !

— Fou à lier, renchérit la mère Randall.

Je la regardai plus attentivement. Elle se tenait très raide, dans un fauteuil en bois sculpté, les yeux grands ouverts, toujours très maîtresse d'elle ; la mort de sa seconde fille n'avait même pas réussi à la désarçonner. Mais son regard n'était plus le même ; j'y lisais quelque chose qui ressemblait à la terreur...

Carson avait les traits tirés et paraissait las, traqué, vaincu ; il sentait la haine implacable de Lavers et savait qu'il ne pouvait y échapper.

— Le shérif a des preuves accablantes contre vous, dis-je à Carson.

— Quelles preuves ?

— Vous étiez amoureux d'Alice Randall, repris-je. Peut-être espériez-vous l'épouser. Mais vous avez appris qu'elle avait une liaison avec Duke Amoy. Elle vous a dit qu'elle était enceinte de lui, et ce fut la goutte qui fit déborder le vase – vous l'avez tuée... C'est vous qui l'avez marquée au fer rouge. Justine avait deviné ce que signifiait ce « C » : ça voulait dire : « Catin ».

» Vous avez combiné votre alibi avec Francis et Justine. Comme vous saviez que Ross pouvait vendre la mèche, vous avez tenté de le tuer pour l'obliger à se taire. Vous avez tenté de tuer Francis pour la même raison, mais vous avez été dérangé par sa femme, qui est rentrée avant que vous ayez pu achever votre besogne. Lorsque je vous ai dit, cet après-midi, que votre alibi ne tenait plus, vous avez soigneusement pesé le pour et le contre, et vous vous êtes dit que ni Ross ni Francis n'oseraient témoigner contre vous, car ils auraient trop peur, après les deux tentatives de meurtre dont ils avaient failli être victimes.

» Mais il restait Justine – elle risquait de vous trahir. Vous l'avez donc tuée, en la marquant du même « C » que sa sœur, par une espèce d'aberration démente...

Carson secoua la tête avec accablement.

— Vous êtes si loin de la vérité que c'en est incroyable, lieutenant ! dit-il d'une voix brisée. Comme je vous le disais cet après-midi, dans mon bureau : quelles preuves avez-vous ?

Je me tournai vers Ross.

— Vous savez que c'est Carson qui a voulu vous tuer – c'était sa voiture, et c'est lui qui était au volant. Allons, avouez-le !

Ross se passa la langue sur les lèvres avant de répondre.

— Eh bien, monsieur, je...

— Vous ne pouvez plus sauver l'honneur de la famille, lui dis-je. C'est de l'histoire ancienne, maintenant !

— Vous avez raison, lieutenant, dit-il en baissant la tête. Oui, c'est bien M. Carson qui m'a précipité dans le ravin. Il était au volant de sa Lincoln. Je me suis retourné au moment où il commençait à me doubler et, bien entendu, je l'ai reconnu. Ma dernière pensée fut qu'il allait me tuer... Après, tout s'est passé si vite que je...

— Bien joué, Wheeler ! grommela Lavers. Dommage qu'il soit trop tard... Cette jeune femme serait encore en vie, si vous aviez...

— Oh ! la ferme ! fis-je, excédé. Shérif, vous me faites mal aux seins !

Avant que Lavers ait eu le temps de riposter, Carson prit la parole.

— Bon, eh bien, j'avoue ! dit-il d'une voix de fausset. Oui, j'ai essayé de tuer Ross, mais je ne faisais que me défendre. Vous ne comprenez donc pas ? Etes-vous aveugle pour ne pas voir qu'il...

— Les Randall, proclama soudain Lavinia Randall sur le ton de la conversation mondaine, font partie de la meilleure société de Californie. (Elle eut un sourire condescendant qui ne s'adressait à personne en particulier.) Etre invité chez les Randall, dans cette atmosphère raffinée, c'est vraiment un privilège que...

— Mère ! lui lança Francis. (Il se tourna alors vers nous d'un air contrit.) Ma mère a parfois des absences, expliqua-t-il. La tension nerveuse, sans doute... Elle vient de citer l'article d'un magazine paru il y a dix ans. Ça ne veut rien dire.

Il contempla l'index de sa main gauche avant de se mettre à le mordiller avec application.

— Revenons-en à ce soir, dis-je. Qui a découvert le cadavre ?

— C'est moi, monsieur, répliqua Ross. Mlle Justine s'était retirée de bonne heure. Quelque temps après, sa femme de chambre a constaté qu'elle ne se trouvait plus dans sa chambre. Je l'ai cherchée dans toute la maison, mais comme je ne la trouvais pas, je suis sorti dans le parc, et...

— Carson et Francis Randall ont passé la soirée ici ?

— M. Francis est arrivé un peu après sept heures, monsieur, et M. Carson environ une heure après.

— Est-ce qu'ils sont restés tout le temps avec Mme Randall ?

— M. Francis lui a tenu compagnie, oui, monsieur, mais M. Carson s'est absenté une demi-heure – juste avant que la femme de chambre ne s'aperçoive de la disparition de Mlle Justine.

— Il ment ! cria Carson. Je n'ai pas bougé d'ici de la soirée ! (Il jeta un regard suppliant à Mme Randall.) Vous le savez bien, dites-leur que c'est la vérité !

— Nous nous sommes beaucoup occupés d'œuvres de bienfaisance, fit gaiement Lavinia. Il y avait tant d'immigrants qui arrivaient du Mexique et qui cherchaient du travail ! A l'époque, ils ne trouvaient pas d'embauche – quelle misère ! Nous faisions de notre mieux ; on leur donnait des paniers de provisions, de vieux vêtements pour les enfants...

— Mère ! lança de nouveau Francis d'un ton comminatoire.

Elle se tut et tourna la tête vers lui d'un air interrogateur :

— Oui, chéri ?

— Vous divaguez ! Faites attention, je vous en prie !

— Je suis confuse, chéri, fit-elle en le gratifiant d'un sourire affectueux. Mon petit Francis... je me demande ce que tu fais de toutes ces pièces de monnaie que tu ramasses pour les mettre dans ta tirelire ?

— C'est probablement comme ça qu'il a lancé à Pin City les parties de passe anglaise ! hasardai-je.

Francis me jeta un regard haineux. Soudain, il sursauta ; Carson venait de l'apostropher avec véhémence :

— Dites-leur, Francis ! Vous savez que je n'ai pas bougé d'ici !

L'espace d'un instant, Francis cessa de se mordiller le doigt ; puis, il haussa les épaules et recommença. Carson le dévisageait fixement, les yeux ronds ; tout à coup, il fut secoué d'un tremblement convulsif.

Un pas pesant retentit dans l'antichambre et Polnik fit son entrée. Il me regarda en souriant d'un air triomphant.

— Lieutenant, vous êtes formidable ! Il y était effectivement, dans le coffre arrière, sous un tas de fouillis !

S'approchant de moi, il me tendit un tube métallique. Je m'en emparai et vis que c'était un fer à souder électrique dont l'extrémité avait été modifiée pour former un « C » grossier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lavers avec curiosité.

— Un fer à marquer, répondis-je. Le dernier cri de la technique. Il suffit de le brancher et, en trente secondes, il est chauffé à blanc. Simple comme bonjour – j'aurais dû y penser !

— Parfait ! déclara Lavers avec entrain. Et on l'a retrouvé dans le coffre arrière de la voiture de Carson !

— Oui, c'est là qu'on l'a retrouvé, reconnus-je. Mais rien ne prouve que c'est Carson qui l'y avait déposé !

— Où voulez-vous en venir, nom de nom ? s'écria le shérif.

— Jusqu'ici, fis-je observer, nous avons oublié un détail, shérif : l'assassinat de Duke Amoy. Vous souvenez-vous de ce que Ross a dit ? Carson s'est absenté de cette pièce pendant une demi-heure. Or, pendant ce laps de temps, il lui aurait fallu tuer Justine Randall, filer en voiture à Pin City, au « Club Confidentiel », descendre Amoy et revenir ici. Tout ça en trente minutes. Qu'en dites-vous ? (Je secouai la tête d'un air catégorique.) Moi, pour ma part, je ne pourrais pas y arriver, pas même avec une Austin-Healey !

CHAPITRE XIII

Brandissant le fer à marquer, je désignai le portrait qui surmontait la cheminée.

— Voyez la tête du fondateur de la dynastie Randall, dis-je. Contemplez les traits de Stuart Randall !

— Qu'est-ce que c'est encore que ce bla-bla-bla ? glapit Lavers.

— C'est par lui que toute l'affaire commence. Il s'est enrichi en se livrant à l'immigration clandestine de Mexicains – il y a quelque vingt-cinq ans. Comme il avait fait fortune par des moyens illicites, il n'avait nulle envie de payer des impôts. Il s'est donc abouché avec un jeune avocat débrouillard, à qui il a confié le soin d'arranger les choses.

Je regardai Carson.

— C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, répondit-il en hochant la tête. L'avocat en question, c'est moi.

— Vous nous auriez évité à tous un tas d'ennuis si vous me l'aviez avoué cet après-midi, quand je suis venu vous voir à votre bureau !

— Ma carrière est fichue, répliqua Carson. Cette histoire va sans doute me mener en prison ; or, à ce moment-là, je ne pensais pas que vous arriveriez à réunir suffisamment de preuves contre moi...

Je jetai un coup d'œil sur Lavinia Randall : à en juger par sa mine, elle était toujours plongée dans l'évocation du passé.

— Stuart Randall a donc laissé tomber le trafic des immigrants clandestins pour se faire une situation honorable. Il a investi son argent dans des affaires tout ce qu'il y a de licite, aidé en cela par un collaborateur enthousiaste qui ne désirait qu'une chose : faire partie de la bonne société. J'ai nommé son épouse bien-aimée. Les Randall prospérèrent et leur union fut bénie à quatre reprises : ils eurent trois enfants et un majordome.

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, Wheeler ! me lança Lavers. Si vous continuez, je vous tords le cou !

— Le majordome, poursuivis-je en m'adressant à Carson, était l'associé de Stuart Randall dans le trafic des immigrants, n'est-ce pas ?

— Associé pour un tiers, confirma Carson. Quand Randall décida d'arrêter les frais, Ross prit sa part et disparut. Un an après, il était de

retour, complètement fauché. Randall le prit à son service en souvenir du bon vieux temps. Il semblait très attaché à la famille.

— Et comment ! Mais la mort de Stuart Randall mit un terme à cet attachement. Ross se dit que c'était le moment ou jamais de se tailler la part du lion dans le patrimoine familial. Il menaça les Randall de révéler l'origine de leur fortune... Pour Mme Randall, c'était pire que la mort, car elle risquait de perdre ce prestige mondain qu'elle avait eu tant de mal à acquérir...

» De plus, le fisc n'allait pas manquer de fourrer le nez dans ses affaires. Avec les arriérés d'impôts et les amendes qu'elle aurait à payer, c'était la ruine.

» Pour moi, Mme Randall aurait préféré indemniser Ross, mais Francis, qui ne les attache pas avec des saucisses, était contre. Francis devient malin dès qu'il s'agit de fric. Il s'est dit que si Ross mettait sa menace à exécution, il serait dans le bain, lui aussi ; d'un autre côté, si les Randall cédaient au chantage, ils se feraient saigner à blanc et il ne leur resterait plus un radis.

Ross se tenait toujours dans l'embrasure de la porte, en affichant un air d'incrédulité polie.

— Quand Ross a compris que ça ne prenait pas, il a changé son fusil d'épaule et s'est mis à terroriser les Randall.

— Terroriser ? répéta Lavers.

— Il les a menacés de les tuer, un par un, s'ils ne crachaient pas au bassinet !

— Wheeler, vous êtes complètement fou ! déclara Lavers d'une voix coupante. Comment se peut-il... ?

J'allumai une cigarette et aspirai avidement la fumée.

— Songez aux gens que Ross a menacés, shérif ! dis-je. Tous des mollassons – à part, peut-être Mme Randall... et encore, ces années de vie mondaine l'ont ramollie, elle aussi. Il se peut que personne n'ait pris Ross au sérieux – du moins, jusqu'à l'assassinat d'Alice. Mais la marque au fer rouge – ce « C » signifie en définitive « Clandestins » et non « Catin » – a rafraîchi la mémoire de tous les membres de la famille.

Francis décida de se consacrer à l'index de sa main droite, qu'il inspecta attentivement. L'examen l'ayant apparemment satisfait, il se mit à le mordiller avec entrain.

— Voilà comment les choses se sont passées, shérif, repris-je. Toute la famille connaissait l'assassin, mais en révélant son nom à la police, ils perdaient tout ce qu'ils possédaient !

Lavers épongea machinalement la sueur qui perlait sur son front.

— C'est... c'est..., commença-t-il, puis se tut en hochant la tête.

— La solution qu'ils ont trouvée tombe sous le sens, poursuivis-je. Il leur fallait tuer Ross – pour eux, c'était le seul moyen de s'en sortir. C'est Carson qui en a été chargé. Il était dans le bain au même titre que les Randall, car si on apprenait la vérité sur l'origine de leur fortune, il était lessivé, lui aussi.

» Mais Carson a raté son coup, comme vous le savez. Et Ross a riposté du tac au tac en essayant d'étrangler Francis. Il n'avait d'ailleurs nullement l'intention de le tuer : il voulait simplement lui faire peur, pour que Francis s'oppose, à l'avenir, à une nouvelle tentative d'assassinat contre le majordome.

— Et Amoy ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? demanda Lavers.

— Alice lui avait parlé des menaces de Ross. Amoy ne l'avait pas crue, mais l'assassinat d'Alice lui a ouvert les yeux. C'est alors qu'il a résolu de faire chanter Ross pour avoir sa part du gâteau. Amoy a menacé Ross de répéter à la police les confidences d'Alice Randall. Par conséquent, il ne restait plus à Ross qu'à se débarrasser d'Amoy.

— Mais pourquoi assassiner Justine Randall aussitôt après ? reprit le shérif.

— Une fois qu'il est lancé, un assassin ne peut plus s'arrêter. Ross s'est évertué à jeter les soupçons sur Carson. S'il y avait réussi, il aurait été tranquille – car même si Carson avait fini par avouer pour sauver sa tête, personne ne l'aurait cru.

» Ross a donc pris un billet adressé par Carson à Justine. Il a arraché le haut de la feuille portant le nom de Justine, et a fourré le billet dans la poche du manteau d'Alice, où je ne pouvais manquer de le trouver. Il a attendu son heure pour démolir l'alibi de Carson, le soir de l'assassinat d'Alice. Mais il savait que ce soir-là, Carson se trouvait dans la chambre de Justine et que celle-ci l'avouerait pour sauver son amant. Il fallait donc à tout prix empêcher Justine de fournir un alibi à Carson.

» Ross a marqué Justine d'un « C » – toujours les « Clandestins » – pour rafraîchir une fois de plus la mémoire des survivants. Tout à l'heure, quand j'ai accusé Carson, Ross n'a pu résister à l'envie de confirmer que c'était Carson qui avait voulu le tuer, pour compléter le faisceau de preuves réunies contre lui. La preuve ultime, ça devait être la découverte du fer à souder dans le coffre arrière de la voiture de Carson. Bien entendu, c'est Ross lui-même qui l'y avait caché !

Ross éclata, sur ces entrefaites, d'un rire sardonique.

— Félicitations, lieutenant ! fit-il. Vous avez une imagination débordante !

— Laissez tomber le rôle de majordome ! lui dis-je avec lassitude. Rideau !

— C'est un tissu de mensonges du commencement à la fin, déclara posément Ross. Je suis certain que le shérif n'en est pas dupe, pas plus que moi !

Il me dévisageait avec assurance et je discernai, au fond de ses yeux, une lueur moqueuse.

— Si ce que vous venez de dire est vrai, lieutenant, dit-il, prouvez-le. Quelles preuves avez-vous ?

J'étais coincé, il le savait. De preuves, je n'en avais point, si ce n'était l'aveu de Carson, désormais sans valeur. Pendant tout le temps que j'avais débité ma petite histoire, j'avais en mon for intérieur souhaité ardemment voir Ross s'effondrer avant que j'aie terminé. J'aurais dû écouter Lavers, quand il m'avait déclaré que nous avions affaire à un fou, à un maniaque de l'assassinat.

Un léger sourire flottait sur les lèvres de Ross.

— Alors, et ces preuves, lieutenant ? répéta-t-il doucement.

Je jetai un coup d'œil sur Francis, mais la lumière qui se reflétait dans les verres de ses lunettes me dissimulait son regard.

— Dites-le au shérif, lui enjoignis-je. Vous savez que c'est la vérité – dites-lui ?

Francis ôta son index de la bouche.

— Vous êtes fou, lieutenant ! fit-il d'une voix ténue. On dirait une histoire d'Edgar Poe, ma parole !

Il sourit méchamment, en montrant ses grandes dents de rongeur, puis pinça de nouveau les lèvres.

— Alors, vous croyez qu'il va s'arrêter en si beau chemin ? demandai-je. Mais il va vous prendre jusqu'au dernier *cent*, Francis ! Il vous saignera à blanc !

— Lieutenant, vous êtes survolté, fit-il d'une voix chargée de reproche. Calmez-vous, je vous en prie ! Vous êtes capable de n'importe quoi, dans un état pareil !

Je me tournai alors vers Lavinia Randall, qui n'avait pas bougé de son fauteuil en bois sculpté et se tenait raide comme un piquet.

— Madame Randall, dis-je, voilà l'homme qui a assassiné de sang-froid vos deux filles. Vous ne voulez donc pas qu'il soit châtié ?

L'œil dans le vague, elle demeura muette, comme si elle ne m'avait pas entendu.

— Madame Randall ! hurlai-je de toute la force de mes poumons.

Elle redressa brusquement la tête et un sourire apparut sur ses lèvres. C'était comme si on avait glissé une pièce dans un appareil : le disque s'était mis à tourner.

— Le Club de Vista Valley ? fit-elle d'un air animé. C'est notre

foyer, en quelque sorte. Stuart était membre fondateur, et premier président, vous savez... Mais oui, parfaitement, il a été président quatre fois. Nous nous occupons beaucoup du Club, vous savez... Nous préférons avoir peu de membres, mais tous triés sur le volet – rien que des amis, des gens de notre milieu. En effet, nous avons une liste d'attente vieille de quinze ans... Entendu, ma chère, je verrai ce que je peux faire pour votre yachtman de mari !

Le disque était terminé ; elle retomba dans son mutisme. Lavers secoua lentement la tête.

— Rien à faire, Wheeler, dit-il. Vous n'arriverez à rien avec ces gens-là.

— Alors quoi, on laisse tomber ? répliquai-je rageusement. On va serrer la main de Ross en lui disant : « C'est le meilleur qui a gagné » ? C'est ça que vous voulez ?

Lavers ressemblait à un taureau harcelé par les picadors et agitait la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

— Nom de nom ! Wheeler, je n'y comprends plus rien ! finit-il par s'écrier en désespoir de cause. Votre histoire se tient, mais comme l'a dit Ross, vous n'avez aucune preuve. Or, pour ce qui est de Carson, nous avons des preuves – sans parler du fait qu'il a avoué lui-même avoir tenté d'assassiner Ross !

Je vis l'air railleur de Ross et détournai les yeux – que pouvais-je faire, à part ça ? En serrant machinalement les poings, je sentis soudain le contact froid du métal au creux de ma main. J'avais oublié le fer à souder...

Un fil électrique de cinq mètres environ était enroulé autour de la poignée et se terminait par une fiche de contact. Je jetai un coup d'œil autour de moi, en quête d'une prise de courant. Il y en avait une tout près de Francis, derrière son fauteuil, à soixante centimètres du sol. Je me levai et me dirigeai de ce côté-là. Francis ôta son doigt de la bouche et me suivit des yeux.

Je déroulai le fil, enfonçai la fiche dans la prise et attendis en gardant le fer à marquer dans la main. Les assistants m'observaient en silence, sauf Mme Randall qui continuait à regarder dans le vague. Petit à petit, le bout du fer commença à rougeoyer.

— Vous savez, shérif, fis-je à haute voix, maman Randall n'y est plus du tout ! (J'épiaï Lavinia Randall tout en continuant à parler.) Je me suis laissé dire que le Club de la Vallée est complètement fichu. Parmi les gens de la Vallée, personne n'y met plus les pieds – d'ailleurs, maintenant, la première cloche venue peut s'inscrire au Club à condition de casquer !

Il me sembla, l'espace d'un instant, voir la figure de Mme Randall se crispier, mais je n'en étais pas sûr.

Le fer à souder était rouge et le « C » brillait d'un éclat sinistre. Je le brandis devant moi, de façon à bien le faire voir tant à Francis qu'à sa mère.

— Les Randall sont devenus des moins que rien, repris-je en parlant lentement. Depuis quarante-huit heures, leur nom a disparu sous un tas d'immondices. Personne ne le retrouvera jamais, car personne ne se donnera la peine de le chercher... Quant à leur fortune, il n'en restera guère, une fois que le fisc aura mis son nez dans leurs affaires !

Francis accusa le coup et se mit à se tortiller sur son siège. Mais l'œil de Mme Randall demeura vague ; impossible de savoir si elle m'avait entendu.

J'allai me placer derrière le fauteuil de Francis – mon ultime espoir...

— Vous savez ce qu'il leur a fait, n'est-ce pas ? lui demandai-je. Il a drogué Alice, et il a assommé Justine. Il les a dévêtues, les a traînées, nues à travers la maison, jusque dans le parc, leur a passé une corde au cou et les a pendues à l'eucalyptus...

» Mais avant de les sortir de leurs chambres. (Je baissai la voix et me mis à chuchoter.), il a branché ce fer qu'il a eu tant de mal à façonner. Et le fer est devenu rouge, comme en ce moment...

Je brandis le fer incandescent sous le nez de Francis, pour lui faire sentir la chaleur, et le vis frissonner.

— Alors, il a appuyé ce fer rouge contre leur chair, clamai-je, il a consumé les tissus vivants, il les a calcinés... C'était vos sœurs, Francis, la chair de votre chair, le sang de votre sang... leur douleur est la vôtre ! Leur martyre aussi, c'est le vôtre.

Francis gémit et se couvrit la figure des deux mains. J'espérais qu'il allait dire quelque chose, mais il continua à se taire. Je sentis alors que j'avais perdu, et le ricanement goguenard de Ross ne fit que me confirmer cette certitude.

Soudain, j'entendis un sanglot étouffé, désespéré. Lentement, je tournai la tête pour regarder Lavinia Randall. Les derniers vestiges de son masque mondain s'étaient effacés, laissant désormais son visage complètement à nu.

— Vous avez raison, murmura-t-elle douloureusement. C'était la chair de ma chair et je les ai trahies... Plus rien n'a d'importance – je veux que l'homme qui les a assassinées soit châtié !

Elle tourna légèrement la tête pour dévisager le shérif.

— Tout ce que le lieutenant a dit sur Ross est vrai, déclara-t-elle avec simplicité. Je suis prête à témoigner contre lui.

Francis sursauta, l'air effaré.

— Oui, finit-il par marmonner, oui, c'est vrai. Mère l'a dit, c'est Ross le coupable.

— Et voilà ! dis-je en m'adressant à Lavers. Selon la formule consacrée, les carottes sont cuites, shérif.

— Pas si vite, Wheeler ! clama une voix rauque.

Je tournai les yeux dans cette direction et constatai que Ross brandissait un revolver, celui sans doute dont il s'était servi pour tuer Duke Amoy. Mon estomac se contracta douloureusement.

Ross braqua son arme en direction de Lavers et de Polnik.

— Si vous ne tenez pas à mourir au champ d'honneur, déclara-t-il posément, restez où vous êtes et ne bougez pas !

Puis se tournant vers moi :

— Bien joué, lieutenant ! J'aurais dû me rappeler que vous avez tendance à tout dramatiser. C'est un peu farfelu, parfois, mais ça fait son petit effet.

— Merci, dis-je d'un air morne.

— J'aurais dû vous liquider en même temps qu'Amoy, reprit-il d'une voix sifflante, mais vous n'avez rien perdu pour attendre... Estimez-vous heureux, Wheeler, de vous en tirer à si bon compte. Si j'avais plus de temps, je me ferais un plaisir de vous faire une petite démonstration de ce que je veux dire !

— Dans la bouche d'un gars qui s'est donné tant de mal à bricoler un fer à marker, ces paroles me vont droit au cœur, Ross, j'ai pigé !

Il me braquait maintenant son revolver en pleine gueule.

— Sans vous, j'emportais le magot ! fit-il rageusement. Je leur aurais tout pris, jusqu'au dernier dollar !

Il baissa les paupières et son regard se fit lointain, comme celui de Francis, de temps à autre. Ça le faisait ressembler à un vautour au moment où il s'apprête à déchiqeter sa proie.

J'avais bien un revolver, comme tous les flics, mais il se trouvait sous l'aisselle, dans l'étui – autrement dit, impossible en l'occurrence de dégainer. Il me fallait faire diversion à tout prix, mais comment ?

Soudain, je m'aperçus que je tenais toujours le fer à marker à la main, et que son extrémité était toujours incandescente. Recroquevillé sur son fauteuil, Francis se trouvait juste devant moi : c'était donc lui qui, fatalement, allait me servir à détourner l'attention du tueur.

J'élevai le fer rouge tout près de la nuque de Francis, juste au-dessus du col. Francis poussa un hurlement et fit un bond, comme l'animateur d'un discorama qu'on accuserait de s'y connaître en musique.

Je plongeai derrière son fauteuil, tout en m'efforçant désespérément de sortir mon revolver, quand j'entendis claquer deux

coups de feu. Le hurlement de Francis cessa brusquement et le silence tomba.

Ross tira deux fois encore ; je perçus le bruit mat des balles qui s'enfonçaient dans le mur derrière moi, juste à l'endroit où aurait dû se trouver ma tête, comme je pus le constater par la suite.

Mais à ce moment-là, ma tête et ma main droite, qui tenait le revolver, se trouvaient à l'abri du fauteuil. Ross s'était attendu à me voir réapparaître au-dessus du dossier, ce qui me donna un léger avantage sur lui : mettons, un dixième de seconde – autrement dit, une éternité... ça revenait au même.

J'appuyai alors à deux reprises sur la détente de mon calibre 38 ; l'œil droit de Ross s'enfonça alors dans une sorte d'entonnoir écarlate ; un second trou, bien net, apparut aussitôt après dans sa gorge.

La suite ne fut guère spectaculaire : j'eus même l'impression d'avoir été volé. Ross se contenta de fléchir les jambes et tomba à genoux. Il y demeura un instant, retenu par le chambranle, puis il s'abattit en avant, la tête la première.

Je ramassai le fer, qui avait brûlé le tapis, et tirai sur le fil pour arracher la fiche de la prise. Puis, je traversai la pièce et déposai l'instrument de torture sur le dessus en marbre de la cheminée, où il ne risquait plus de causer de dégâts.

Alors seulement, je me décidai à jeter un coup d'œil sur Francis Randall. Il était couché par terre, sur le côté, la figure figée dans une affreuse grimace, les yeux grands ouverts et pleins d'épouvante. Les deux premières balles tirées par Ross l'avaient touché en pleine poitrine – il était mort.

Je me dis que Ross avait dû tirer instinctivement quand Francis avait soudain bondi de son fauteuil. Il n'avait sans doute pas l'intention de tuer Francis ; pas plus que lui, je ne m'attendais à voir celui-ci écopé de deux balles. Mais j'avais beau faire, je n'en éprouvais aucun regret dès que je me souvenais d'Alice et de Justine Randall...

Lavers me regarda en haussant les épaules.

— Pour une fois, dit-il, je ne vous donne pas tort !

Polnik battit des paupières et secoua vigoureusement la tête à plusieurs reprises.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé, au juste ? demanda-t-il.

— Va te faire voir ! lui répondis-je. Si tu t'imagines que je vais tout reprendre par le commencement, tu te fourres le doigt dans l'œil !

CHAPITRE XIV

Le lendemain, en fin d'après-midi, assis dans le fauteuil des visiteurs – celui qui est rembourré – je contemplais le sourire radieux du shérif.

— Pour ce qui nous concerne, Wheeler, l'affaire est classée, fit-il allègrement. Les gars du fisc vont s'occuper de Carson, et de la fortune des Randall... J'ai l'impression qu'il ne restera pas grand-chose ni de l'un ni de l'autre, quand ils auront terminé !

— Et la tentative de Carson contre Ross ?

— J'ai décidé de passer l'éponge, déclara-t-il, magnanime. Au fond, ce n'était pas d'un meurtre, qu'il s'agissait ; c'était plutôt une « destruction de nuisible ». Alors...

— Tout à fait d'accord.

Lavers reprit son sérieux.

— Nous avons le témoignage de Mme Randall, fait sous la foi du serment. Elle va entrer dans une maison de santé pour un traitement assez long, sur le conseil de son médecin. Je crois que la propriété des Randall va être mise en vente.

— Si je pouvais plaindre quelqu'un, dans cette affaire – à part les deux petites, bien entendu – je crois que je plaindrais Lavinia Randall...

— Bien entendu, acquiesça poliment Lavers.

Sortant un cigare de la poche supérieure de son veston, il enleva la bague avec soin.

— Je crois que nous sommes au bout de nos peines, Wheeler, dit-il. Vous pouvez prendre un peu de repos – jusqu'à demain matin, à neuf heures précises !

— Vous voulez dire que je puis disposer de ma nuit ? fis-je, l'air émerveillé.

Lavers me foudroya du regard, s'éclaircit la gorge et poursuivit.

— Je vous dois des excuses, Wheeler, pour hier soir ; j'étais convaincu que vous auriez pu sauver la vie de Justine Randall en arrêtant Carson. J'avais tort...

— N'en parlons plus, shérif, fis-je magnanime. A ce moment-là, vous ne pouviez pas savoir. D'ailleurs, je crois me souvenir que je vous

ai traité de tous les noms... J'ai même dit que vous étiez vieux, obèse et que vous aviez les pieds plats.

Il sursauta.

— Etait-ce nécessaire de me le rappeler ?

— Je serai franc, repris-je. Je ne pense pas du tout que vous soyez vieux !

J'étais déjà devant la porte quand il me cria d'attendre.

— Encore une chose, Wheeler. Expliquez-moi pourquoi Ross ne vous a pas descendu en même temps qu'Amoy, alors qu'il vous avait à sa merci ?

— Parce qu'il tenait beaucoup à moi ! Il s'était donné tant de mal pour me convaincre de la culpabilité de Carson qu'il ne voulait pas perdre le fruit de tous ses efforts !

J'ouvris la porte et franchis le seuil d'un pas alerte. Je me disais que si je m'attardais davantage, Lavers finirait par me demander des explications au sujet de la note de frais de Polnik au « Club Confidentiel » !

— Oh ! oh ! roucoula-t-elle voluptueusement. Non. Ne fais pas ça...

— Donne-moi une raison valable, une seule !

— Ça me démoralise...

Puis elle fit de nouveau « Oh » et le son mourut au fond de sa gorge.

Juste à ce moment-là, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Nous sursautâmes tous les deux.

— Ne bouge pas, Al ! implora-t-elle. Tu l'as dit toi-même, l'autre fois...

— Judy, mon ange, l'autre fois, c'était le téléphone. Une porte, il faut l'ouvrir, parce que ça peut être la chance de ma vie.

Je sautai du divan et me remis debout.

— Je reviens, dis-je à Judy, juste le temps d'aller ouvrir.

— Dépêche-toi !... murmura-t-elle. Je recommence déjà à me sentir toute refoulée !

J'ouvris la porte d'entrée au moment où la sonnette retentissait pour la seconde fois. Une femme se tenait devant moi – une femme tout en or. Elle me repoussa pour foncer dans le living-room mais, quand je l'eus rattrapée, il était trop tard.

Mélanie Randall, les poings sur les hanches, contemplait Judy d'un air plein de mépris.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-elle d'un ton glacial. Des amours ancillaires, maintenant ?

— Non mais... ! s'exclama Judy, furibonde. Pour qui vous prenez-vous ?

— Pour sa femme, ma belle ! proclama Mélanie en mettant dans le mot « femme » le maximum de dignité outragée.

On entendit alors un hurlement du côté du divan et Judy se mit à chercher frénétiquement ses vêtements. Elle fut habillée en moins de soixante secondes, ce qui est un record pour n'importe quelle femme.

J'aurais dû remettre Mélanie à sa place, mais comme j'avais l'impression que ça ne servirait à rien, je m'en abstins. Je me contentai d'allumer une cigarette en me disant que tout était ma faute, car j'avais oublié qu'en fait le meilleur ami de l'homme a quatre pattes et répond au nom d'Azor.

Judy rajusta le dernier pli de sa robe, se leva et ramassa son sac. Pendant quelques instants, elle demeura immobile en face de moi.

— Espèce de... espèce de Barbe-Bleue ! finit-elle par dire.

Elle lança le bras droit en avant et me frappa à l'œil avec le coin de son gigantesque sac. Après quoi, elle sortit en courant et claqua la porte avec fracas, ce qui n'augurait rien de bon pour l'avenir, quant à mes relations avec mon propriétaire.

— Pauvre Al, susurra tendrement Mélanie. Voulez-vous que je vous mette un bifteck sur l'œil ?

— Versez-moi plutôt à boire, fis-je amèrement. Qu'est-ce qui vous prend, de me tomber dessus comme ça ?

— Si vous ne le comprenez pas maintenant, vous ne le comprendrez jamais ! rétorqua-t-elle avec un sourire béat.

— Et dire que vous n'avez même pas vingt-quatre heures d'âge !

— En tant que veuve ? Ça ne change rien, vous savez...

— Une veuve qui ne manque pas de culot !

Elle me tendit mon verre et je bus avec gratitude.

— Est-ce que je vous ai jamais dit que j'étais amoureuse de Francis ? demanda-t-elle.

— Ma foi, non.

— Vous ai-je jamais dit que je l'aimais bien ?

— Non.

— Eh bien, alors ?

Elle se débarrassa de la robe lamé or qui lui collait à la peau et l'étała soigneusement sur le dos du divan.

Je vidai mon verre et contemplai Mélanie, les yeux ronds.

— Qu'est-ce que vous avez donc contre les robes ? lui demandai-je.

— Une robe, c'est une contrainte encore pire que celle d'un mari, répondit-elle. Quand j'ai appris que le coupable était le majordome, j'ai été déçue. Vous en êtes bien sûr ?

— De toute façon, il est trop tard, maintenant, pour se le demander !

— Il est trop tard pour tout, sauf pour moi, mon amour, fit-elle d'un air satisfait.

Elle se mit alors à s'approcher de moi. Je demeurai cloué sur place – où aurais-je pu me sauver ? – et attendis sa venue. Il y eut un choc au moment de la collision et elle s'immobilisa, collée à moi.

— C'est ce que j'aime en vous, Al, déclara-t-elle d'une voix rauque. Vous, au moins, vous savez qu'il n'y a pas moyen de m'échapper...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR BRODARD ET TAUPIN

6, place d'Alleray Paris.

Usine de La Flèche, le 05 05 1971.

6463-5 Dépôt légal n° 15463, 2^e trimestre 1971.

32 -06 4149 - 01

❏ J'appartiens à l'homme du Club Mensuel.

Elle avait choisi un eucalyptus d'Australie, un arbre droit et haut dont la cime se perdait dans le ciel nocturne.

Le corps se balançait au bout d'une très longue corde, un corps gracile, exposé à la lumière crue des projecteurs, qui faisaient luire la longue chevelure blonde.

La désespérée était nue, d'une nudité virginale et touchante, et cette lumière impitoyable la frappait... comme un dernier outrage.

F 300